"Le Roman Canadien"

Jean Féron

LA BESACE DE HAINE



ROMAN CANADIEN INÉDIT

Édouard Garand, Montré

Dow

Mûrie à point



Prime par la Force et par la Qualité

LA BESACE DE HAINE

Roman historique canadien inédit

par

JEAN FÉRON

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth.
Montréal.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

La Métisse. Editions de luxe, format 7½ par 5½	I vol.	**75c**
L'Aveugle de St-Eustache (deuxième édition)	I vol.	**25c**
Le Philtre Bleu.	I vol.	**15c**
Fierté de Race.	I vol.	**25c**
La Femme d'Or.	I vol.	**15c**
La Revanche d'une Race.	I vol.	**25c**
La Besace d'Amour.	I vol.	**25c**
Les Cachots d'Haldimand.	I vol.	**25c**
La Taverne du Diable.	I vol.	**25c**
Le Patriote.	I vol.	**25c**
Le Manchot de Frontenac.	I vol.	**25c**

Théâtre

La Secousse : pièce dramatique en trois actes. .	I vol.	**25c**

Paraîtront prochainement:

Le Siège de Québec. Roman.

Le Drapeau Blanc.

Le Capitaine Aramèle. Roman.

1927

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial, chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

Jean Feron

La Besace de Haine



Roman Canadien Inédit

Illustrations d' Albert Fournier

Première Partie

LA HAINE ENGENDRE LA HAINE

— I —

DEUX BRAVI

Le cabaret borgne que tenait la mère Rodioux en la basse-ville près de la rue Sault-au-Matelot était rempli, le soir du 20 octobre 1758, d'une soldatesque ivre et bruyante qui fêtait tapageusement la fin de cette campagne si glorieuse pour les armées coloniales.

Avec les cent livres que lui avait payées Lardinet pour séquestrer Héloïse de Maubertin, mais que, par vérité, elle n'avait pas gagnées comme le lui avait reproché Lardinet, et aussi avec la complaisance du sieur Cadet et de l'intendant-royal, M. Bigot, la mendiante avait abandonné la besace pour la futaille. En sa vieille baraque, y compris le logis qu'y avait habité le père Croquelin et qu'il avait cédé à son ancienne associée moyennant quelques écus, la mère Robidoux avait établi un comptoir derrière lequel elle débitait des vins douteux et des eaux-de-vie qui pouvaient plus justement être appelées des "eaux-de-mort".

La mère Rodioux ne donnait ni à manger ni à loger, elle ne débitait que ses "matières à boire" dans son logis à elle où, à part le comptoir, se trouvaient quelques tables boiteuses et des escabeaux. Quant au logis voisin, celui du père Croquelin, elle y logeait avec son unique domestique, une grosse fille plantureuse, normande par tous les poils, pas laide, hardie et jeune.

De son nom de famille cette servante se nommait Rose Peluchet, et la rapace qui fréquentait ce bouge malpropre et crasseux — car la mère Rodioux n'avait pas appris l'art de la propreté — l'avait surnommée "La Pluchette". Pourquoi?... Nous ne saurions donner cette explication, attendu que nous n'avons pu la trouver.

Rose Peluchet, malgré ses airs délurés, était une bonne fille, une fille à l'oeil fort, à la main lourde, mais une fille qui ne donnait ni ne vendait sa peau. Elle voulait se marier un jour ou l'autre et pour son futur mari réserver tous les trésors de virginité et de chasteté que Dieu lui avait donnés en naissant. Aussi, les coureurs de guilledou l'avaient-ils traitée de prude, lorsqu'ils avaient été rudement et de main leste détournés de leurs basses visées, et pour se venger des dédains de l'accorte fille ils l'avaient baptisée La Pluchette... et voilà comment!

Rose avait été la première à rire du sur-

nom, elle avait mis les rieurs de son côté, et, finalement, elle était demeurée une fille honnête, respectée, admirée. Du reste, elle possédait le meilleur tempérament, du moment qu'on n'essayait pas de lui mettre le talon sur les orteils, elle travaillait comme quatre, et le buveur assoiffé était servi au regard et au geste. En effet, dès que paraissait un habitué, Rose accourait avec le cabaret aux mains, le flacon d'eau-de-mort et la tasse de pierre.

Ce soir du 20 octobre on avait tellement soif — et c'est à penser qu'on avait peu bu durant les opérations militaires de la saison qui finissait — qu'on entendait de tous côtés appeler à tue-tête:

—La Pluchette! La Pluchette!...

Car Rose Peluchet avait le soin des tables, tandis que la mère Rodioux, digne matronne, ne se dérangeait pas de son comptoir où elle servait sur le pouce. Or ne buvaient au comptoir que les poireaux qui tenaient sur leurs tiges; quand les tiges fléchissaient, c'était signe d'agonie, et le buveur allait titubant s'affaisser sur un siège près d'une table où il pouvait à son aise continuer à se suicider en s'empoisonnant.

Mais ce soir-là, qui ne pouvait tenir sur ses tibias devait bon gré mal gré "s'affranchir" — comme disait Rose en riant — sur le plancher graisseux, couvert de crachats et de terre, car tables et escabeaux étaient tous pris et occupés.

Dans les coins on voyait des fusils appuyés contre les murs, on en voyait aussi couchés sur les tables rouges de vin répandu.

Au sein du tumulte qui régnait, parmi les éclats de rire et les éclats de voix, on entendit partir du coin le plus reculé de la salle cet appel sonore et péremptoire:

—Hé! La Pluchette, ici... un autre carafon!

C'était une voix de stentor qui venait de vibrer et de dominer tous les bruits, et cette voix appartenait à un terrible gaillard, la face toute balafrée, avec une taille de géant, le bras gauche en écharpe, et portant au côté gauche une longue et pesante rapière.

Rose accourut.

—Voici le carafon, chevalier... J'ai choisi le meilleur, connaissant vos goûts raffinés et ceux de votre écuyer...

—Bien, bien, ma belle enfant, grogna le colosse avec un sourire affreux. Va-t-en! ajouta-t-il, tu reviendras lorsque je te rappellerai.

Rose obéit à l'ordre.

Et le colosse, ayant empli deux tasses de pierre de la liqueur jaune contenue dans le carafon, dit à son compagnon:

—Allons! bois, on en a manqué pas mal là-bas... il faut se rattraper!

—A ta santé, Pertuluis!

—A ta santé et à la France! Regaudin, répondit le colosse en vidant d'un trait énorme sa tasse d'eau-de-vie.

Son compagnon, que Rose avait appelé "votre écuyer" et qu'il avait nommé Regaudin, but lentement et silencieusement sa tasse comme pour en mieux savourer l'arôme et le piquant. C'était un autre gaillard à l'air non moins redoutable, de haute taille également, mais plus mince. Sa figure maigre et sèche était encadrée de longs cheveux noirs et sales qui pendaient sous les bords d'un tricorne tout déformé et troué par les balles. Son uniforme de grenadier était tout déchiré, de même qu'étaient tout en lambeaux l'uniforme de son compagnon et les uniformes des soldats qui buvaient ce soir-là chez la mère Rodioux.

Car, disons-le, les régiments français et coloniaux étaient revenus de Carillon à demi nus et affamés, ils ne se soutenaient, pour ainsi dire, que par l'ivresse de la belle victoire qu'ils avaient remportée contre les Anglais. Ceux qui ne faisaient pas partie des garnisons sur les frontières étaient, pour un grand nombre, rentrés dans l'intérieur du pays. Des bataillons étaient demeurés à Montréal, d'autres au Fort Saint-Jean, d'autres étaient venus à Québec. Presque toutes les compagnies de milices, qui, pour la plupart, étaient formées de paysans, avaient été licenciées, et les paysans renvoyés sur leurs terres. Sur les quatre mille hommes qui avaient été envoyés à Carillon, trois mille étaient revenus au pays, les autres étant demeurés là-bas en cas de retour possible des Anglais.

Voilà donc comment nous trouvons les tavernes et cabarets de Québec assiégés par les soldats.

Les deux grenadiers, Pertuluis et Regaudin, qui avaient un air de terribles pourfendeurs, se tenaient à l'écart des autres buveurs parce qu'ils étaient d'un autre régiment. Car les grenadiers, à cette époque, se fardaient facilement d'une certaine vanité, et ils affectaient une grande supériorité sur les autres corps de l'infanterie. Ils ne manquaient pas de laisser voir tout le dédain qu'ils avaient pour les troupiers ordinaires, et, plus spécialement, pour les miliciens qui, générale-

ment, n'étaient que des travailleurs de la terre ou des artisans quelconques, et qui ne faisaient pas essentiellement partie de cette honorable compagnie qui vivait du métier des armes. Et si ces deux buveurs persistaient à se tenir à l'écart des autres soldats, c'est qu'ils avaient une raison de le faire, comme on va le voir par le colloque suivant.

Le compagnon de Pertuluis, ayant bu lentement sa tasse de liqueur, la reposa sur la table, s'accouda et, regardant l'autre dans les yeux, demanda:

—Penses-tu, Pertuluis, qu'on doive se fier à cette communication qu'on nous a donnée, de nous rendre ici pour huit heures et d'attendre qu'un certain personnage nous y vienne rejoindre?

—Et pourquoi pas se fier? répliqua rudement Pertuluis. Il faut entendre qu'on a besoin de nous pour remplir certaine mission qui ne manquera pas de faire tomber quelques monnaies dans le fond de notre escarcelle vide.

—Je le souhaite bien! soupira l'autre. Mais il passe les huit heures, et aucun personnage encore n'est venu nous honorer de sa présence.

Il esquissa un sourire ironique.

—Eh bien! en attendant nous n'avons rien de mieux à faire que de vider des carafons, répliqua philosophiquement Pertuluis en emplissant les deux tasses. D'ailleurs, je l'ai dit, il faut se rattraper.

Ils burent silencieusement.

Autour de ces deux hommes le chahut augmentait.

Après un long silence, Regaudin reprit:

—Tu n'as pas d'idée de ce que peut être ce personnage que nous attendons?

—Oui, Regaudin, sourit l'autre; mais je peux me tromper.

—Eh bien?

—Je ne serais pas surpris que ce serait l'intendant-royal.

—Ouf!... s'écria à mi-voix Regaudin, je m'évanouis!

—Mais non, idiot, réprimanda durement Pertuluis. C'est de l'honneur qu'on nous fait, et de l'honneur ça tient debout et vivant! Mais je peux me tromper. Ensuite, comme j'ai pu voir...

Il s'interrompit brusquement en entendant la porte de la taverne s'ouvrir violemment, et en voyant un homme, vêtu d'un manteau noir et portant un large feutre sur les yeux, entrer. Une longue rapière battait les mollets de cet homme. Il promena un regard inquisiteur sur les faces ivres qui se tournèrent vers lui, puis il aperçut Pertuluis et Regaudin. Il marcha vers eux.

—Tiens! souffla Pertuluis en se penchant vers son compagnon, voici justement notre homme... et si ce n'est pas Bigot, il ne tient pas loin derrière!

L'inconnu avait en effet un certain air d'importance, et même de défi et d'arrogance. Ses regards perçants, en se promenant sur les figures hâlées, maigres et balafrées qui se levaient curieuses sur lui, paraissaient exprimer un très grand mépris. Etait-ce mépris pour le soldat en goguettes, ou pour l'endroit même en lequel il pénétrait? Nous ne saurions le dire. Seulement, il était à supposer que ce personnage appartenait à une autre situation sociale et qu'il ne fréquentait, que par accident ou nécessité, des bouges tels que celui où trônait l'excellente mère Rodioux.

Et cet homme arriva près des deux compères, il se pencha et prononça sur un ton rude:

—A la bonne heure, je vous trouve au poste!

—Ah! ah! sourit ironiquement Pertuluis en regardant fixement l'étranger, il paraît que vous nous connaissez... de vue?

—Et de réputation... acheva l'inconnu non moins ironique. Si je ne me trompe, on vous appelle le "Chevalier Pertuluis"?

—Pardon!... de Pertuluis! corrigea avec une certaine dignité offensée le colosse à face balafrée.

L'autre se mit à ricaner. Puis ses yeux sombres se posèrent sur l'associé de Pertuluis et il reprit:

—Et ceci... est le sieur Regaudin, écuyer de son excellence le Chevalier de Pertuluis?

—Parfait, monseigneur! répondit narquoisement Regaudin en simulant une révérence cérémonieuse.

Il ajouta, plus narquois:

—Ah! ça, monseigneur va trouver que nous ne sommes pas de très bonne société, attendu que nous ne nous empressons pas de lui offrir un siège...

Il cria à son compagnon en clignant de l'oeil:

—Eh! Pertuluis, passe donc ton escabeau à Monsieur le Duc de...

—A moins, interrompit Pertuluis, que ceci... ne soit Monsieur le Marquis de... Hé! Regaudin, clama-t-il aussitôt, que n'offres-tu ton siège à Monsieur le Prince de...

Sans paraître le moins du monde s'offenser du sarcasme joué à son intention, l'inconnu se bornait à ricaner.

Mais déjà Regaudin s'était levé d'un bond, du pied il avait poussé son escabeau à l'étranger, et lui-même, sans façon, s'était assis sur un coin de la table.

Tandis que l'inconnu prenait le siège de Regaudin, Pertuluis, grossissant sa voix de stentor, vociféra :

—La Pluchette... un carafon d'eau-de-vie !

La voix du manchot attira pour une seconde ou deux tous les regards de son côté, et durant cette seconde un silence relatif se fit dans la taverne ; puis la conversation générale se poursuivit, coupée souvent des mêmes éclats de voix et des mêmes éclats de rire.

Rose Peluchet apporta vivement le carafon commandé par le "chevalier" et se retira aussitôt pour courir ailleurs. Pertuluis se mit à remplir les tasses, et tout en ce faisant il demanda à l'inconnu :

—Ainsi donc, nous devons comprendre, Regaudin et moi, que vous êtes la personne qui nous avez donné rendez-vous ici ce soir ?

—Pour huit heures ? Parfaitement, c'est moi.

Pertuluis et Regaudin avalèrent rapidement le contenu de leurs tasses, tandis que l'autre ne trempait que le bord de ses lèvres qui, au contact de la mauvaise liqueur, grimacèrent imperceptiblement. Mais tout imperceptible que fut la grimace, Pertuluis la saisit et il remarqua en ricanant :

—Apparemment, monsieur n'aime guère l'eau de fleur de réséda !

Brusquement l'autre posa sa tasse sur la table et dit :

—Je suis venu parler d'affaires et non pour entendre des facéties. Donc, je vous prie pour le moment, monsieur le chevalier, de ménager votre esprit et de m'écouter attentivement.

—Ca va, monsieur... Mais, si je pouvais ajouter un nom...

Il se tut, fixant attentivement l'étranger.

—Au fait, observa Regaudin, pour bien parler d'affaires il importe de se connaître un peu plus que le bout des doigts !

—Vous avez peut-être raison, répliqua l'inconnu. Eh bien ! mettons que je me nomme... le baron de Loisel !

Et en même temps il ébauchait un sourire sarcastique.

—Ventre-de-Roi ! jura Pertuluis en se levant d'un bond.

Puis il lâcha un cri épouvantable qui fit trembler tout le cabaret et toute l'assistance. Une immense stupeur se peignit sur tous les traits, et tous les regards, ahuris, se tournèrent vers le groupe des trois hommes.

Regaudin, de son côté, s'était mis à éternuer effroyablement.

—Eh bien ? demanda l'inconnu à Pertu:luis qui grimaçait de douleur et se tordait en tous sens, après s'être rassis sur son escabeau !

—Hé !... c'est ce damné bras... Vous lui avez donné un coup...

—Moi ?... fit l'inconnu avec une réelle surprise.

—Parbleu !... répondit Pertuluis en tapotant son bras gauche en écharpe. Puis il hurla aussitôt :

—Hé, là ! toi, Regaudin, vas-tu nous ahurir toute la nuit avec tes éternuements insensés ?

Regaudin, en effet, ne cessait d'éternuer, ce qui fit rire aux éclats toute la salle.

—Silence ! vociféra Pertuluis en dardant sur les buveurs amusés des regards terribles, et en posant sa rude main sur le pommeau de sa longue rapière.

Les regards enflammés de Pertuluis firent effet : les yeux se détournèrent du coin où se trouvaient les trois hommes, et la conversation, interrompue un moment, fut reprise parmi l'assistance, quoique moins animée que l'instant d'avant.

Regaudin réussit à mettre un frein à ses éternuements. Pertuluis tripota son bras en écharpe et demanda en se penchant vers l'inconnu :

—Vous avez bien dit... le baron de Loisel ?

—C'est-à-dire... Lardinet ? fit à son tour Regaudin après s'être penché à l'oreille gauche de l'étranger.

—Oui... et qu'est-ce à dire ?

—C'est-à-dire, répliqua Pertuluis, que nous le croyions trépassé et mort depuis quelques ans...

—Deux ans ! dit l'inconnu.

—Oui.

—Et trépassé, ajouta Regaudin, par un accident tout fortuit qu'un certain bretteur et fanfaron, nommé Flambard, aurait naturellement préparé.

—Ah ! ah ! fit l'inconnu, vous connaissez aussi ce Flambard ?

—Nous l'avons croisé pour la dernière fois à Chandernagor l'an passé, à peu près à date pareille.

—Ah ! ah !

—Et nous le connaissons suffisamment, ajouta Regaudin avec un air moqueur, pour vous apprendre que nous avons de même connu le baron de Loisel.

—Et qu'il n'avait guère de ressemblance avec les traits de votre excellence, acheva narquoisement Pertuluis.

—Hum! hum!... fit l'inconnu.

—Hum! hum!... singea Pertuluis qui ne savait plus que dire.

—Hum! hum!... se moqua Regaudin, qui ne comprenait pas où voulait en venir l'étrange personnage.

—Hum! hum!... fit encore l'inconnu narquoisement. Puis, ayant paru méditer, il dit:

—Eh bien! mes braves, supposez que je suis un autre baron de Loisel. Donc, je suis venu pour vous demander si vos rapières possèdent encore un peu de légèreté sous le pommeau...

—Si elles sont à vendre, voulez-vous dire? demanda Pertuluis avec un grand calme.

—Si vous voulez l'entendre ainsi...

—Ah! ça, reprit Pertuluis, il vous faut donc bien à vous des tours et détours pour demander une chose aussi simple!

—Ainsi donc... dois-je entendre...

—Assurément, assurément, souffla Regaudin, si monseigneur y met le prix!

—Hé! par le coeur du serpent! s'écria Pertuluis, il importe avant tout que l'affaire soit honorable!

—Oh! sourit ironiquement l'autre, c'est de toute honorabilité: il s'agit d'empêcher un homme blessé et à demi-mort...

Il s'interrompit pour se pencher vers les deux bravi. Ceux-ci se rapprochèrent également.

L'inconnu acheva en baissant la voix davantage:

—Il s'agit d'empêcher ce demi-mort d'arriver vivant à Québec!

Pertuluis respira bruyamment et demanda à mi-voix:

—C'est un service que vous désirez rendre à cet homme, si je comprends bien?

—Parfaitement, ricana l'autre. C'est pour lui épargner d'être tué tout à fait, quand il arrivera sous les murs de la ville.

—Ah! ah! il est hors les murs...?

—Il s'en approche.

—Tiens! tiens! fit Regaudin, j'avais entendu parler d'acte charitable par mon ancien curé, et, cette fois, je veux être plumé comme coq échaudé si ne voilà pas une action des plus charitables !

—Et l'affaire étant susceptible d'être menée à son bout, reprit Pertuluis, pouvons-nous, non par curiosité mais pour nous mieux guider, savoir le nom du patient?

—Je ne le sais pas moi-même, répondit l'inconnu. Néanmoins il m'est possible de vous donner des indications qui...

—Ah! vous ne savez pas le nom, dit Pertuluis, c'est curieux!

—Et bizarre! fit Regaudin.

—Si vous voulez, sourit l'inconnu. Mais j'ajoute que je travaille pour une personne dont je suis le mandataire.

—Et cette personne ne vous a pas dit... murmura Regaudin.

—Non, elle ne m'a pas dit, répliqua rudement l'inconnu; et je me suis contenté, comme vous devrez vous contenter également, des renseignements suffisamment détaillés qui vous guideront sûrement.

—Soit, assura Pertuluis, nous nous contenterons. Mais, mon ami, vous oubliez de mentionner la prime...

—Au fait. Il y a deux cents livres à gagner, dont cent livres à l'avance, et cent livres après l'affaire.

—Cent livres et cent livres... parut additionner mentalement Pertuluis. Puis il leva sa figure coupaillée vers son camarade et demanda:

—Que dis-tu, Regaudin?

—Cent livres me vont mieux que cent coups de bâton!

—Et deux cents livres, ajouta Pertuluis, nous tiennent à boire durant un mois, temps qu'il nous faut pour nous rattraper de ce que nous n'avons pu boire durant cette sacrée bagarre de Carillon!

—Ah! vous arrivez de Carillon? interrogea l'inconnu avec un semblant d'intérêt.

—Comment, ventre-de-boeuf! s'écria avec colère Pertuluis; est-ce à nous voir dans le piteux état où nous sommes que vous allez penser que nous sortons de la cour du Roi?

—Si monsieur le baron savait seulement, persifla Regaudin, tous les Anglais que nous avons démanchés là-bas...

—Je vous fais mes excuses, messieurs, sourit l'inconnu. Ainsi donc, l'affaire est bâclée?

—On la fourre dans le sac, dit rudement Pertuluis, si vous allongez les cent livres convenues!

—Soit, je vous remettrai une bourse tout à l'heure, quand nous serons dehors, afin que les voleurs, si par cas il y a des voleurs ici présents, ne vous causent pas d'ennuis, sachant que vous serez porteurs d'une somme de monnaie qui leur permettrait de se rattraper à leur tour et à leur santé. Pour le moment, je vais vous donner les indications qu'il vous

faut pour gagner efficacement et honnêtement votre argent. Ecoutez: vers dix heures, si vous vous rendez au bois de Sillery, et le long de la route qui le traverse, vous verrez passer une escorte qui accompagne une charrette.

—Ah! ah! fit Pertuluis intéressé.

—Cette charrette est à demi remplie de paille et sur cette paille est couché un homme blessé et à demi mort...

—Compris, à demi mort! grogna Pertuluis.

—L'escorte, continua l'inconnu, est composée de huit gardes de M. de Vaudreuil, mais quatre de ces gardes sont à moitié éclopés...

—A moitié éclopés... murmura Regaudin, je retiens ceci.

—Il n'y a donc pour vous qu'à passer au travers des gardes, atteindre la charrette et achever ce pauvre homme qui, s'il ne meurt pas là dans ce bois, mourra certainement avant d'avoir franchi l'une des portes de la ville.

—Vous avez peut-être raison, dit Pertuluis.

—Eh bien! si j'ai raison, monsieur le chevalier de Pertuluis, répliqua ironiquement l'inconnu, je compte que vous et votre Regaudin aurez également raison des huit gardes éclopés et de l'homme à demi mort.

—Par le ventre du roi! s'écria Pertuluis, nous en aurons raison! Je le jure sur mes armoiries... monsieur Deschenaux!

MONSIEUR DESCHENAUX!

A ce nom, l'inconnu se leva à demi et devint livide.

Pertuluis et Regaudin se mirent à rire.

—Allons! monsieur Deschenaux, ricanna Pertuluis, payez-nous un carafon et cet acte généreux vous donnera meilleure mine!

—Ainsi donc, vous me connaissiez? demanda Deschenaux, sombre et tremblant.

—Qui ne connaît l'excellent secrétaire de son Excellence monsieur l'intendant-royal? Et je vous prierai même, ajouta Pertuluis moqueur, de présenter les respectueux hommages du chevalier de Pertuluis à monsieur François Bigot, et de l'assurer que, demain, il n'aura plus rien à redouter des gens à demi morts qu'il semble, ce soir, tant craindre. Et puis...

—C'est bien! c'est bien! coupa rudement Deschenaux, dont les regards sombres brillaient de lueurs sinistres.

Car, disons-le, Deschenaux enrageait énormément de se savoir reconnu, et déjà il méditait de terribles projets de mort contre les deux bravi, dès qu'il n'aurait plus besoin de leurs services. Et ces projets étaient si effrayants que Pertuluis et Regaudin, en eussent-ils eu vent, auraient poignardé Deschenaux sur-le-champ.

Mais comme il leur était impossible de voir, au moins clairement, derrière l'oeil d'autrui, ils se contentèrent d'accepter le carafon offert par le secrétaire de Bigot.

— II —

MAITRE ET FACTOTUM

Deschenaux, secrétaire et factotum de l'intendant-royal François Bigot, puisque c'était lui, paya le carafon d'eau-de-vie, puis il entraîna les deux bravi dehors. Là, à la lueur douteuse d'une lanterne qui éclairait l'entrée du taudis de la mère Rodioux, il remit à Pertuluis la somme de cent livres, comme il avait été convenu. Puis il s'en alla, tandis que les deux grenadiers, avant que l'heure fût venue d'aller accomplir la sombre besogne pour laquelle on venait de leur payer la moitié du prix, rentraient dans le cabaret pour continuer à "se rattraper".

Si nous suivons Deschenaux, nous pénétrerons avec lui dans le Palais de l'Intendance où il trouva François Bigot en entretien particulier avec Varin et Vergor. Disons seulement que les trois hommes discutaient sur le paiement de la solde aux soldats qui revenait de Carillon. Ces soldats n'avaient pas encore reçu la moitié de leur solde, et depuis leur retour ils ne cessaient de réclamer auprès des autorités et de la trésorerie leur paye que leur garantissait le roi de France. De fait le roi avait fait parvenir au trésorier Varin la somme nécessaire au paiement des services rendus par ses régiments, c'est-à-dire les troupes régulières. Quant aux miliciens, leur solde était tirée des revenues créés par le service des finances du pays; or comme les revenus de ces finances étaient généralement accaparés par les fonctionnaires, qui ne manquaient pas, eux, de toucher régulièreement leur émoluments excessifs en même temps qu'un casuel effrayant et honteux, il arrivait le plus souvent, pour ne pas dire toujours, que les milices rentraient dans leurs foyers sans leur paye. Il n'en était pas de même des soldats de métier envoyés par le roi: ceux-ci étaient plus particuliers sur l'octroi de leur dû. Mais il était arrivé et il arrivait encore que les dispensateurs des deniers du roi en Canada trouvaient un joint et des prétextes

pour ne pas payer entièrement cette solde. Et voilà que Bigot, qui depuis deux ans avait accaparé toutes les finances du pays et qui dirigeait tout le commerce avec le concours de cet être vil et crasseux qu'était Varin, et de cet esclave ignoble qu'était Vergor et qui agissait comme enquêteur militaire, voilà donc que Bigot cherchait encore des prétextes pour ne pas distribuer aux soldats du roi leur solde entière. Sur les cent mille livres que le roi avait envoyées pour défrayer les dépenses et payer les services de ses régiments, les trois coquins cherchaient une combinaison pour fourrer dans leur gousset une somme d'au moins cinquante mille livres. Or, à l'entrée de Deschenaux, les trois complices avaient sur leurs lèvres un si large et si joyeux sourire, qu'il faut en conclure qu'ils avaient réussi à trouver le joint: c'est-à-dire tromper le roi et tricher le soldat de la moitié de ce qui lui était dû.

Pour un moment les affaires sérieuses furent mises de côté et l'on parla femmes, plaisirs et festins. Puis Varin et Vergor se retirèrent. Alors Bigot aspira longuement une prise de tabac, fit asseoir son secrétaire près de lui et demanda avec un sourire tranquille:

—As-tu trouvé au rendez-vous le digne "chevalier" et son compère?

—Oui, et ça n'a pas été difficile de les embaucher, répondit Deschenaux sur un ton rogue et l'oeil durement froncé.

—Mais alors pourquoi cet air sombre que je te vois, mon ami?

—Pourquoi? Parce que les deux coquins m'ont reconnu.

—Oh! oh! fit Bigot sans pourtant marquer de surprise. Et peux-tu expliquer comment il est arrivé que ces bravi t'aient connu?

—Pas le moins du monde. Est-ce que je les ai jamais connus moi-même que par le portrait que vous m'en avez fait. Je n'y comprends rien.

—Naturellement, s'ils te connaissent, ils ont bien deviné qui tu représentais dans cette affaire?

—Naturellement, admit Deschenaux.

—Ah! ça, nous voici encore avec des complices qui peuvent devenir dangereux; que penses-tu, mon ami?

—Il est sûr que ces hommes seront à craindre. Aussi, ai-je songé à m'en débarrasser.

—Oui, après l'affaire, observa Bigot en fronçant le sourcil. Par Notre-Dame! à l'avenir, il faudra éviter que nos besognes secrètes soient confiées à des mains qui peuvent ensuite se dresser contre nous. Je me souviens trop de cet imbécile de Lardinet qui a failli nous faire repasser en France et nous envoyer à la Bastille. Donc, aussitôt cette affaire réglée, arrange-toi pour qu'il ne soit plus jamais entendu parler de ce Pertuluis et de ce Regaudin.

—J'ai un projet, répliqua sombrement Deschenaux, mais comment et quand l'exécuter reste à trouver!

—Comment faire disparaître ces deux chenapans, dit Bigot, je le sais. Et quand?... demain et pas plus tard! Cette besogne, qui ne peut être absolument dangereuse pour notre sécurité, je vais la confier à de Loys et à mes gardes.

—Tiens! dit Deschenaux en riant, c'est bien trouver. De Loys s'occupera de cette besogne comme s'il s'agissait de deux voleurs ou bandits qu'il importe de tuer au coin d'un bois et dont on abandonne les chairs maudites aux corbeaux.

—Enfin! dit Bigot avec un soupir de satisfaction et en se levant pour se mettre à marcher dans ce grand salon luxueux où, un soir de septembre de 1756, nous l'avons vu en extase devant le magnifique portrait de Mme de Pompadour, demain, oui demain, cette nuit même nous serons débarrassés du dernier ennemi et d'un ennemi excessivement dangereux, ce capitaine Vaucourt. J'avais réussi à le faire envoyer à Carillon espérant qu'il y serait tué, mais il faut admettre que le diable l'a protégé. N'importe! cette fois ce sera fini, bien fini!

—Oui, dit Deschenaux avec un sourire affreux, Jean Vaucourt, qui vous a sans cesse soupçonné d'avoir tué ou fait tuer son père... Jean Vaucourt, qui avait juré votre perte et la mienne pour sa propre vengeance. . . . Jean Vaucourt, qui depuis deux ans, était notre spectre et notre cauchemar... Jean Vaucourt ne sera plus de ce monde lorsque sonnera la onzième heure de cette nuit! Mais vous oubliez qu'il reste, aux Indes, un homme non moins dangereux et qui...

Bigot se mit à rire doucement.

—Tu veux parler de Maubertin?... Au fait, je ne t'ai pas appris une excellente nouvelle que j'ai reçue aujourd'hui même, nouvelle qui m'instruit que le comte de Maubertin est décédé à Chandernagor

à la fin de juillet d'une fièvre maligne. Oui, mon ami, cette fièvre, m'assure-t-on, a tué le cher comte en trois jours!

—Oh! oh! s'écria Deschenaux avec ravissement, est-ce que le ciel enfin se met d'accord avec nous?

—Je le pense, sourit avec sarcasme l'intendant. Nous voilà donc défaits de tous nos ennemis, puisque tu tiens en ton pouvoir Héloïse de Maubertin depuis deux mois.

—Héloïse Vaucourt, voulez-vous dire? sourit cruellement Deschenaux. Vous vous trompez en disant que je la tiens en mon pouvoir; dites plutôt en celui de mademoiselle Pierrelieu.

—Ta fiancée?

—Hélas! si elle n'était pas si jalouse!

—Bon, bon, je vois ce que c'est, se mit à rire sourdement Bigot; par crainte que tu ne t'amouraches de la belle Héloïse, elle t'en défend l'approche!

—Hélas! je ne peux même la voir.

—Et tu enrages?

—Dame! n'est-ce pas un morceau à prendre du bout des doigts?

—Peut-être, sourit l'intendant. Quant il s'agit de femmes, c'est comme des jouets : il faut tenir compte du goût!

—Vous n'allez pas me faire penser qu'Héloïse vous déplairait?

—Déplaire, en ce sens est un mot forcé. Mais quel plaisir à trouver avec des prudes de cette sorte?

—Vous n'aimez pas déchirer les soies fragiles?

—Mon ami, j'aime le confort à table et me servir sans effort.

—Pourtant, plus on a de peine à acquérir un bien longuement envié, mieux on le goûte une fois qu'on le tient!

—Je ne dis pas. Vois-tu, moi, je préfère qu'un fruit me tombe dans la bouche plutôt que de me le mettre de force sous la dent.

Ces paroles font voir un côté du caractère de cet homme, qui s'efforçait en tout temps, partout et en tout de faire venir à lui les meilleures choses de ce monde. Il s'efforçait sans laisser voir l'effort. C'était la vanité de cet homme excessivement actif et travailleur. Il voulait qu'on pensât que sa seule personne possédât l'aimant de lui attirer femmes et fortune. Il affectait donc de mépriser la femme — telle Héloïse de Maubertin — qui, honnête et vertueuse, évitait le contact de ces hommes de la débauche. Par contre il admirait, s'il ne l'adorait pas, Mme Péan qui, moins farouche, se jetait dans les bras des hommes qui pouvaient lui conférer les honneurs et apporter à son mari la fortune.

Et Deschenaux, qui connaissait parfaitement son maître, répondit avec un sourire sardonique.

—En ce cas, monsieur l'intendant, si je me réserve ce fruit, je compte bien que vous n'en éprouverez aucun mécontentement!

—Comment donc! s'écria Bigot en riant. Mais c'est une proie qui t'appartient, tu en es seigneur et maître, et bien osé celui qui en réclamerait une part!

Il s'arrêta pour demander, narquois :

—Ne vas-tu pas t'exposer aux colères de mademoiselle Pierrelieu?

—Mademoiselle Pierrelieu? fit Deschenaux avec dédain. J'en suis fatigué, énormément lassé!

—Mais elle est ta fiancée, malheureux!

—Hé! quand serait-elle ma femme, vais-je lui devenir esclave?... à moins que j'en fasse ma servante!

—Elle ne sera que ce que tu la feras toi-même!

—Eh bien! elle sera ma servante...

—Oh! mais elle résistera d'abord.

—Tant mieux, je veux la briser!

—Bon, je vois, sourit Bigot, tu as décidé de casser les premiers liens.

—Justement. Je ne sais pas encore comment je m'y prendrai, mais je réussirai. Car, voyez-vous, Héloïse, une fois libre de ses propres liens, je me présente!

—Veuve et orpheline, dit Bigot, de plus, riche de la fortune de son père... je te félicite, ami!

—Merci. Maintenant je me rends chez Hortense si mes services près de vous ne sont plus requis.

—Non, plus du tout, ami. Bonsoir.

Deschenaux quitta le salon et le Palais.

. . . .

Pauvre Héloïse de Maubertin, veuve et orpheline! Et, devenue la proie de bêtes fauves, elle n'aurait personne, pas un ami peut-être, pour la protéger ou la défendre!

Et, de fait, depuis deux mois elle était tombée entre les mains de ses ennemis, ou mieux entre les mains des ennemis implacables de son mari, Jean Vaucourt.

Qu'était-il donc survenu?

Depuis cette nuit de septembre 1756 où, (1) au cours d'un festin qu'avait donné le munitionnaire Cadet en sa belle demeure, Jean Vaucourt avait souffleté publiquement le jeune vicomte de Loys, celui-ci était devenu la proie d'une telle haine contre le capitaine canadien qu'il avait failli en faire une maladie. Il n'avait depuis lors eu de cesse qu'il ne se vengeât du capitaine.

Ce soufflet exigeait du sang, et le vicomte avait juré sur ses grands dieux qu'il aurait le sang de Jean Vaucourt. Et il avait juré alors que la jalousie avait décuplé la haine quand, au nom du gouverneur de la colonie, il avait vu Rigaud de Vaudreuil informer Jean Vaucourt qu'il était nommé pour remplacer M. de Croix-Lys au poste très important de Capitaine des gardes du Château Saint-Louis.

De ce jour, de Loys avait uni sa haine à celle de Bigot que le nouveau capitaine des gardes avait hautement outragé, en le menaçant de le mettre aux arrêts et de le tenir responsable de la mort de son père. Bigot n'avait jamais ressenti autant de rancune que cette nuit-là, et il s'était de suite juré que le fils suivrait son père dans la tombe. Puis le maître et le valet, c'est-à-dire de Loys, avaient associé leur vengeance.

Mais durant les deux années qui suivirent jamais il ne fut possible à l'un ou à l'autre de porter une main attentatoire contre le capitaine Vaucourt.

Une fois, Bigot avait dit au vicomte, qu'ils s'entretenaient de leur haine et de leurs projets de vengeance :

—Moi, je prendrai sa vie, toi, tu prendras sa femme... que dis-tu?

De Loys avait accepté ce marché qui le satisfaisait outre mesure.

Puis, Deschenaux ayant été mis au courant de cette entente, il avait dit :

—Monsieur l'Intendant et vous, vicomte, si mes services pouvaient vous aider dans l'accomplissement de cette double besogne, je vous prie de compter sur moi.

Le pacte avait été scellé.

Donc deux années s'étaient passées sans que jamais la moindre occasion ne se fût présentée pour permettre aux coquins d'accomplir leur oeuvre odieuse.

(1) Voir "La Besace d'Amour" paru dans cette collection, envoyé franco par la poste contre 30 cts.

Disons que c'était un très haut poste que celui occupé par Jean Vaucourt. Le Capitaine des Gardes était comme le représentant direct du gouverneur à Québec, lorsque le Marquis de Vaudreuil s'absentait. Du Capitaine des gardes, qui était en même temps lieutenant de police, relevait l'administration policière de la ville, il pouvait également émettre des décrets et réglements municipaux et voir à leur application. Les officiers chargés de ces réglements et décrets, dont l'un portait le titre de "maire de la cité", n'étaient que de pauvres subalternes qui obéissaient de l'oeil et du geste, soit à M. de Vaudreuil, soit à M. Bigot ou même à quelque autre fonctionnaire plus important. Mais ce maire de la cité était avant tout un subalterne direct du Capitaine des gardes de qui il prenait ses ordres et ses instructions. Le poste de Capitaine des gardes était même plus élevé que celui de l'Intendant-royal, en ce sens que l'autorité du Capitaine était plus reconnue des administrés que celle de l'intendant qui, tout au plus, n'était censé être qu'un administrateur des finances de la colonie. Il n'était donc pas facile de s'attaquer impunément à un capitaine des gardes, et il n'était pas facile de l'aborder non plus, attendu qu'il était sans cesse entouré de ses gardes qui lui étaient très dévoués.

Bigot, de Loys et Deschenaux, et nous pourrions ajouter Cadet qui, naturellement, secondait en toutes choses ses associés, avaient donc dévoré leur haine en silence, mais sans cesser de guetter l'occasion de frapper et de frapper une fois pour toutes.

Sur ces entrefaites, était survenue au printemps de 1758 la marche terrible des armées de la Nouvelle-Angleterre contre les frontières canadiennes. Comme on manquait de soldats, Bigot avait réussi à faire enrégimenter tous les gardes du Château et du Fort Saint-Louis avec leur capitaine. Il avait fortement espéré que Jean Vaucourt ne reviendrait pas vivant de cette campagne, dans laquelle à peine quatre mille soldats et miliciens entraient en ligne contre une armée de quinze mille hommes.

C'était une occasion inespérée qui s'était présentée pour les ennemis du jeune capitaine. Mais il faut dire qu'ils avaient été aidés en cette circonstance par Jean Vaucourt lui-même. En effet, dès qu'il avait appris que le pays était menacé et suscepti-

ble d'être emporté d'assaut par les Anglais, il avait offert le concours de son bras.

Et dans une conférence avec M. de Vaudreuil il avait dit :

—Monsieur le marquis, durant la campagne il ne restera à Québec que des femmes, des enfants et quelques vieillards. Un capitaine et ses gardes n'y auraient pas même de quoi à s'y désennuyer, sans ajouter que le pays a besoin de nous. Je confierais donc l'administration et la surveillance de la cité à M. Bigot qui a pour le seconder ses gardes et cadets.

Le gouverneur avait accepté cette proposition à la plus grande joie de Bigot qui, une fois encore, réussissait à garder près de lui ses gardes et cadets, qui formaient une compagnie de soixante jeunes hommes commandée par le vicomte de Loys et le chevalier de Coulevant. C'était un déshonneur et une honte de garder en la cité pour y continuer leur vie de dissipation de jeunes soldats et de jeunes officiers, quand on envoyait à la guerre des époux, des pères dont beaucoup dépassaient l'âge mûr. Mais Bigot et consorts étaient au-dessus du deshonneur et de la honte: c'étaient deux mots qui étaient rayés de leur vocabulaire et de leur conscience.

Jean Vaucourt, à la tête de ses gardes et d'un bataillon de miliciens, était donc parti pour Carillon.

Alors de Loys avait dit à Bigot :

—Maintenant que votre vengeance est à peu près satisfaite ou en bonne voie d'être satisfaite, il importe de satisfaire la mienne!

—C'est juste, avait répliqué Bigot. Tu veux la femme de Vaucourt? Eh bien! prends-la. Je te fais lieutenant de police et tu pourras agir à ta guise sans qu'on ait à redire.

De Loys triomphait!

— III —

L'ENLEVEMENT

Il y avait deux mois que Jean Vaucourt avait fait ses adieux à sa femme et qu'il avait embrassé, avec des larmes aux yeux, son jeune enfant âgé d'à peine dix mois, êtres chers qu'il avait confiés aux soins dévoués du père Croquelin, l'ancien mendiant.

Depuis au delà d'un an Jean Vaucourt habitait avec sa petite famille, rue Saint-Louis, cette maison même qui avait appartenu à Cadet, en cette même maison où Héloïse était demeurée quelques semaines en compagnie de Marguerite de Loisel. Michel Cadet avait vendu cette maison à M. de la Bourlamaque qui, un peu plus tard, l'avait cédée au capitaine des gardes. Nous savons que le Capitaine des gardes possédait des appartements au Château Saint-Louis et qu'il y pouvait domicilier avec sa famille durant le terme de ses fonctions, mais Jean Vaucourt et sa jeune femme avaient préféré un petit nid d'amour tout à eux seuls. Ils n'avaient pu souffrir plus longtemps le contact journalier des huissiers, maîtres d'hôtel, valets de chambre, enfin toute cette domesticité nombreuse et obséquieuse qui composait la maison du gouverneur de la colonie. Ils avaient quitté leurs appartements du Château en emmenant comme unique serviteur le brave père Croquelin.

Durant plus d'une année Jean Vaucourt et sa femme avaient vécu tout à fait heureux, enfouis dans les douceurs de leur amour ardent et profond. En l'automne de 1757 était venu un enfant, un tout petit être de chair rose, un petit ange qui avait été le fruit tant désiré de cet amour, et qu'on avait baptisé sous les prénoms de Jean-Laurent-Adélard, prénoms que portaient respectivement le capitaine, Flambard et M. de Maubertin.

Que de beaux jours et que de soirées exquises on avait vécus dans ce petit salon où Héloïse et Jean Vaucourt avaient été jadis les acteurs d'un drame terrible, alors que Marguerite de Loisel avait frappé d'un poignard le vicomte de Loys qui l'avait voulu outrager en présence du munitionnaire Cadet. Mais la vertu d'Héloïse et l'ange qu'elle avait mis au monde avaient, pour ainsi dire, purifié cette maison en laquelle le crime et l'orgie avaient vécu.

Jamais peintre n'aurait trouvé plus belle et plus poétique composition que le groupe formé, dans ce petit salon, par Jean Vaucourt, sa jeune et belle femme et le petit ange qui babillait! Et, plus loin, plongé dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets, le père Croquelin, soit de la viole ou du rebec, exécutait de douces mélodies qui s'harmonisaient si bien avec les mélodies amoureuses qui chantaient dans les coeurs du jeune ménage.

Tout l'intérieur de la maison avait été aménagé et décoré à neuf, et il ne gardait plus rien de ressemblant avec cet intérieur qui avait encadré Marguerite de Loisel.

Au-dessus de la cheminée de marbre blanc

on pouvait remarquer, l'une à côté de l'autre, la besace de celui qui s'était appelé "le père Achard" et celle du père Croquelin. Elles demeuraient là accrochées à deux clous d'or comme un pieux souvenir. Plus bas et touchant presque au manteau de la cheminée, on découvrait deux poignards aux lames croisées. C'étaient ces deux poignards marqués aux lettres F. L. dont l'un avait été trouvé par Flambard et Jean Vaucourt dans la besace du père Achard près de l'habitation incendiée de Mme de Ferrière. L'autre avait été tiré par Flambard de la poitrine du père Vaucourt qu'il avait trouvé assassiné en son logis. C'est avec ce poignard que notre ami Flambard avait réussi à darder Lardinet sur le sommet du promontoire avant de le précipiter sur les rochers en bas. Avant de partir avec M. de Maubertin pour Pondichéry il avait remis le poignard à Jean Vaucourt.

Longtemps ces deux armes avaient intrigué l'imagination de nos amis. Elles étaient remarquables non seulement par la similitude de fabrication et l'entrelacement des deux lettres F. L., mais aussi, comme l'avait observé Flambard, parce qu'elle ne gardaient aucune trace du sang dans lequel elles avaient trempé: elles sortaient des chairs qu'elles avaient trouvées aussi nettes, aussi claires qu'au moment d'y pénétrer.

A la fin, on s'était accordé à penser que ces deux poignards avaient été la propriété de François Lardinet: les deux lettres F. L. semblaient confirmer cette identité.

Mais ces lettres F. L. ne pouvaient-elles pas être les initiales d'un autre nom que celui de Lardinet? Mais ces poignards avaient-ils bien été la propriété de l'ancien baron de Loisel? En se basant sur cette hypothèse, comme Jean Vaucourt le pensa plus tard, on était porté à croire que le père Vaucourt avait été assassiné par le pseudo-baron de Loisel, et non par Bigot que le capitaine des gardes avait d'abord suspecté. Mais Lardinet avait-il réellement assassiné le père Vaucourt? Non... puisque Lardinet avait trouvé le père Vaucourt mort dans son logis, alors qu'il avait trouvé ce logis occupé par un garde pendu avec une corde au cou à l'une des poutres du plafond. Mais qui donc, alors, avait poignardé le père du capitaine des gardes? C'est ce que nous apprendra probablement la suite de ce récit.

Quant à Jean Vaucourt, il avait tenu à conserver comme souvenir également ces deux poignards marqués aux lettres F. L.

Tout allait donc pour le mieux, et Jean Vaucourt et sa jeune femme croyaient vivre dans un paradis, lorsque les opérations militaires, qui avaient été interrompues durant l'hiver de 1757, reprirent plus actives au printemps suivant. A la fin de l'hiver la nouvelle s'était répandue dans la Nouvelle-France que l'Angleterre, au cours de la saison prochaine, allait lancer contre elle des armées nombreuses et des flottes formidables. Aussi tous les bras jeunes et forts avaient-ils été requis, et Jean Vaucourt n'avait pas voulu demeurer en arrière.

Puis deux mois s'étaient écoulés sans qu'Héloïse reçût aucune nouvelle de son mari. Elle vivait dans une inquiétude perpétuelle et ne cessait de prier Dieu de protéger le père de son enfant. Il est vrai que son inquiétude était un peu tempérée par la présence du père Croquelin, qui faisait tous les efforts pour rassurer la jeune femme.

Par une nuit du mois de juillet, une nuit paisible et claire, le heurtoir de la porte d'entrée résonna pour la première fois depuis le départ de Jean Vaucourt.

Héloïse s'était retirée depuis longtemps dans sa chambre avec son enfant. Seul dans le salon, le père Croquelin sommeillait dans une profonde bergère: il s'était endormi là en jouant de la viole.

Il n'entendit pas le heurtoir de la porte, bien qu'il eût retenti deux fois. Ce fut la voix de la jeune femme qui le tira de son sommeil. Il s'éveilla en sursaut au moment où le heurtoir retentissait pour la troisième fois.

Il se leva en frottant ses paupières et en tibubant, prit le bougeoir qui continuait de brûler sur un guéridon et se dirigea vers le vestibule.

—Qui va là? demanda-t-il, ne voulant pas ouvrir sans savoir à qui il avait affaire.

—C'est un message pour Madame Vaucourt! répondit une voix inconnue.

De suite le père Croquelin pensa que c'était une lettre venant du capitaine. Vivement il enleva les barres, tira les verrous et ouvrit la porte.

A la seconde même un souffle éteignait la flamme de son bougeoir, et avant qu'il eût eu le temps de pousser un cri, il était saisi, baillonné et garotté. Il n'avait entrevu que des ombres humaines enveloppées de manteaux noirs à capuchons. Quand il eut été mis hors d'état de nuire, il fut jeté sous un divan. Alors l'un des intrus alluma une lanterne. Il y avait là six hommes dont il était difficile de reconnaître les traits du visage. Pour-

tant, l'un d'eux, qui venait de relever le bougeoir de l'ancien mendiant et de l'allumer, pouvait, à la lueur de la bougie qui éclairait sa face, être reconnu facilement: et si Jean Vaucourt eût été là, ou si Marguerite de Loisel fût subitement entrée, elle n'aurait pas manqué de reconnaître le vicomte de Loys.

Lui, commanda à deux hommes de demeurer en faction dans le vestibule, et, accompagné de trois autres dont l'un portait la lanterne, il pénétra dans le salon.

Toute cette scène s'était passée sans bruit, ou du moins elle s'était faite avec si peu de bruit qu'Héloïse, de sa chambre, n'avait pu entendre.

Lorsque de Loys et ses hommes entrèrent dans le salon, ils entendirent la voix de la jeune femme qui demandait de sa chambre un peu retirée:

—Eh bien! qu'est-ce, père Croquelin?

Le vicomte se pencha vers ses trois compagnons et murmura:

—Vous avez entendu?... Elle est là dans une chambre. Il faut vous en emparer, elle et son enfant, mais sans trop faire de bruit. Surtout empêchez-la de crier, il ne faut pas que les voisins se doutent le moindrement de ce qui se passe ici. Allez!

Les trois hommes s'éloignèrent vers cette partie de la maison d'où était venue la voix d'Héloïse.

Un peu inquiète de ne pas entendre la voix du père Croquelin lui répondre, et aussi du grand silence qui régnait dans la maison, la jeune femme s'était levée pour s'habiller à la hâte. Elle n'avait pas même pris le temps d'allumer son bougeoir, et elle allait sortir de sa chambre, lorsque sa porte fut ouverte. A la lueur blafarde d'une lanterne elle vit trois hommes entrer. Elle fut si surprise qu'elle ne songea pas à crier ou à jeter un appel au secours. Mais instinctivement elle se plaça devant le berceau de l'enfant endormi. La première crainte qui glaçait son coeur, c'était celle de voir ces inconnus toucher à son petit. La mère voulait défendre le berceau avant de songer à sa propre défense.

Les trois hommes s'étaient arrêtés un moment, comme gênés en présence de cette jeune mère dont ils pouvaient deviner l'émoi.

—Qui êtes-vous et que voulez-vous? interrogea Héloïse d'une voix tremblante.

Sans répondre, deux des hommes se jetèrent sur elle, et si brusquement qu'elle ne put jeter le moindre cri. Elle fut bâillonnée et vivement enveloppée dans une couverture du lit; puis l'un des inconnus la prit dans ses bras, tandis qu'un autre s'emparait de l'enfant.

Pendant ce temps, de Loys, avec son bougeoir à la main, examinait curieusement ce salon dans lequel il avait déjà pénétré maintes fois et qu'il ne reconnaissait pas. Il en examinait le mobilier et les décorations. Ayant élevé le bougeoir, son regard s'arrêta, surpris, sur la besace du père Achard.

Il tressaillit d'abord, puis il murmura, narquois:

—Par Notre-Dame! la Besace d'Amour!... Oui, je la reconnais bien avec ses trous d'épée!

Il se mit à ricaner sourdement, sans détacher une seconde son regard étonné de la besace. Et ce regard était si captivé qu'il ne découvrait pas l'autre besace à côté, celle du père Croquelin. Il ne voyait même pas, au-dessous des deux besaces, les deux poignards avec leurs lames croisées l'une sur l'autre. Il est vrai que la faible clarté de la bougie n'éclairait presque uniquement que La Besace d'Amour.

Il approcha un siège près de la cheminée, monta dessus et de son épée il décrocha la besace.

Il se mit à ricaner encore.

—Allons! dit-il, je ne suis pas un voleur, mais je pense que j'ai le droit de reprendre ma Besace d'Amour! La Besace d'Amour!... Suis-je fou! N'est-elle pas plus justement La Besace de Haine?... Eh bien! oui, je la baptise à présent La Besace de Haine!... Car je la hais cette Besace! car je hais ce Maubertin! car je hais ce Jean Vaucourt! car je hais cette Héloïse de Maubertin qui a épousé, sotte fille, ce roturier qu'est Vaucourt!... Oui, je hais cette Héloïse... et pourtant, chose singulière, il me semble... oui, il me semble depuis un moment que je vais l'aimer!... Monsieur l'intendant m'avait dit de la prendre, et alors je l'aurais prise sans trop savoir pourquoi! Et maintenant... oui, maintenant je vais la prendre, il me semble, pour l'aimer!... Mais alors cette besace serait encore la Besace d'Amour?... Non, non, cela ne se peut pas! En dépit de l'amour qui va naître, il y reste de la haine dans ce coeur qui bat en moi, il y en restera toujours! Je hais, oui je hais quelqu'un, quelque chose... oui, je hais et je ne sais quoi!... Allons! viens Besace de Haine, acheva-t-il en riant, je te mets à mon dos, je t'emporte, Besace, quoi que tu sois, quoi que tu renfermes! Je t'emmène même si tu portes la haine dans tes flancs!

Et ricanant, un peu fou — fou de haine peut-être, et peut-être ivre de vengeance! — de Loys avait jeté la besace sur son dos. Mais il n'avait pas vu l'autre besace, celle du père Croquelin; il n'avait pas vu non plus les deux poignards plus bas. Comment aurait-il pu les voir! La Besace d'Amour, ou plutôt La Besace de Haine l'avait fasciné!

A l'instant où il remettait le siège dont il s'était servi pour décrocher la Besace, ses trois complices revenaient avec Héloïse et l'enfant.

L'homme qui la portait la déposa sur un siège comme pour se reposer de l'effort accompli; la couverture enveloppant la jeune femme s'était dérangée de sorte que son visage se montra au vicomte. Celui-ci, par habitude d'une société dite "policée", échappa ces paroles de courtoisie qui sonnaient étrangement devant cet acte de banditisme:

—Madame, dit-il en s'inclinant, vous me pardonnerez cette violence qu'on s'est permise à votre égard, mais elle a été jugée nécessaire et pour votre bien et pour votre honneur. Soyez assurée qu'il ne vous sera fait aucun mal et que là où vous serez conduite on aura pour vous tous les égards possibles.

Fortement bâillonnée qu'elle était Héloïse ne put répondre à ces paroles de fausse politesse; mais elle décocha au vicomte, qu'elle avait reconnu de suite, un regard si méprisant que le jeune gentilhomme en rougit.

Il se tourna immédiatement vers ses complices et commanda :

—Gagnez la voiture, mes braves, et conduisez madame où vous savez!

La jeune femme fut enveloppée de nouveau dans la couverture, reprise par celui qui en avait charge et emportée hors de la maison et sur la rue, à quelques verges plus loin, où stationnait une berline attelée de deux chevaux que maintenait un cocher également enveloppé d'un manteau à capuchon.

Les trois hommes montèrent dans la voiture avec la femme et l'enfant, de Loys referma la portière et fit un signe au cocher. L'instant d'après la berline roulait en cahotant sur le pavé inégal.

Lorsque la voiture eut disparu dans l'obscurité, le vicomte revint à la maison où étaient demeurés ses deux autres complices, ou, pour parler plus justement, ses deux autres séides.

On entendait, de sous le divan, le père Croquelin gémir.

Le vicomte ordonna à ses hommes de retirer le vieux de là et de lui rendre sa liberté. Mais avant que le père Croquelin eût pu reconnaître le vicomte, celui-ci avait soufflé le bougeoir. Puis il dit sur un ton sévère :

—Vieux, quand nous serons partis, verrouille ta porte tout aussi prudemment qu'elle l'était quand nous sommes venus, et ne sors pas de ces murs. Et, si tu sors, veille bien sur ta langue; car si j'entendais que cette chose a été ébruitée, je comprendrais que tu as parlé et je te tiendrais responsable de cette indiscrétion. Alors, et je te prie de m'en croire, ta peau ne vaudrait pas même la peau d'un chien. Bonne nuit!

Le vicomte et ses hommes s'en allèrent.

Pendant ce temps la voiture emportant Héloïse et son enfant avait gagné la Porte du Palais et elle avait pris à travers le faubourg Saint-Roch, qu'elle avait dépassé, et elle était allée s'arrêter après une demi-heure de marche devant la grille d'une belle maison d'été, à quelques pas de la Rivière Saint-Charles. Il y avait là cinq ou six belles demeures, entourées de jardins et de parcs, et bâties sur une large et courte avenue débouchant sur les rives de la rivière d'un côté et de l'autre sur le chemin qui conduisait à l'Hôpital Général. L'une d'elles, la plus belle et la plus somptueuse, véritable château de grand seigneur, était située près de la rivière, et elle était la propriété de l'Intendant Bigot qui y venait de temps à autre donner quelque grande fête. Les autres appartenaient à des bourgeois de la ville qui y venaient passer quelques semaines de la belle saison, et parmi ces bourgeois, M. Pierrelieu.

Or la berline portant Héloïse s'était arrêtée devant la demeure de M. Pierrelieu qui, accompagné de sa fille, s'approcha de la portière.

—Ah! madame, s'écria Mlle Pierrelieu avec une hypocrite pitié, j'éprouve beaucoup de chagrin à vous recevoir en de telles circonstances, et j'espère bien que vous ne nous en tiendrez pas compte. Plus tard, vous comprendrez que c'était nécessaire pour protéger la vie même du capitaine Vaucourt. Soyez la bienvenue!

M. Pierrelieu s'était simplement incliné devant la jeune femme.

Héloïse, qu'on avait rendue libre de ses mouvements quelques minutes avant d'arriver à la maison du négociant, voulut répondre aux paroles de Mlle Pierrelieu; mais de suite une grande angoisse la saisit à la gorge en entendant le roulement rapide de la berline qui reprenait la route de la cité.

—Mon enfant... mon enfant... qu'en fait-on?...

Un terrible pressentiment la frappa au coeur. Mlle Pierrelieu allait essayer de la rassurer par quelque mensonge, quand la femme perdit tout à coup l'équilibre... Elle s'évanouit dans les bras de M. Pierrelieu qui s'était porté à son appui.

La berline roulait vers la cité où elle emportait l'enfant d'Héloïse et de Jean Vaucourt. Lorsqu'elle eut traversé de nouveau le faubourg Saint-Roch, elle passa tout droit devant la Porte du Palais, tourna le cap et s'engagea dans les ruelles sombres et malpropres qui s'entremêlaient au pied de la falaise. Puis elle passa au travers de bicoques et de masures pour s'arrêter devant l'un de ces taudis, qui semblait s'aplatir et ramper sous le Fort Saint-Louis qui le dominait.

L'un des hommes ou séides du vicomte de Loys descendit de la berline avec l'enfant toujours endormi et frappa rudement dans la porte basse et étroite.

—Qui est là? demanda une voix quelque peu éraillée de l'intérieur de la masure.

—C'est l'enfant dont vous avez accepté la charge, répondit l'homme.

—Bien, bien, j'ouvre.

L'instant d'après la porte grinçait et s'ouvrait pour encadrer une ombre humaine, tout à fait indécise dans l'obscurité, qui reçut l'enfant. Puis la porte de la masure fut refermée et la berline, cette fois, regagna la haute-ville.

En quelles mains était tombé l'enfant de Jean Vaucourt et d'Héloïse de Maubertin?... C'est ce que nous saurons exactement plus tard. Pour le moment, nous ne pouvons que reprendre la suite de notre récit, en revenant à ce soir d'octobre 1758 et en la taverne de la mère Rodioux.

— IV —

L'EMBUSCADE

Deschenaux avait dit aux deux bravi :

—Dix heures... au bois de Sillery...

A neuf heures, Pertuluis commanda un dernier carafon que lui et son "écuyer" Regaudin burent tranquillement, puis tous deux quittèrent la taverne pour aller accomplir leur nocturne et lugubre besogne.

Les deux compères tibubaient légèrement et leur langue avait l'air de s'empâter quelque peu.

—Pertuluis..... bredouilla Regaudin, avant de me rendre là-bas, je voudrais me confesser!

—Ventre-de-grenouille! grogna "le chevalier", crois-tu aller chez le diable que tu veuilles demander l'absolution de tes péchés?

—Il est vrai que j'en ai peu sur la corde et qu'ils ne sont pas bien lourds, puisque la corde ne me paraît pas fléchir encore; mais voilà, tuer comme ça un pauvre blessé...

—Ah bah! deviens-tu un peu bigot, pauvre Regaudin... un pauvre blessé qui, peut-être, ne demande qu'à mourir! Cet aimable Deschenaux n'a-t-il pas dit que c'était un acte charitable de notre part?

—L'a-t-il dit? Je ne me rappelle plus. Tout de même je n'ai pas très confiance en ce monsieur Deschenaux. Il n'est pas le pape, j'imagine, et il ne peut avoir le pouvoir d'absoudre! Car je sens moi, tout charitable que peut être cet acte, qu'il n'en constitue pas moins un péché mortel!

—Es-tu fol ou saoûl, pauvre Regaudin? répliqua Pertuluis. Ce péché, si péché il y a, ne peut être que véniel, puisque l'homme est à demi mort.

—Tiens! tu as peut-être raison, je n'avais pas pensé à cela!

—C'est pourtant bien simple de raisonnement. Je conçois qu'il y aurait péché mortel à lui enlever sa vie entière; mais vu qu'il n'en a plus que la moitié...

—Oui, oui, mon cher Pertuluis, tu parles comme un théologien, et j'admets que ce ne sera qu'un péché véniel.

—Et, par le ventre de Bigot! Regaudin, si tu as un péché véniel qui t'embarrasse un tant soit peu, fie-toi à moi, j'ai pouvoir d'absoudre ces petites bêtes-là!

—Merci, mon vieux, je me sens déjà soulagé. Tout de même, je crains bien qu'il n'y ait quelque chose de mortel dans cette affaire que nous avons entreprise, j'en ai comme le pressentiment!

—Est-ce la peur que tu entends par pressentiment?

—La peur! se récria Regaudin en haussant sa taille avec dignité. Regarde-moi en face, Pertuluis!

—Ou bien... l'eau-de-vie?

—J'en ai peut-être bu un peu plus que la mesure de deux dés, confessa humblement Regaudin.

—Et moi donc, j'ai peut-être bien vidé la mesure de quatre ou cinq dés...

—Ajoute six, mon cher, car tu louvoies un peu!

—Et tu caracoles, Regaudin!

—Oui, mais ma tête est toute là!

—Mais point ton coeur qui s'offusque rien qu'à un pauvre petit péché véniel!

—C'est parce que je suis honnête, Pertuluis. Et puis, ma mère m'a toujours mis en garde contre le péché!

—Ta mère aurait dû te mettre en garde contre la peur d'abord!

—Encore ? s'écria Regaudin qui s'échauffait.

Disons ici que les deux amis se prenaient fort souvent de chicane qui ne tournait qu'en chiquenaudes, lorsqu'ils avaient bu un peu plus que modérément et qu'ils entraient dans une discussion.

—Ventre-de-mouton! tu as peur, sinon tu ne parlerais pas de chose mortelle!

—J'en parle, pour la bonne raison que tu es sol (soûl) et que tu n'as qu'un bras... et il y aura là huit gardes, peut-être dix!

—Des éclopés! fit Pertuluis avec mépris.

—Qui l'a dit? un individu qui se fiche pas mal de notre peau!

—N'importe! tu sais bien que Pertuluis en vaut vingt comme ceux-là que nous allons rencontrer.

—Oui bien, si ce sont des éclopés, des gens à demi morts!

—Je te dis que non, Regaudin! tonitrua Pertuluis.

—Je te dis que si, Pertuluis! nasilla Regaudin.

—Vermine! ne me fais pas enrager.

—Ne me traite pas de vermine, crapaud, car je mords!

—Veux-tu, Regaudin, que je t'écorche vivant et que je fasse de ta peau des cravaches à fouetter les imbéciles?

—Je te mangerai les tripes, Pertuluis, avant que tu n'aies touché à ma peau!

—Regaudin, à l'ordre ou je te saigne comme cochon à la foire!

—Assez, Pertuluis, sinon je t'arrache la langue que je jette sur un fumier!

—Regaudin, hurla Pertuluis en s'arrêtant net et en saisissant son compagnon à la gorge, rentre cette injure, ou je t'enfonce les yeux dans le ventre!

—Pertuluis, râla Regaudin, lâche-moi, ou j'appelle à l'assassin!

—Regaudin, je te flanque...

—Pertuluis, je te...

—Regaudin...

Pertu...

—Mort aux gueux! clama tout à coup une voix de tonnerre.

Avant que Pertuluis et Regaudin eussent abandonné leur étreinte, cinq ou six ombres humaines apparaissaient au détour d'une ruelle sombre et, armées de poignards, se jetèrent sur les deux grenadiers. Ceux-ci n'eurent que juste le temps de dégainer, même que Pertuluis eut le bras droit quelque peu endommagé par la lame d'une dague.

Il poussa un juron formidable.

—Chiens! cria-t-il, vous voulez donc me prendre l'autre bras? Attendez, on va voir...

La même voix de tonnerre clama encore :

—Crachez les cent livres et on vous lâche!

—Cent livres! ricana Regaudin en fonçant la rapière à la main. Tenez! venez les prendre...

En même temps la pointe de sa rapière s'enfonça dans un ventre.

—Bravo, Regaudin! cria Pertuluis. Tiens! en v'là un autre...

La rapière de Pertuluis crevait une autre panse.

Mais à la minute même les autres détrousseurs prenaient la peur au diable et s'éclipsaient dans l'obscurité.

—Et ceux-là? interrogea Regaudin en tâtant les deux malandrins tombés sur le pavé de la rue.

Pertuluis se baissa à son tour et les tripota de sa main droite.

—Plus bons à grand'chose, grogna-t-il. L'un n'a plus qu'un souffle, l'autre a passé la barrière... Allons-nous-en, Regaudin, sinon nous serons en retard!

Les deux grenadiers poursuivirent leur chemin.

—Voilà qui est venu à point, dit Regaudin, j'avais le poignet et le bras engourdis.

—Et moi, répliqua Pertuluis, j'avais le

jarret sec et l'oeil obscur; maintenant j'y vois mieux, et la jambe me paraît plus souple.

—Moi, j'avais le rhume au nez, ça se passe.

—C'est bon signe, dit Pertuluis, et nous gagnerons facilement les deux cents livres de M. Bigot.

Ils firent silence tout en accélérant le pas.

—Ah! diable, qu'est-ce que c'est que ça? fit tout à coup Regaudin en s'arrêtant net.

—Fichtre! le poste... murmura Pertuluis.

Devant eux les deux grenadiers distinguaient assez clairement deux silhouettes humaines qui, armées de fusils, les tenaient en joue. Ils étaient arrivés devant la Porte Saint-Louis.

—Biche-de-bois! grommela Regaudin, j'ai oublié le mot de passe.

—Moi aussi, grogna Pertuluis.

—Allons! qui êtes-vous? interrogea une voix dure.

—Si on leur passait sur le ventre? souffla Regaudin.

—Peut-être bien. Mais attends un peu, on va voir.

Il éleva la voix pour déclarer avec emphase :

—Dites donc, les amis, je suis le Chevalier de Pertuluis accompagné de son écuyer, le sieur de Regaudin, et je suis envoyé en mission importante pour le compte de monsieur l'intendant-royal!

—Oh! oh! fit l'une des sentinelles. Et monsieur l'intendant ne vous a pas dit le mot de passe?

—Pardieu, s'il nous l'a dit! Même que c'est la première chose qu'il nous a dite d'intéressant, répondit Regaudin. Mais comme il avait à nous conter par après quelque chose de plus intéressant encore, il est arrivé que la première chose nous a échappé, et que...

—Seulement, interrompit placidement Pertuluis, comme notre mission n'est pas bien bien pressée ni pressante, on pourrait retourner sur nos pas et aller le lui demander, si c'est un effet de votre complaisance, les amis...

—Et si pendant notre absence, acheva Regaudin, vous avez soin de ne pas vous endormir afin de nous tenir la porte ouverte...

Les deux gardes s'entretinrent en voix basse durant quelques secondes, puis l'un d'eux demanda:

—Ce mot de passe, que vous aurait donné monsieur l'intendant, se serait-ce pas... Caril...

—Carillon!... clama tout à coup Regaudin comme un tonnerre.

—Pan! pan! voilà! hurla Pertuluis... Carillon!

—Carillon!... je crois bien, reprit Regaudin en ricanant, c'est justement de là qu'on arrive!

—Tiens! firent les deux gardes ravis, vous en étiez donc aussi?

—Ah! ça, battez un peu le briquet, dressez le luminaire et voyez! dit hautement Pertuluis. Nous étions dans les grenadiers!

Il fit un grand geste comme s'il eût voulu embrasser ciel et terre.

Les deux gardes s'approchèrent.

—C'est vrai! murmura l'un d'eux à l'autre, j'ai vu ce museau là-bas.

Il désignait Pertuluis.

—Et moi, je me rappelle cette musette...

L'autre garde indiquait Regaudin.

Or Pertuluis disait bas à Regaudin:

—S'ils balancent un peu, Regaudin, enfourchons-les rapidement!

—Je glisse... Pertuluis.

—Et j'extirpe... Regaudin.

Tous deux avaient à demi dégainé.

Mais à cette seconde même les deux sentinelles s'effaçaient, disant:

—Vous avez bien le mot de passe... Carillon!

L'une d'elle cria aussitôt dans la direction de la porte sombre un peu plus loin:

—Porte!...

Les deux bravi s'avancèrent vers la Porte qu'un portier ouvrait déjà.

—A la revoyure, les amis! cria Petuluis. Un de ces soirs on s'infusera un carafon à la santé!

Au portier Regaudin jeta un écu.

—Tiens! mon brave, tu honoreras le chevalier de Pertuluis et son écuyer en te vidant un poulet dans le tronc!

Le portier s'inclina jusqu'à terre.

Les deux amis dévalèrent sur la route qui descendait vers la campagne sombre et solitaire.

La lune venait de se hausser au-dessus des murs de la cité. Sa lueur blanche jeta un demi-jour sur la route, les taillis et les bosquets dépouillés de leur feuillage.

—Allons! j'aime mieux ça, dit Pertuluis avec satisfaction, on y voit mieux à l'avance.

—Seulement, dit Regaudin à son tour, cela fait des coins sombres ça et là et des pans

d'obscurité dans lesquels pourraient bien se cacher les maraudeurs... ayons de l'oeil!

Au moment où ils pénétraient dans un bosquet qui de son ombre obscurcissait la route, un être humain surgit d'entre les arbres, et, le chapeau à la main gauche, l'écuelle à la main droite, cet homme dit d'une voix tremblante et quelque peu nasillante:

—Mes gentilshommes, une obole pour l'amour du bon Dieu!

L'endroit était trop obscur pour distinguer nettement les physionomies.

—Ah! ça, maître quémandeur, gronda Pertuluis, que voulez-vous nous ficher! Tout à l'heure on voulut voir le fond de nos goussets pour l'amour de nos cent livres; et voilà qu'à présent pour l'amour du bon Dieu vous exigez l'obole!

—Mes bons seigneurs, larmoya le vieux mendiant, Dieu saura vous le rendre. Ma pauvre femme malade n'a plus même un once de pain...

—Oh! oh! se mit à rire Regaudin. Pourquoi alors ne demande-tu pas, chevalier de l'écuelle, pour l'amour de ta femme...

—Ce qui serait moins mentir, ajouta Pertuluis.

—Mes gentilshommes, bégaya et pleurnicha le vieux, plus courbé, plus tremblant et avançant encore l'écuelle de bois, pour l'amour de la femme malade une petite obole!

—Allons, Regaudin, dit rudement Pertuluis, ce vieux va me faire pleurer; verse-lui le contenu de ton gousset!

—Et à moi, Pertuluis, il va me crever le coeur... Donne-lui la moitié des cent livres puisque sa femme nous les rendra!

—Regaudin, bredouilla Parduluis en essuyant ses yeux secs de la manche de sa capote, donne-lui un bon sur la caisse de monsieur l'intendant pour les cent livres qui nous reviennent, attendu que sa femme nous les rendra!

—Mes braves chevaliers, sanglota le mendiant, cent livres seraient une trop forte somme, car alors les maraudeurs courraient sus à ma peau. Un denier, mes gentilshommes, un p'tit denier seulement!

—Pauvre vieux, soupira fortement Pertuluis en tirant une petite pièce de monnaie blanche, je ne possède plus qu'un denier, et cependant je te le donne de toute la largeur de mon vieux coeur charitable. Va! que Dieu te protège contre les maraudeurs!

—Pauvre vieux mendiant, étouffa de sanglots atroces Regaudin, il ne me reste juste qu'une pauvre petite obole et je te la donne. Va! mon bon, et que Dieu protège ta femme contre la faim et la soif!

Dans cette ombre que la lune trouait peu à peu le mendiant esquissa un sourire ironique, salua d'un vieux feutre et disparut dans les buissons avoisinants.

—Ouf! souffla rudement Pertuluis, s'il avait continué à me crever l'âme, je lui aurais donné nos cent livres!

—Eau et sang! gémit Regaudin, s'il m'avait tiré un ou deux sanglots de plus, je lui aurais donné un bon de cent livres sur la caisse de M. Bigot!

Les deux grenadiers avaient depuis dix minutes continué leur chemin, lorsque Pertuluis arrêta son compagnon en disant:

—Ecoute, Regaudin! Qu'entendons-nous de ce côté?

—Du côté de Sillery? Eh bien! nous devons entendre un roulement de charrette.

—Ventre-de-loup! c'est bien ce que je me disais; et même que ce roulement me paraît quelque peu sortir du bois.

—Tout juste. Nous sommes de quelques toises en retard.

—Par les saints Clous! grommela Pertuluis, qui ne se fût trouvé en retard avec tous ces malandrins, gardes, sentinelles, mendiants que nous avons trouvés sur notre route!

—Heureusement que nous n'allons pas au ciel, soupira Regaudin, car nous ne saurions pas arrivés à temps!

—Halte! souffla Pertuluis. Vois, Regaudin, au détour de ce bosquet...

—Eh bien! n'est-ce pas une charrette et une escorte quelconque?

—Pardieu! j'entends bien la charrette grincer et les sabots des chevaux battre la route.

—Et moi, je vois des ombres humaines qui m'ont tout l'air de gardes.

—En ce cas, c'est notre escorte!

—Alors?... interrogea Regaudin en tirant à demi sa rapière du fourreau.

—Alors, répliqua Pertuluis en tirant tout à fait sa rapière, jetons-nous dans ces taillis et attendons. Achever un homme à demi mort, ricana-t-il, ici ou là... quelle différence?

—Aucune, aucune, cher Pertuluis.

—Donc, ce sera ici, Regaudin. Maintenant entendons-nous: moi j'embroche l'escorte, et toi tu cours à la charrette et tu piques...

—Entendu... mais silence, souffla Regaudin, on approche!

La charrette n'était plus qu'à trente ver-

ges des taillis derrière lesquels les deux grenadiers venaient de s'embusquer.

Quatre gardes marchaient de chaque côté de la charrette, tous silencieux. Et dans la charrette, sur une couche de paille, gisait Jean Vaucourt qui avait l'air de sommeiller doucement. La lune éclairait son visage pâle, et une couverture le couvrait jusqu'au menton. A le voir ainsi, immobile, on aurait pensé voir un cadavre.

Au moment où on allait passer devant les taillis, deux cris féroces retentirent dans la nuit silencieuse:

—Taille en pièces!

—Pourfends et tue!

Et en poussant leurs cris de guerre Pertuluis et Regaudin se ruèrent, la rapière au poing, contre l'escorte.

Au premier choc deux gardes dégringolèrent de leurs montures, gravement atteints par les rapières des bravi.

La voix de Jean Vaucourt tonna:

—Sus aux chenapans!

Pris par surprise, les gardes s'étaient reculés laissant la charrette à découvert.

Regaudin prit son élan...

Les gardes se resaisissaient et dégainaient en constatant qu'ils avaient affaire à deux hommes seulement. Oui, mais c'étaient peut-être deux hommes qui en valaient vingt! Car Pertuluis fonçait sur eux et les forçait à reculer encore...

Regaudin avait donc profité de la confusion. D'un coup de rapière il descendit le cocher de son siège, en un tour de main il eut dételé le cheval qui tirait la charrette sur laquelle il grimpa, et, féroce, il fonçait, l'épée menaçante, sur Jean Vaucourt.

Cette scène s'était passée en trois ou quatre minutes, tandis que Pertuluis se contentait de tenir les gardes en respect à quelques pas plus loin.

Trop faible même pour opposer une résistance, le capitaine des gardes s'était mis sur son séant et il avait pris un pistolet à sa ceinture. En voyant surgir Regaudin il éleva son arme et s'apprêta à tirer à bout portant. Déjà le grenadier allongeait sa rapière pour porter un coup terrible, déjà Jean Vaucourt pressait la détente...

A cet instant l'attention des deux hommes fut brusquement attirée par un bruit curieux dans les buissons qui bordaient la route. Une haute silhouette humaine venait de bondir à travers ces buissons, puis elle s'était soudainement baissée vers le sol, elle avait ramassé l'épée de l'un des deux gardes tombés sur le chemin, puis, se ramassant pour ainsi dire sur elle-même, cette étrange silhouette sauta tout à coup sur la charrette.

Alors, dans cette seconde qui avait retenu dans la surprise et l'immobilité tous les acteurs de cette scène, un long ricanement sardonique s'éleva dans la nuit, et une voix nasillarde tonna:

—Par les deux cornes de satan! maître Regaudin, à nous deux!

A l'instant même le grenadier sentit une pointe d'épée toucher sa gorge, et il aperçut, le dominant, un grand diable que, dans la lune qui l'éclairait nettement, il reconnut pour le mendiant rencontré quelques minutes auparavant.

—Flambard!... rugit-il avec une terrible épouvante.

En entendant ce nom, Pertuluis lança une malédiction et, pris de peur, se jeta dans les taillis.

Regaudin avait lâché sa rapière sur la paille de la charrette et s'était laissé tomber sur la route au risque de s'y briser les os. Mais il était tombé à quatre pattes, un peu étourdi et l'effroi lui mangeant le ventre. Il se redressa avec un juron, bondit vers les taillis, mais non assez vite qu'il n'entendit derrière lui un rire énorme éclater... C'était Flambard qui s'était jeté à son tour en bas de la charrette; et, avant que Regaudin eût réussi à atteindre les taillis, il lui enfonçait dans les reins de deux pouces la pointe de son épée.

Le grenadier poussa un cri effrayant... il se rua dans les buissons. Flambard se rua derrière lui, criant:

—A nous deux, maître Regaudin!

Mais une ombre à ce moment se dressait rapidement entre Regaudin et lui, c'était Pertuluis qui allongeait vivement sa rapière dans le ventre de Flambard...

—Ah! ah! monsieur le chevalier de Pertuluis! se mit à rire Flambard.

A l'instant même la rapière de Pertuluis s'échappait de sa main et Flambard lui mettait deux pouces d'acier quelque part dans l'épaule gauche!

Pertuluis jeta un cri de douleur, fit volte-face et, s'élançant dans les taillis, il détala avec la rapidité du cerf et se perdit dans la nuit laissant, comme son compère Regaudin, un peu de son sang et sa rapière sur le champ de bataille.

Flambard riait doucement.

Jean Vaucourt s'était dressé sur le bord de la charrette et, tout joyeux, demandait:

—Est-ce vous vraiment, Flambard, mon ami? N'est-ce pas un rêve que je fais?

—Capitaine, répondit le spadassin, votre surprise n'est pas moindre que la mienne, je vous rejoins après avoir couru après vous et vous avoir dépassé. Je remercie la Providence de m'avoir mis sur la route de ces dignes coquins que sont maîtres Pertuluis et Regaudin, ils m'ont conduit vers vous. Allons! capitaine, vous grelottez dans cette nuit trop froide, glissez-vous sous vos couvertures. Nous allons remettre votre cheval dans ses brancards et, chemin faisant, nous causerons.

Jean Vaucourt ne voulut pas se recoucher. Il aima mieux s'asseoir commodément et s'envelopper de sa couverture: il serait mieux ainsi pour s'entretenir avec Flambard. Celui-ci donna immédiatement des ordres aux six gardes valides qui relevèrent les deux autres gardes grièvement blessés ainsi que le cocher. Les trois blessés furent déposés dans la charrette, le cheval remis aux brancards, et l'attelage, conduit par l'un des gardes valides, poursuivit sa route vers la cité. Flambard, ayant pris l'une des montures restées sans maître, se plaça à côté de la charrette qu'il se mit à suivre tout en parlant avec le capitaine.

Lui, démangé par une vive curiosité, avait demandé:

—D'où arrivez-vous donc, mon brave ami?

—Ah! ne me le demandez pas, capitaine, je ne suis pas sûr moi-même si j'arrive ou si je pars! J'ai pataugé si affreusement à travers tout ce pays de l'Amérique que j'en demeure tout éberlué. D'abord, j'arrive de France, par voie de la Nouvelle-Angleterre; mais j'ai quitté les Indes depuis la fin juillet.

—Et monsieur le comte... comment se porte monsieur le comte? demanda avidement Vaucourt.

A cette question Flambard baissa la tête, et sa figure joviale et insoucieuse se fit très sombre.

—Capitaine, répondit-il à voix basse, cette nuit je suis messager de malheur... monsieur le comte n'est plus de ce monde!

Jean Vaucourt tressaillit et regarda Flambard comme s'il n'avait pas compris.

—Cette nouvelle vous afflige, n'est-ce pas?

—Enormément, murmura le capitaine, car j'espérais revoir ce noble gentilhomme que j'admire et que j'aime.

—C'était le plus noble des gentilshommes.

—Avez-vous instruit Héloïse de cette terrible nouvelle?

—Non, capitaine, puisque je n'ai pas revu la cité de Québec depuis mon dernier départ pour les Indes. En remettant le pied sur cette terre d'Amérique, j'ai traversé, comme je vous l'ai dit, la Nouvelle-Angleterre pour venir en Nouvelle-France. Lorsque je fus prêt à quitter la France, il n'y avait aucun navire en destination de l'Amérique. Alors, je m'embarquai, comme simple touriste, sur un navire espagnol. En Nouvelle-Angleterre j'appris que la guerre avait été portée à nouveau sur les frontières du Canada, et que la principale action avait pour théâtre le lac Champlain. Je m'orientai donc le mieux possible dans ce pays inconnu, après avoir fait l'acquisition d'une solide monture. J'allais par des routes à peine tracées, à travers champs et bois, par monts et par vaux. Je m'égarai cent fois, mais toujours je réussis à me remettre dans la bonne voie. Alors que j'atteignais le lac Saint-Sacrement, je rencontrai des soldats anglais qui avaient déserté, puis des compagnies de milices, des bataillons et des régiments entiers en fuite, puis encore des armées prises de panique. Mais ces armées n'étaient pas celles de France... Qu'est-ce que cela signifiait?... En mettant le pied sur le sol américain on m'avait dit que Louisbourg était au pouvoir de l'Angleterre, et que tout le reste de l'Amérique septentrionale serait bientôt emporté d'assaut. Et l'on m'avait parlé d'armées ennemies si innombrables et si formidablement équipées, que j'avais craint de ne plus retrouver ma Nouvelle-France. N'importe! je voulus voir de mes yeux. Car j'avais été chargé par monsieur de Maubertin à son lit de mort de missions très importantes. Ce fut donc avec un émoi joyeux que je vis en fuite ces troupes anglaises. Après avoir franchi des forêts, des lacs, des rivières, des monts, je dus traverser des bandes de fuyards, et pour les traverser je dus me battre comme un fauve tant ces Anglais semblaient en vouloir à ma peau. Je sauvai ma peau, mais j'y perdis mon cheval, ainsi que ma rapière qui se brisa contre des crosses de fusils. Enfin, j'atteignis Carillon où j'appris la superbe victoire des soldats du roi et des milices canadiennes. Je me réjouis grandement et m'informai de vous, capitaine. On me dit que vous aviez été assez gravement blessé et qu'on vous avait dirigé, avec d'autres blessés, sur Montréal.

"Après deux jours de repos, je repartis faisant route avec une troupe de miliciens licenciés. Lorsque je touchai Montréal, dix jours après, j'y trouvai M. de Bougainville

qui me dit que vous étiez en route pour Québec à bord du navire "Le Sainte-Croix". Ce jour-là, un petit navire était en partance pour le Fort Richelieu, j'y pris passage. Du Fort Richelieu je gagnai Trois-Rivières en traversant le lac Saint-Pierre dans une pirogue d'indiens. On m'avait informé que le "Ste-Croix" avait fait escale à Trois-Rivières pour y réparer les dommages causés par un incendie qui avait éclaté à son bord. Je trouvai à Trois-Rivières le "Sainte-Croix" avec la plupart de ses passagers, hormis celui que je cherchais, c'est-à-dire vous-même. Comme le navire ne pouvait poursuivre son voyage avant plusieurs jours, j'appris que vous aviez décidé de vous rendre à Québec en charrette avec une escorte de huit gardes.

"Je me jetai à votre piste pédestrement. Comme vous n'aviez sur moi qu'une journée d'avance, je pensai pouvoir vous rattraper en peu de temps. Mais j'eus la mauvaise fortune de prendre un chemin que vous n'aviez pas suivi, un chemin qui avait une direction nord-est. Je vous dépassai sans le savoir, et cette nuit je me trouvai soudain presque sous les murs de Québec. Or, voilà que je vis dans ma direction deux gaillards que je reconnus un peu plus tard. Et pour les reconnaître sans provoquer leur défiance, je pris les allures d'un mendiant et je leur tendis ma gamelle en demandant l'aumône. Je n'eus pas de peine à reconnaître deux chenapans qui, jadis, avaient été à la solde de Lardinet à Pondichéry. Voilà, me dis-je, deux oiseaux mal emplumés qui ne sont pas absolument venus du ciel. Je les ai toujours connus comme très apparentés au diable, et rien ne m'étonnerait moins que de savoir les deux malandrins en quête d'un mauvais coup. Je les suivis de loin et, encore une fois, je remercie la divine Providence de m'avoir donné un juste pressentiment.

—Oui, ami Flambard, c'est bien la Providence qui vous a conduit. Je vous dois donc encore ma vie, puisque ce bandit de Regaudin, comme vous l'appelez, allait bel et bien me percer de sa rapière. Et vous aviez jadis connu ces deux individus... comment se nomme l'autre? le chevalier de...

Flambard se mit à rire.

—Ce n'est tout simplement qu'un nommé Pertuluis, mais qui a la manie de se donner le titre de Chevalier. Ce sont deux grenadiers avec qui j'ai fait la campagne des Pays-Bas lors de la guerre de la Succession d'Autriche, et nous nous sommes trouvés à Fontenoy en 1745. Ce sont deux enfants terribles, hardis dans la bataille, mais aussi deux gredins. Plus tard je les retrouvai à Pondichéry où ils avaient réussi à se mettre dans l'entourage de Lardinet qui, je l'espère bien, ne remontera pas de l'enfer où je l'ai envoyé. Enfin, l'an dernier, je pense, j'ai croisé sur ma route les deux gaillards. J'étais alors à Chandernagor avec monsieur le comte...

—Pardon, Flambard, mon ami, vous ne m'avez pas dit encore comment était mort monsieur de Maubertin...

—C'est vrai, capitaine, j'ai oublié de vous donner ce détail. Nous voyagions à travers l'Inde, lorsque monsieur de Maubertin fut atteint d'une fièvre maligne. Je le fis transporter en toute hâte à Chandernagor où, trois jours après, il expirait après m'avoir confié ses dernières volontés.

Flambard poussa un long soupir et se tut.

Jean Vaucourt garda également le silence.

La charrette et l'escorte approchaient des murs de la cité.

Après un moment de silence, le capitaine dit:

—Nous serons bientôt chez nous, Flambard, voyez les murs de la ville.

—En effet, capitaine. Puisque j'ai eu la bonne fortune de vous rencontrer, je vous laisserai donc le soin de confier à madame Héloïse le décès de son père.

—C'est bien, mon ami. Ce sera pour elle une terrible nouvelle, mais sa douleur sera tempérée par la joie de nous revoir. Et moi-même quelle joie je ressens, malgré ce malheur qui nous frappe, à la pensée de revoir ma chère femme et le petit trésor que nous avons... notre petit Adélard! Ah! Flambard, quel beau marmot, un rude canadien déjà, un fier gars! Je pense, en le voyant, que je mangerai ses joues roses! Et puis, il y a à la maison le père Croquelin...

—Tiens! sourit Flambard, ce brave père Croquelin est encore de ce monde! Joue-t-il toujours de sa viole?...

La charrette venait de s'arrêter brusquement devant la Porte Saint-Louis. Le mot de passe fut donné et la porte franchie.

Dix minutes après on s'arrêtait devant la petite maison du capitaine.

Il était environ onze heures de nuit. La maison était toute silencieuse derrière ses volets fermés qui ne laissaient échapper nul rayon de lumière.

—Il faut croire, dit Flambard, que l'on dort bien paisiblement et que l'on ne se doute guère de notre arrivée.

—J'ai pourtant fait parvenir à Héloïse, un message, dit le capitaine, pour l'informer de mon retour cette nuit même.

—Votre messager ne sera peut-être pas arrivé...

—C'est un de mes gardes que j'ai dépêché avant-hier de la Pointe-aux-Trembles où nous nous sommes reposés vingt-quatre heures. Nous n'avons repris notre route que ce midi.

—Eh bien! je vais aller frapper à la porte pour mettre le monde sur pied s'il est couché.

Flambard, qui était descendu de cheval, marcha vers la maison, tandis que quatre gardes aidaient le capitaine à descendre de la charrette et le supportaient en l'emmenant à la suite de Flambard.

Déjà celui-ci était arrivé à la petite véranda qui ornait la façade de la maison, et avait manoeuvré le heurtoir de la porte.

Cinq minutes s'écoulèrent sans que rien parût bouger à l'intérieur.

Tout à coup Flambard colla une oreille contre la porte et parut écouter avec attention.

—Oh! oh! murmura-t-il, que signifient ces gémissements que j'entends?

Jean Vaucourt frissonna et bégaya:

—Vous entendez des gémissements, Flambard? . . . Frappez encore. . . Ah! je crains qu'un malheur ne soit arrivé!

Le spadassin fit aller rudement le heurtoir puis cria:

—Holà! de la maison... on demande l'hospitalité!

Alors du fond de la maison, lointaine et gémissante une voix demanda:

—Pour l'amour du bon Dieu! qui vient à cette heure de la nuit?

C'était la voix du père Croquelin.

—Hé! père Croquelin, appela encore Flambard, venez ouvrir, si vous ne voulez pas qu'on enfonce! Et puis, laisserez-vous vos amis se morfondre ainsi?

Une sorte de grognement joyeux se fit entendre à l'intérieur de la maison. Quelques minutes après la porte s'ouvrait pour encadrer le père Croquelin, en vêtement de nuit et un bougeoir à la main.

En apercevant Flambard il faillit tomber à la renverse.

—Bonne mère de l'Enfant Jésus! s'écria-t-il en reculant, secourez-moi si c'est là un revenant!

—Allons! allons! père Croquelin, n'allez pas vous évanouir sitôt; je suis bien un revenant, mais pas de la tombe, des Indes seulement! Là.

Les gardes pénétraient dans le vestibule avec Jean Vaucourt.

Surpris et n'ayant pas encore reconnu le capitaine, l'ancien mendiant éleva son bougeoir et reconnut son maître, livide, une jambe tout enveloppée de bandages, supporté par deux gardes. Il jeta un cri et tomba à genoux.

—Mon Dieu du ciel! gémit-il, tous les malheurs vont-ils fondre à la fois!

Les gardes venaient de déposer leur capitaine sur le divan du vestibule.

—Ne vous alarmez pas outre mesure, père Croquelin, dit Vaucourt, je ne suis que blessé. Mais que parlez-vous de malheurs... tous les malheurs?

—Ah! capitaine, si vous saviez...

Horriblement pâle, tremblant, le père Croquelin frappait son pied sur le parquet.

—Père Croquelin, demanda Vaucourt la voix étouffée, où est madame ma femme? Parlez!

—Ah! capitaine... elle est partie!

—Partie...

Ce mot fut pour ainsi dire rugi par le capitaine qui, en dépit de sa jambe blessée et de plaies à l'abdomen, se dressa d'un bond et se jeta sur l'ancien mendiant. Il saisit le pauvre diable à la gorge, le souleva et hurla:

—Ah! tu l'as laissée partir, vieux!

Il y avait une terrible menace dans la voix du capitaine comme dans ses regards enflammés. Le père Croquelin râla:

—On l'a enlevée, capitaine... on l'a enlevée!

Flambard, à ces mots, poussa un juron formidable:

—Mort à tous les diables de l'enfer! Qui l'a enlevée père Croquelin?

Jean Vaucourt avait lâché le père Croquelin pour aller s'affaisser sur le divan, épuisé par l'effort accompli et désespéré par l'affreuse nouvelle qu'il apprenait.

—C'étaient des malandrins, monsieur Flambard, répondit le vieux en pleurant, des malandrins qui m'ont malmené...

Flambard venait d'arracher l'épée d'un garde.

—Par les deux cornes de Lucifer! jura-t-il en faisant un geste effrayant, si ces malandrins sont encore en la cité, ils me rendront Héloïse ou je verrai jusqu'à la dernière goutte de leur sang!

Il s'élança vers la porte pour sortir.

Il s'arrêta subitement en voyant cette porte s'ouvrir, puis encadrer la silhouette d'une

femme... d'une femme jeune encore et vêtue d'une robe et d'un manteau de religieuse.

Flambard recula... il passa une main sur ses yeux comme s'il eût voulu s'assurer que ses yeux étaient bien ouverts... il recula encore, tibuba, échappa l'épée que tenait sa main droite... Puis il murmura, comme s'il s'était vu emporté dans un songe effrayant:

—Marguerite de Loisel!...

— V —

MARGUERITE DE LOISEL

C'était bien Marguerite de Loisel qui apparaissait tout à coup à Flambard ébahi, médusé... Marguerite qui, sous son costume sombre de religieuse, était toujours belle et ravissante.

Elle sourit doucement à Flambard et dit:

—Monsieur, si vous êtes surpris de me voir ici à cette heure, je ne suis pas moins surprise de vous savoir revenu des Indes.

—Ma surprise, mademoiselle, est un joyeux émoi. Vous me faites penser que j'ai à vous faire une importante communication que m'a confiée monsieur de Maubertin avant de mourir.

—Monsieur de Maubertin est mort? s'écria Marguerite avec une expression de regret.

—Hélas! mademoiselle, c'est le triste message dont je suis porteur.

—Pauvre Héloïse! murmura Marguerite.

—J'avais donc oublié, reprit Flambard, une communication plus réjouissante de la part du comte à votre sujet. Aussi, serai-je heureux de remplir près de vous cette mission dès que vous m'aurez indiqué le moment opportun.

—Certainement, monsieur, je vous donnerai cette opportunité. Pour le moment, je pense qu'il est plus urgent de s'occuper du capitaine Vaucourt que je crois gravement blessé.

—C'est vrai, le capitaine... balbutia Flambard. Voilà encore que je perds la tête.

Le capitaine se remettait déjà d'une faiblesse passagère. Il vit Marguerite s'approcher, sourit et dit:

—Ah! mademoiselle, peut-être pourrez-vous m'apprendre quelques détails de ce nouveau malheur qui m'atteint si cruellement?

—Capitaine, je sais bien peu de chose. Hier, d'abord, un malheureux fut apporté à notre maison, gravement atteint de deux coups de poignards que lui avaient donnés des malandrins qui le voulaient voler. Il a trépassé ce matin. C'était l'un de vos gardes...

—Serait-ce ce garde, interrompit Vaucourt, que j'ai envoyé pour prévenir Héloïse de mon arrivée?

—Oui. Comme il m'avait connu au temps où j'habitais le Château, il me confia la mission dont vous l'aviez chargé. Or, j'avais appris que cette pauvre Héloïse et son enfant avaient mystérieusement disparu. Puis, un peu plus tard, un bruit vint jusqu'à notre maison qu'elle avait été enlevée par l'un de vos ennemis.

—Bigot!... prononça Vaucourt avec un geste de haine.

—Je ne saurais affirmer, répliqua Marguerite. Sachant donc par ce garde que vous reveniez de Carillon blessé et que votre femme ne serait pas là pour vous recevoir et vous soigner, je suis accourue pour vous offrir mes services.

—Merci, mademoiselle, vous êtes toujours bonne!

Marguerite rougit un peu. Puis, se baissant ,elle prononça à mi-voix:

—Capitaine, je n'oublie pas que j'ai des réparations morales à accomplir!

Elle ajouta à voix haute:

—Dans la crainte où je vous trouverais en très mauvais état, j'ai pris l'avis de ma supérieure, et suivant cet avis je vais vous faire transporter à notre maison où vous serez sous des soins attentifs jour et nuit.

—Je ne saurai refuser cette bienveillante hospitalité, merci, mademoiselle. Mais ma femme... mon enfant...

Il esquissa tout à coup un geste de colère et se mit brusquement sur son séant.

—Ah! s'écria-t-il, vous avez dit, Marguerite, "l'un de mes ennemis"... Et moi j'ai répondu "Bigot"! Vous ne sauriez affirmer, dites-vous? Eh bien! moi, je le jurerais sur la tête de mon enfant! Bigot, cet ennemi implacable qui, je le sens, n'a jamais cessé de travailler à ma perte! Bigot, qui avait d'abord ruiné mon pauvre père! Bigot, qui m'avait ensuite tendu une main secourable pour me replonger dans quelque abîme profond! Bigot, qui a fait assassiner mon bon vieux père! Bigot, qui a déchaîné après moi sa bande d'assassins mais à qui j'ai pu échapper, oui, Bigot, me frappe enfin! Et il me frappe plus férocement que je n'aurais pensé! Il me frappe au coeur! Il me frappe à l'âme! Il me frappe dans tout ce que j'ai de plus cher dans ce monde... il me frappe dans ma femme si tendrement aimée... il me frappe dans mon

enfant si adoré! Oh! puissances divines! et penser que je ne peux me porter à leur secours! Me dire que ces deux êtres chers, innocentes victimes, endurent à cette heure d'atroces tourments, et que mon bras est incapable de les défendre! Marguerite, vous avez bu à la coupe des douleurs, vous avez connu la souffrance, et vous devez comprendre ce que je souffre! On m'avait mis aux lèvres cette coupe amère, affreuse; mais jamais, Marguerite, jamais, entendez-vous? je n'ai autant souffert...

Et, comme épuisé, le capitaine se renversa sur le divan, tandis qu'une imprécation mourait sur ses lèvres livides.

Puis, se raidissant de nouveau et dans un dernier gémissement de désespoir, il bégaya:

—O Héloïse! que j'avais espéré serrer dans mes bras... ô mon petit Adélard! que je pensais cette nuit couvrir de mes baisers fous... qui me les rendra!

—Moi! prononça rudement Flambard!

—Et moi! ajouta le père Croquelin qui avait cessé ses gémissements en voyant devant lui une douleur et une souffrance plus grandes que les siennes, et qui, tout à coup, se sentait de taille à passer partout où passerait le spadassin.

Jean Vaucourt, renversé sur sa couche, haletait et râlait. En entendant les voix de Flambard et de l'ancien mendiant, il tourna vers eux ses regards d'agonisant, sourit tristement et, d'une voix à peine distincte, il murmura:

—Merci, mes bons amis...

Alors Marguerite se tourna vers Flambard et dit:

—Il importe, monsieur, de faire transporter sans délai le capitaine à la maison des Hospitalières.

—C'est bien, mademoiselle, je vais donner des ordres.

—Vous viendrez avec moi au couvent, reprit la jeune fille, et là, dans l'intimité, vous pourrez tout à l'aise me faire cette communication...

—De monsieur de Maubertin, acheva Flambard. C'est entendu, mademoiselle. Allons, gardes! cria-t-il.

Avec beaucoup de précautions et sous la surveillance attentive de Marguerite, le capitaine fut rembarqué dans la charrette en laquelle demeuraient toujours les trois autres blessés. Lorsque la charrette fut prête à partir, Marguerite dit à Flambard:

—Quant à nous, il y a non loin d'ici le cabriolet qui m'a amenée et qui nous conduira à l'Hôpital-Général... venez!

—Un moment, mademoiselle, je vous prie.

Flambard rentra dans la maison où était demeuré le père Croquelin et dit à l'ancien mendiant:

—Père Croquelin, je vous prie de ne pas vous éloigner de cette maison. Je reviendrai bientôt, et nous nous concerterons sur les moyens à prendre pour retrouver madame Héloïse et son petit.

—C'est bien, monsieur Flambard, vous me trouverez au poste.

Flambard s'en alla avec Marguerite.

. . . .

Il était deux heures du matin.

Jean Vaucourt avait été déposé sur un lit blanc et tiède dans une petite chambre de l'Hôpital, voisine de la salle commune où avaient été transportés le cocher et les deux gardes blessés par les rapières de Pertuluis et de Regaudin.

Au-dessus de la chambre de Jean Vaucourt, et dans une chambre de même dimension uniquement meublée d'une petite table, de deux sièges et d'un lit de camp, Marguerite de Loisel écoutait attentivement Flambard qui parlait.

—Monsieur le comte, ayant eu vent de cette histoire, se rendit à Chandernagor où il réussit à se procurer des détails.

"En effet, Lardinet était venu aux Indes plusieurs années avant le comte. Il y arriva en 1741, sans argent, sans emploi, réduit à tous les expédients. Il venait d'épouser à Paris une petite ouvrière, bonne enfant, confiante, mais très maladive. Elle avait dix-huit ans. Il l'emmena avec lui dans l'Inde. Durant quelque temps il vécut à Pondichéry de tous les métiers, puis il se rendit à Chandernagor. Il y rencontra le baron de Loisel venu dans les Indes pour y placer de forts capitaux. Le baron avait auparavant résidé à Pondichéry quatre ou cinq ans. Il s'y était marié avec la fille d'un négociant, Louis de Chabannes, qui venait de mourir. De ce mariage naquit une enfant... c'était vous, mademoiselle. Madame de Loisel mourut un peu plus d'un an après votre naissance. Ceci se passait, comme vous le verrez par ces documents, en 1737, date de l'acte de votre naissance. A Chandernagor, le baron confia sa petite fille âgée de cinq ans à la femme d'un petit marchand, parce qu'il venait de

décider de parcourir tout l'Orient dans l'espoir de trouver des placements plus avantageux. Il partit accompagné de Lardinet. Ceci se passait en 1742. Deux guides retrouvés par le comte ont assuré que le baron et Lardinet avaient voyagé durant trois années. Puis, un jour, Lardinet était revenu à Chandernagor seul. Il y avait laissé sa femme dont la santé ne s'améliorait guère. Il lui confia que le baron avait été emporté par la fièvre jaune, et qu'il lui avait légué sa fortune ainsi que sa fille unique, Virginie-Françoise-Marguerite. Ici, je dois vous dire que Lardinet avait beaucoup de ressemblance par la taille et les traits du visage avec le baron de Loisel. Il se présenta chez le marchand, où avait été laissée la petite Marguerite, comme le véritable baron de Loisel. C'était le soir. Il paya généreusement la femme du marchand et partit avec l'enfant. Deux jours après il était en route pour la France emmenant sa femme et la fille du baron. A Paris, où il était trop connu, Lardinet n'osa porter le nom du baron. Il vous confia de suite aux soins de religieuses d'un petit pensionnat de province, et lui, durant les six ou sept années qui suivirent, vécut un train de grand seigneur et mangea la fortune du baron, fortune, comme vous le devinez, qu'il avait volée après avoir assassiné le baron de Loisel, suivant des informations authentiques que vous trouverez dans ces documents recueillis par monsieur le comte.

"Or, sans le sou et misérable, Lardinet obtint, sans que nous sachions trop comment, la faveur du marquis de Choiseul. Lardinet avait bien des avantages: il était jeune, instruit, audacieux. Par ses voyages il avait acquis de vastes connaissances, et comme il était initié au pays et aux affaires de l'Inde, il fut placé à l'Intendance de Monsieur de Maubertin. Là, il réussit par le vol, la rapine, les malversations et toutes les coquineries possibles à se refaire une autre fortune, à jeter le discrédit sur monsieur de Maubertin qui l'avait honoré de son amitié, et à semer sur son chemin ruines et deuils. Puis, un jour, traqué, il prit la peur au diable."

"Vous connaissez le reste de l'histoire, mademoiselle: plus audacieux que jamais, Lardinet, chassé de l'Intendance, quitta Pondichéry avec sa femme et sa fille pour une destination inconnue. Vous aviez alors 18 ou 19 ans. Et vous savez que Lardinet, sous le nom de Baron de Loisel, était venu se réfugier en Nouvelle-France ou il eut la bonne fortune de rencontrer un coquin à sa taille, Bigot.

—Voilà, mademoiselle, acheva Flambard, ce que j'avais mission de vous dire avant de vous remettre ces documents, dont quelques-uns ne sont pas très clairs.

—Ainsi donc, demanda Marguerite, avec une grande émotion, je serais véritablement la fille de ce baron de Loisel?

—Vous trouverez copie de vos titres que monsieur de Maubertin a pu obtenir du garde des sceaux à Versailles. Parmi ces documents se trouve également un décret royal par lequel il vous sera possible de recouvrer chez le banquier Coursin, à Paris, les fonds qu'y avait placés Lardinet, fonds qui, avec les intérêts accumulés, s'élèvent à la somme de cinq cent mille livres, je pense.

—Merci, monsieur Flambard. Mais j'éprouve un vif regret, celui de ne pouvoir offrir à monsieur de Maubertin ma gratitude. Cette gratitude, je la reporte sur vous. Je prendrai donc connaissance de ces documents. Auparavant, je vous demanderai de bien vouloir partager avec moi ces cinq cent mille livres qui me reviennent.

—Mademoiselle, votre générosité me touche beaucoup. Mais vu que monsieur de Maubertin a assuré le reste de mes jours plus qu'il était nécessaire, je vous prierai de partager cette somme avec plus pauvre que moi. Il ne manque pas en cette ville de Québec bien des miséreux que vous pourrez soulager et qui vous béniront.

Flambard, ayant terminé ses affaires avec Marguerite, descendit à la chambre du capitaine pour lui laisser quelques paroles d'espoir, puis il prit congé en déclarant:

—Je cours à présent rejoindre le père Croquelin pour nous mettre dès le petit jour à la recherche de madame Héloïse et de son enfant.

Et tout bas il murmura, tandis que ses prunelles lançaient de terribles lueurs:

—Monsieur Bigot, nous allons compter!...

— VI —

LES DEUX AUTRES CENTS LIVRES

Revenons à nos deux bravi.

Pertuluis, désarmé, s'était élancé dans les fourrés voisins, à l'aventure il avait essayé de regagner la ville et s'était mis à errer çà et là à travers bois, incertain du sort de son compagnon.

Regaudin, après s'être assuré qu'il n'était pas poursuivi par le terrible Flambard, s'était blotti derrière un tronc d'arbre pour attendre que la charrette et son escorte eussent poursuivi leur chemin. Lorsqu'il se vit seul, il revint sur le lieu du combat.

Il se mit à fouiller les buissons.

—Je ne veux pas laisser ma rapière ici, si j'allais rencontrer des maraudeurs!... Ah! ça, suis-je stupide? Ne l'ai-je pas laissé tomber dans la maudite charrette?...

A l'instant même son pied heurta un objet qui rendit un léger son métallique.

—Biche-de-bois! fit-il joyeusement, la voici!

Parmi les herbes et les feuilles roussies humides de rosée il ramassa une rapière. Il la brandit.

—Est-ce la mienne?... Elle ne semble pas accoutumée à ma main!... Ne serait-ce pas celle de Pertuluis, ou de l'un de ces gardes? Voyons!... Ah! chienne de lune, ne pourrait-elle mieux éclairer!

Il grogna et glissa la rapière dans le fourreau pendu à son côté gauche.

—Eh bien! après cela... l'une ou l'autre... du moment qu'elle y va!...

Satisfait, il reprit le chemin de la ville. Au loin, devant lui, il percevait le cahotement de la charrette.

Après un quart d'heure de marche, à un endroit où un chemin sous bois débouchait sur la grande route, Regaudin se heurta assez rudement à un individu.

Deux exclamations de surprise joyeuse s'échappèrent:

—Pertuluis!...

—Regaudin!...

Tous deux, dans la lune plus blanche, se regardèrent un moment comme pour s'assurer que c'étaient bien leurs corps vivants et non leurs ombres qui se croisaient.

—Ventre-de-veau! grogna Pertuluis, quelle aventure!

—J'en ai perdu l'appétit et la soif! gémit Regaudin.

Tous deux d'un commun accord s'assirent sur le bord de la route. Tout en se remettant de "l'aventure", ils se concertèrent.

—Une chose, dit Pertuluis, nous perdons cent livres, si nous ne perdons pas deux cents.

—Si nous ne perdons pas deux cents?... fit interrogativement Regaudin qui ne saisissait pas l'idée de son compère.

—Sans doute, puisque, n'ayant pas accompli la besogne pour laquelle nous avons été embauchés, l'honnêteté nous commande de rendre à qui de droit les cent livres que nous avons reçues à l'avance.

—L'honnêteté! dit Regaudin en branlant la tête. Tu appelles ça de l'honnêteté, après avoir failli laisser nos deux peaux au bout de la rapière de ce satané Flambard?

—Le gueux! gronda Pertuluis, il me le paiera, et cher; retiens bien ceci, Regaudin!

—Et moi... les deux trous qu'il a faits à mes reins! Aie! aie!... hurla tout à coup Regaudin.

—Ah! ça, qu'est-ce qui te pique? demanda Pertuluis avec surprise.

—Ce sont encore les deux pointes que m'a plantées là ce mauvais garnement de Flambard!

—Deux coups d'épée?... Tu fuyais donc, puisque tu montres tes reins?

—Je ne fuyais pas, je protégeais mon existence!

—C'est comme moi; vingt fois j'ai eu l'idée de l'embrocher fin et sec, mais j'ai pensé que je pourrais me reprendre.

—Comme moi, fit Regaudin. Donc, ayant été presque tués, je ne sache pas qu'il y ait honnêteté à rendre cent livres qui nous appartiennent.

—Je suis bien de ton avis, d'autant plus qu'il ne nous reste que ces cent livres pour manger et boire selon les commandements...

Gravement il récita:

Mets et vins tu avaleras et dégusteras
joyeusement!
Plats et verres tu nettoieras et remplira
souventement!

—Il y a bien encore notre solde dont nous n'avons perçu que la moitié, gémit Regaudin.

—Ah! notre solde... se mit à ricaner Pertuluis, j'y suis accoutumé. Pour être sûr de la tenir il faudrait aller la quérir en plein dans la panse de ce brigand de Bigot ou dans les tripes de ce cochon de Varin!

—Raison de plus pour ne pas rendre les cent livres que nous avons touchées. On n'es pas des imbéciles, biche-de-bois!

—Certainement non!

—Et même, pour avoir tant risqué, je serais d'avis qu'on allât réclamer les autres cent livres.

—Ah! ah! fit Pertuluis, songeur.

—N'as-tu pas perdu ta rapière au jeu? N'ai-je pas eu ma peau trouée et mes reins percés? Est-ce que tout cela ne vaut pas cent livres? Je voudrais y voir le sire Deschenaux, biche-de-biche!

—En suivant ton avis, Regaudin, il faudrait dire que la besogne a été faite?

—Parbleu!

—Et tu te chargeras de cette mission?

—Si je m'en chargerai...

—Et, faisant un mensonge, tu ne crains pas de faire un péché?

—S'il y a péché, les cent livres me permettront bien de le noyer à tout jamais dans une douzaine de carafons... allons réclamer, Pertuluis!

—Oui, mais si Deschenaux avait appris... l'aventure?

—Il ne faut pas attendre qu'il apprenne... allons réclamer!

—Soit, allons, se décida Pertuluis. Mais auparavant nous tâcherons de nous mouiller la lanterne, elle commence à manquer d'huile.

—Je connais près de la Porte Saint-Louis un certain tavernier de contrebande où l'on boit à bon compte.

—Ca va, dit joyeusement Pertuluis, car ma langue se sèche de plus en plus.

—Car je sens que la plante de mes pieds va finir par se coller tout à fait à la semelle de mes bottes.

A demi rompus et perclus les deux bravi se levèrent et, clopin-clopant, reprirent leur marche dans la direction de la cité.

L'aurore, de ses premières clartés, blanchissaient le voile de la nuit, lorsque les deux grenadiers arrivèrent sous la Porte Saint-Louis qu'on venait d'ouvrir.

Les deux bravi, reconnus par le portier et les gardes, passèrent sans difficulté, et peu après ils frappaient à la porte de cette taverne de contrebande où, déjà, étaient réunis de joyeux troupiers.

Pertuluis et Regaudin furent salués de quelques inclinations de têtes, et allèrent s'asseoir dans un angle obscur pour commander de suite deux carafons.

Il était environ cinq heures du matin.

—Il est un peu matin pour aller chez des gens comme le sieur Deschenaux, émit Regaudin.

—C'est bien ce que je me disais, répliqua Pertuluis; nous aurons le temps de vider quelques carafons d'abord, puis d'aller nous mettre une bouchée ou deux dans le sac et revenir se baigner le ventre de trois ou quatre autres carafons... De sorte que, l'heure venue, nous serons armés de pied en cap pour aller taper le gousset de cet excellent secrétaire de monsieur Bigot.

—Parfait, compère. Cependant, il ne faut pas oublier que tu es veuf de ta bonne rapière et, par conséquent, que tu n'es pas tout à fait équipé.

—C'est vrai, ventre-de-grenouille! grommela Pertuluis avec colère... je ne songeais plus à ma rapière que ce gueux de Flambard m'a fait oublier là-bas! N'importe! en nous rendant manger quelque chose à la basse-ville, où j'y connais certaine auberge d'une rare succulence, je m'équiperai chez un armurier qui tient boutique tout près. Ma foi, je ne suis pas fâché après tout, cette rapière que j'ai oubliée là-bas était un peu vieille et usée, et à chaque instant elle pouvait me rester en morceaux dans la main... Oh! mon bras... gémit tout à coup Pertuluis en tapotant son bras en écharpe.

—Quoi! fit Regaudin avec compassion, ce Flambard te l'aurait-il malmené par hasard?

—Non... mais, m'étant barré les jambes contre un tronc d'arbre, j'ai perdu l'équilibre et me suis heurté contre un autre arbre. Mais bah! ça va passer. Un carafon encore...

Il appela le tavernier, commanda une mesure d'eau-de-vie, paya.

Il était sept heures et les deux grenadiers se sentaient fort guillerets, lorsqu'ils se décidèrent à quitter la taverne pour se rendre à la basse-ville.

Bien qu'un soleil tiède se fût levé et brillât sur la ville, il faisait frisquet. Les toits des maisons et les chaussées étaient recouverts d'une légère couche de gelée qui blanchissait la ville et annonçait les approches du terrible hiver.

—Brouuu!... fit tout à coup Regaudin. Il faudra que je me procure un manteau avant que la froidure me gèle le sang.

—Et moi, dit Pertuluis, il faudra bien que je renouvelle ma capote et ma culotte; je sens l'air de ce matin me chatouiller la peau.

Les deux amis arrivèrent à la basse-ville, entrèrent dans une auberge de bas étage, mangèrent allégrement, puis sortirent pour se rendre chez un armurier où Pertuluis se choisit une longue et forte rapière.

—Avec ça, dit-il en brandissant la lame étincelante sous le nez de l'armurier qui devint livide de peur, je défie bien le diable et ses mille démons!

Il paya la somme requise, glissa la rapière dans son fourreau et sortit suivi de Regaudin.

Il était huit heures et demie.

Le mouvement reprenait peu à peu dans la cité. Les boutiques ouvraient leurs portes,

les étalages commençaient, les femmes en bavardant allaient aux provisions, des bandes de soldats et de matelots couraient de taverne en taverne, des artisans se rendaient au travail, et près des jetées du fleuve des mariniers appareillaient. Toute cette population française semblait joyeuse sous le ciel bleu, elle respirait la force et la confiance. L'espace paraissait rempli de chants de victoire. Là-haut, au-dessus du Fort Saint-Louis, flottait radieux, magnifique, victorieux, le grand drapeau des rois de France.

Pertuluis et Regaudin, jugeant qu'il était encore un peu trop matin pour se présenter devant le sieur Deschenaux, arrêtèrent, chemin faisant, en la taverne de la mère Rodioux.

—Bonjour, Mame Rodioux! salua galamment Pertuluis.

—Bien le bonjour, messieurs les grenadiers!

La mère Rodioux, l'air d'assez bonne humeur, était à son comptoir. Rose Peluchet faisait le ménage tout en fredonnant gaîment un couplet.

—Salut à mademoiselle La Pluchette! sourit Regaudin.

—Bien à vous, messieurs les grenadiers!

Deux ouvriers seulement buvaient un verre de vin au comptoir.

Les deux bravi s'assirent à une table et commandèrent deux carafons.

A neuf heures et demie ils décidèrent de remonter à la haute-ville et d'aller frapper à la porte de l'intendant, rue Saint-Louis, où domiciliait Deschenaux.

Le portier les reçut, mais il les avisa de suite que le sieur Deschenaux avait été appelé de bonne heure au Palais de l'Intendance pour certaine affaire urgente.

—Au Palais de l'Intendance! fit Pertuluis un peu inquiet.

—Ne serait-ce pas plutôt à la Trésorerie? interrogea Regaudin.

—Ah! ah! fit le portier en riant bénévolement, c'est après votre solde que vous courez, hein! mes braves?

—Justement, répondit Pertuluis. Savez-vous si elle nous sera payée bientôt?

—Aujourd'hui même, mes braves. Aussi, dois-je vous dire que la Trésorerie se trouve au Palais de l'Intendance, vous n'aurez qu'à frapper à la même porte.

—Merci, mon vieux, dit Pertuluis qui, pour faire le grand seigneur, laissa tomber une pièce d'or dans la main du portier qui s'inclina.

Pertuluis ajouta avec importance:

—Tu boiras à la santé du Chevalier de Pertuluis!

Le portier, souriant avec ironie, s'inclina derechef et plus profondément.

Les deux amis gagnèrent le Palais de l'Intendance.

Mais là, pour entrer, il leur fallut parlementer avec des gardes, des portiers et des huissiers, si bien qu'ils commençaient de désespérer d'arriver à l'intérieur de l'édifice, lorsque, par hasard, Deschenaux traversa le grand vestibule et entendit les voix goguenardes des deux bravi. Les ayant reconnus, il appela un huissier et dit:

—Faites entrer ces deux grenadiers dans cette antichambre, je les attendais.

Il s'éloigna.

L'huissier fit exécuter l'ordre reçu, et Pertuluis et Regaudin furent introduits dans l'antichambre. désignée par le secrétaire de Bigot.

Ils étaient à peine entrés qu'une porte, faisant vis-à-vis à celle par laquelle ils étaient venus, s'ouvrit pour encadrer la silhouette d'un domestique en grande livrée qui les invita à entrer.

Les deux individus enlevèrent leurs feutres battus et pénétrèrent dans un riche cabinet de travail, pour demeurer tout étourdis du luxe qui les entourait.

A une table ils aperçurent, assis et écrivant, l'homme qu'ils désiraient voir: Deschenaux.

—Ah! ah! dit le secrétaire de Bigot en levant la tête et en fronçant le sourcil, c'est vous, mes maîtres?

—C'est nous! affirma Pertuluis en s'inclinant jusqu'à terre.

—Peut-être bien que nous vous dérangeons? émit timidement Regaudin en essayant de sourire aimablement.

—Peut-être?... Non, répondit rudement Deschenaux. Mais assurément vous m'importunez grandement. J'espérais bien ne plus revoir vos museaux de chiens battus et rebattus.

—Monsieur!... fit Pertuluis courroucé.

—Monsieur!... bégaya Regaudin.

—Messieurs, interrompit Deschenaux avec un sourire railleur, je comprends que vous venez réclamer cent livres, pas vrai?

—A la bonne heure! souffla Regaudin. Nous commencions à penser que vous aviez oublié.

—Et vu que nous sommes d'honnêtes gens,

observa Pertuluis, nous aimons voir les marchés faits et terminés en toute probité.

—Ah! ah! se mit à ricaner Deschenaux. Vous appelez probité vous autres de réclamer de l'argent que vous n'avez pas gagné.

—Hein! Que nous n'avons pas gagné? s'écria avec colère Pertuluis.

Du coude Regaudin poussa son compère et lui souffla:

—Baisse donc le ton, tu vas tout faire rater et peut-être, avec ça, nous faire écorcher vifs!

—Monsieur... voulut intervenir doucement Regaudin dans l'espoir de pallier l'effet qu'aurait pu produire le rude ton de son camarade.

Deschenaux l'interrompit.

—Mes compères, savez-vous la nouvelle que j'apprends ce matin?

—Ventre-de-cochon! grogna Pertuluis à l'oreille de Regaudin, il a appris l'affaire... Nous arrivons trop tard!

—C'est ta faute, Pertuluis, si nous arrivons trop tard!

—C'est ta faute, Regaudin, rétorqua Pertuluis.

—Tu n'as fait que flairer carafons après carafons!

—Tu n'as fait que te plaindre de ta soif!

—Tu me calomnies...

—Tu m'injuries...

—Regaudin...

—Pertu...

Tous deux levaient la main l'un sur l'autre.

—Que signifie? s'écria durement Deschenaux. Je n'aime pas voir les chiens se mordre en ma présence.

Piteux et confus, les deux grenadiers joliment éméchés se turent et tournèrent vers le secrétaire de Bigot un oeil soumis.

—Donc, continua Deschenaux, j'ai appris ce matin que Jean Vaucourt, ce blessé, dont je vous ai entretenus hier, se porte à merveille et qu'il est en ce moment sous les bons et dévoués soins des Soeurs Hospitalières. Et j'ai appris encore et avec une joie immense... oui, j'ai appris que ce chien de Flambard vous avait donné une fessée comme jamais l'histoire des fessées n'en relate jusqu'à ce jour!

—Monsieur, interrompit hautement Pertuluis repris de digne colère, apprenez à présent que nous n'avons fait que céder le terrain!

—Observez, dit à son tour Regaudin, qu'il y avait là dix gardes bien armés, sans compter l'homme de la charrette qui était armé d'un pistolet et ce chien de Flambard!

—Eh! que ne l'avez-vous assommé? s'écria Deschenaux, toujours railleur.

—Si nous ne l'avons pas fait cette nuit, répliqua Regaudin, c'est pour la bonne raison que nous lui ménageons quelque chose de mieux qu'une simple assommade!

—Ah! ah! fit Deschenaux.

—Nous nous sommes juré, reprit Pertuluis, que nous verrions l'envers de sa peau, et pas plus tard qu'aujourd'hui ou demain!

—Vraiment? s'écria Deschenaux. Eh bien! mes braves, je vous donne libre jeu. Si vous pouvez me faire voir l'envers de cette peau de satan, il y a là dans ce tiroir mille livres qui sont vôtres. Allez, maintenant!

—Vous nous envoyez ainsi? interrogea Pertuluis avec déception.

—Et nos cent livres? s'entêta Regaudin.

Deschenaux se mit à rire.

—Au fait, se dit-il, ces deux coquins pourraient fort bien me devenir utiles plus tard. En attendant que je les fasse envoyer en enfer, il importe de les ménager.

Il ouvrit le tiroir de sa table, compta cent livres d'or et les remit à Regaudin, disant:

—Hier, j'ai additionné cent livres à votre camarade; ce matin, c'est votre tour, prenez et allez! N'oubliez pas qu'il y a ici mille livres pour vos goussets, le jour où vous me ferez voir l'envers de la peau de ce maudit Flambard.

—Monseigneur, répliqua Pertuluis en exécutant une longue révérence, je vous apporterai cette peau demain... peut-être aujourd'hui... mais plus probablement avant une heures!

Ils sortirent à reculons sur un geste de Deschenaux.

Le domestique, demeuré dans l'antichambre, conduisit vers le vestibule les deux compères qui riaient sous cape. Du vestibule un huissier les précéda vers la grande porte du Palais.

Mais à l'instant où Pertuluis et Regaudin arrivaient à cette porte, un grand diable d'homme, armé d'une terrible rapière qui claquait à ses mollets, s'y engouffra comme un ouragan. Et ce grand diable, hurlant et ricanant, bouscula des gardes et des huissiers, passa sur le ventre de trois ou quatre portiers, envoya rouler sur les dalles Regaudin et Pertuluis, assomma un domestique d'un coup de poing et disparut comme un tonnerre dans le grand vestibule, puis, crac! il parut passer au travers d'une porte!

—C'est ce damné Flambard! bredouilla Pertuluis qui se ramassait.

—Sauvons-nous! bégaya Regaudin qui tâtait ses côtes.

Il régnait confusion indescriptible parmi la bande des portiers, gardes et huissiers...

—Est-ce le diable qui venait de passer?

Ils se le demandaient, tout étourdis, et prêts à le croire.

—Déguerpissons! souffla Regaudin, car il va se passer quelque chose ici!

—Oui bien, admit Pertuluis, du moment que Flambard y est ça va être quelque chose, une marmelade peut-être dans laquelle je ne tiens pas à tremper!

Dans l'excitation qui régnait et grandissait autour d'eux, les deux grenadiers parvinrent à se glisser dehors où ils disparurent à toutes jambes vers les ruelles avoisinantes.

Ils oubliaient déjà qu'ils avaient promis de montrer avant une heure l'envers de la peau de Flambard!...

— VII —

MLLE PIERRELIEU ETAIT JALOUSE

Flambard avait juré de retrouver Héloïse de Maubertin, la femme de Jean Vaucourt. Mais allait-il réussir?

Nous savons comment, une nuit de juillet, le vicomte de Loys avait fait enlever la jeune femme de chez elle pour la faire conduire à la maison d'été de M. Pierrelieu. Cet enlèvement avait été décidé de concert avec Bigot.

Bigot n'avait eu d'autre but que celui de faire disparaître un témoin qui, plus tard, aurait pu devenir dangereux pour lui. Que le lecteur demeure assuré qu'il n'y a nulle fantaisie du romancier lorsqu'il relate tel enlèvement, tel meurtre, telle disparition d'un personnage. A cette époque de guerres continuelles, de luttes sans merci, d'ambitions effrénées, d'innombrables cupidités rivales, et, bref, de morale sans lest, la vie d'autrui ne comptait pas. Les obstacles, quels qu'ils fussent, étaient impitoyablement écartés. Les lois étaient infirmes; la justice était loin d'être ingambe: elle marchait si lourdement et à pas si lents que l'on croyait plus sûr de se faire justice à soi-même. Sans compter que souvent ces deux instruments, la loi et la justice, nécessaires à la bonne gouverne d'une société étaient maniés par des gens qui, eux-mêmes et les premiers, étaient gens de corde et de sac. Sous le gouvernement du dernier des Vaudreuil, administration civile, justice, finances, commerce, et voire la conduite des opérations de la guerre, tout le système administratif était contrôlé par la bande que menait en laisse un intendant-royal nommé FRANCOIS BIGOT. Que d'individus obscurs et, souvent, de personnages d'un certain rang ont tout à coup disparu de la société néo-française! Le plus souvent c'étaient des négociants qui avaient eu la mauvaise chance de déplaire aux Bigot ou aux Cadet. Des femmes et des jeunes filles sont disparues sans que l'on pût jamais avoir ce qu'elles étaient devenues. Et si, alors, le peu de justice qui régnait faisait mine de vouloir jeter un oeil indiscret dans l'affaire, telle disparition, tel rapt, tel meurtre était imputé à des maraudeurs indiens. Et cette justice, que manoeuvrait aussi bien Bigot que le marquis de Vaudreuil, rentrait dans son oeuf. Tout était dit, l'affaire était "classée".

Quelle affreuse époque! dira-t-on. C'est vrai. Mais, comme nous l'avons dit, il faut tenir compte des moeurs du temps, des misères qui accablaient le pays, et surtout, de l'état de guerre qui régnait sans cesse, époque où l'on ne pesait pas la vie d'un homme. Et dans ces circonstances la perversité avait beau jeu. Il est donc avéré que Bigot, que Cadet, que Deschenaux, et, peut-être aussi Varin, ont fait disparaître, soit par le meurtre pur et simple ou autrement, certains personnages qui leur avaient porté ombrage. Et, ceci expliqué, notre aimable lecteur ne s'étonnera plus de ces actes sanguinaires et monstrueux qui furent commis à l'une des plus belles époques de notre histoire. Nous ne pouvons que les déplorer; et encore ces actes hideux n'étaient-ils que les actes d'individus à solde le plus souvent et d'aventuriers sans foi ni loi et sans patrie, actes qui n'ont eu aucune sorte influé sur le caractère de notre belle nationalité canadienne française.

Or, tous ceux-là qui paraissaient porter ombrage à l'intendant devenaient ses ennemis pour qui il ne pouvait avoir nulle pitié.

Au nombre de ces ennemis il y avait le comte de Maubertin. Mais tant que le comte demeurait aux Indes, Bigot ne le redoutait pas. Si, un jour, Maubertin revenait en France ou s'il était envoyé au Canada, alors Bigot tâcherait de le mettre hors d'état de lui nuire auprès du roi et de ses ministres.

Après le comte de Maubertin il y avait, à Québec, sa fille. Or Héloïse savait que Lardinet avait commis les crimes les plus affreux en France, aux Indes et en Nouvelle-France. Héloïse savait que Bigot avait été comme le complice de Lardinet dans l'incendie de la maison où elle domiciliait avec sa tante, Mme

de Ferrière, — incendie au cours duquel Mme de Ferrière et son domestique, Anthyme, avaient trouvé la mort. Bigot avait été complice de Lardinet en ce sens qu'il avait donné la liberté à ce dernier qui, par ordre royal d'abord et ordre vice-royal ensuite, avait été mis aux arrêts; et si Bigot avait donné la liberté à Lardinet, c'était pour que celui-ci se vengeât de Maubertin qui l'avait dénoncé comme imposteur et qu'il fît disparaître ses ennemis qui étaient devenus aussi des ennemis de Bigot. Héloïse savait encore que l'intendant avait trempé dans ce complot par lequel Cadet avait séquestré M. de Maubertin en attendant qu'il fût décidé de son sort. Ce sort du comte c'était son trépas longtemps médité, comme Jean Vaucourt l'avait appris plu stard. En effet, il avait été décidé, le jour même de cette fête qu'avait donnée Cadet en sa demeure de la Porte Saint-Jean, qu'on ferait disparaître le comte par empoisonnement lent, quitte à imputer sa mort à une maladie qui aurait été la suite de l'incendie du mois d'août 1756.

Oui, Héloïse savait tout cela et bien d'autres choses encore, et il semblait à Bigot qu'elle pouvait être dangereuse pour sa sécurité du moment que son père avait reconquis la faveur royale. Par surcroît, Bigot avait contre Jean Vaucourt, mari d'Héloïse de Maubertin, une haine inextinguible, et pour se mieux venger du jeune capitaine et mieux assouvir sa haine, il avait songé à frapper sa femme et son enfant. Voilà donc pour l'intendant.

Maintenant pour de Loys.

Nous savons comment Jean Vaucourt l'avait souffleté (1) en cette fête de Cadet dans l'automne de 1756 et comment le vicomte en avait gardé le terrible ressentiment. Or ce soufflet n'avait pas encore été vengé, et la haine s'accumulait à ce point dans le coeur du vicomte qu'elle le poussait à inventer les plus atroces projets de vengeance.

Or, la haine de Bigot et celle du vicomte s'étant un jour donné la main, Bigot avait dit:

—Je frapperai le mari, celui qui m'a outragé, celui qui a osé me menacer du mandat d'arrêt... je frapperai Jean Vaucourt! Toi, vicomte, tu frapperas l'épouse et la mère!

Et, se voyant si bien secondé, le vicomte avait répondu:

—L'épouse est femme... femme jeune et belle, je la veux!

(1) Voir la "Besace d'Amour", du même auteur.

Bigot avait répliqué:

—Bien, prends-là!

Voilà donc comment Héloïse de Maubertin était tombée entre les mains de ces ennemis qui ne songeaient à reculer devant aucune atrocité, aucune horreur; et l'on eût dit que le diable s'était mis d'accord avec eux pour favoriser leurs projets sinistres.

Jean Vaucourt avait été envoyé à Carillon où il courait toutes les chances de se faire tuer par les balles anglaises, à moins que ce ne fût par les balles de meurtriers à la solde de l'intendant.

Puis le comte de Maubertin était mort à Chandernagor.

Il ne restait donc qu'Héloïse, et de celle-ci le vicomte se chargeait.

Lorsque le vicomte s'était apprêté à exécuter son projet d'enlèvement, il n'avait su trop en quel endroit il pourrait retenir sa proie prisonnière en attendant que Jean Vaucourt fût disparu pour toujours. Deschenaux, à qui on avait confié le secret comme étant le factotum de Bigot et son âme damnée, avait de suite conseillé à de Loys de conduire Héloïse chez M. Pierrelieu, assurant que Mlle Pierrelieu, sa fiancée, se chargerait volontiers de veiller sur la jeune femme. De Loys avait accepté avec empressement cette combinaison, et Deschenaux s'était de suite abouché avec Mlle Pierrelieu et son père.

Disons ici — si nous ne l'avons pas dit dans le volume précédent, c'est-à-dire La Besace d'Amour, — que M. Pierrelieu était veuf et que, aussi gangrené que tout l'entourage de l'intendant, il courait la femme légère d'un pied agile et laissait à sa fille toute sa liberté d'action.

Mlle Pierrelieu n'était pas encore une dévergondée, mais elle n'était pas loin de commencer la descente des quelques échelons qui la séparaient encore de la boue; peut-être n'avait-elle été retenue jusque-là dans les bornes que par son prochain mariage avec Deschenaux, mariage qui avait été fixé pour l'automne de 1756 et qui avait été remis, pour on ne sait quel motif, à l'automne de 1758.

Ce délai devait être fatal à Mlle Pierrelieu. Quelque temps après qu'Héloïse eut été confiée aux soins ou mieux à la surveillance de Mlle Pierrelieu, Deschenaux, qui venait passer près d'elle presque toutes ses soirées, avait été peu à peu captivé par le charme d'Héloïse. Et il en arriva à prêter beaucoup plus d'attention à Héloïse qu'à Mlle Pierrelieu qui

conçut une puissante jalousie. Et cette jalousie fit éclater une scène terrible.

Il y avait trois semaines qu'Héloïse était devenue la prisonnière de Mlle Pierrelieu. Il est vrai de dire que la jeune fille ne manquait ni de soins attentifs ni d'égards pour la jeune femme, veillant seulement à ce que celle-ci ne sortît pas de la maison. Et pour réconforter la jeune femme qui ne cessait de gémir sur son sort et celui de son enfant, Mlle Pierrelieu essayait de lui faire croire qu'un grand danger la menaçait elle et son enfant, et que les circonstances dont elle se plaignait n'étaient que des précautions prises par de ses amis pour les protéger. Et elle assurait la jeune femme que, aussitôt le retour de son mari de la guerre, elle et son enfant seraient hors de tout danger et réunis. Et Mlle Pierrelieu était si sincère, du moins en apparence, et elle se montrait si affable et si dévouée auprès d'Héloïse, que celle-ci finissait peu à peu par échapper à la défiance et se laisser vivre dans l'espoir.

Certains jours où Héloïse avait pleuré et gémi sur sa séparation d'avec son enfant, Mlle Pierrelieu avait dit avec un accent de vérité et de compassion:

—Madame, je vous affirme encore que votre petit est entre bonnes mains. Je le vois très souvent. Il est tout gaillard et tout heureux.

Or, Mlle Pierrelieu, pour mieux endormir la défiance et les soupçons de la jeune femme et, en même temps, pour l'égayer, l'invitait à toutes les réceptions d'amis qu'elle donnait. Fût-ce une unique visiteuse ou un simple visiteur, Mlle Pierrelieu entraînait Héloïse au salon. C'est de la sorte que la jeune femme avait à plusieurs reprises passé la veillée entre Mlle Pierrelieu et Deschenaux. Et celui-ci, depuis qu'il avait remarqué la beauté et la distinction de la jeune femme, donnait plus d'attention à sa toilette et affectait une courtoisie et une aménité que ne lui connaissait guère Mlle Pierrelieu. Car, disons-le, Deschenaux avait un tempérament plutôt rude et brusque, tempérament qu'il échappait très souvent même en la plus belle société.

Mlle Pierrelieu n'avait pas manqué de saisir ces petites transformations chez le secrétaire de l'intendant, et de suite le vilain embryon de la jalousie avait commencé de se développer.

Un soir qu'elle avait reçu plusieurs visiteurs de marque, au nombre desquels était Cadet, elle avait été très piquée de voir son fiancé, le sieur Deschenaux, ne s'occuper uniquement que d'Héloïse. Naturellement, celle-ci eût bien voulu mille fois se voir ailleurs, mais elle essayait de se soumettre à l'inévitable. Oui, Deschenaux avait tenu compagnie à la jeune femme toute la veillée, sans même regarder une fois Mlle Pierrelieu, qui avait été contrainte de souffrir les calembours grossiers de Cadet et les calembredaines de quelques autres lépreux. Elle en avait été si mortifiée qu'elle voulut, après le départ de ses visiteurs, sermonner d'importance le volage fiancé. Elle le retint donc après que tout le monde fût parti et qu'Héloïse fût remontée à sa chambre.

—Monsieur Henri-Gaspard, commença-t-elle gravement et en fronçant ses beaux sourcils noirs, vous paraissez oublier depuis trois semaines que vous m'êtes fiancé et que nous nous marierons dans trois mois!

—Ma toute belle, répondit Deschenaux en riant, vous me paraissez devenir jalouse, et vous oubliez que je n'aime pas les jaloux et encore moins les jalouses!

—Henri, répliqua Mlle Pierrelieu, les lèvres tremblantes de colère, vous me faites une réponse évasive, ou plutôt vous ne répondez pas du tout à ma question: donc vous êtes coupable!

—Hortense, ricana Deschenaux, vous n'avez pas nié que vous n'êtes pas jalouse: donc je vous déclare coupable!

—Ah! vous continuerez donc de persifler, gronda Mlle Pierrelieu; eh bien! vous allez voir!

Elle courut à une tablette sur laquelle étaient étalés quelques bibelots, elle y prit une courte dague et, marchant vers une porte, elle répéta:

—Vous allez voir!

En même temps son regard farouche pesait longuement sur Deschenaux.

Lui, bondit jusqu'à la jeune fille et l'arrêta.

—Où allez-vous, Hortense? demanda-t-il rudement.

Il ne riait plus. Ses yeux bruns, dont les sourcils se rapprochaient terriblement, dardaient sur la fragile Hortense un regard chargé de menaces.

—Où je vais?... haleta Mlle Pierrelieu. Ah! vous le devinez bien, je pense!

—Dites quand même! ordonna Deschenaux.

Il essaya par un geste rapide d'arracher l'arme de la main crispée de la jeune fille.

Elle lui échappa.

—Ah! ricana-t-elle, vous le saveez bien au-

tant que moi où je vais, puisque vous tentez de me désarmer !

Et comme Deschenaux se rapprochait encore...

—Arrière ! rugit-elle toute frémissante.

—Que non pas, chère Hortense ! ricana Deschenaux.

Il réusit à saisir le mince poignet de la main qui tenait l'arme brillante, et il serra assez fort ce fragile poignet pour que la main se desserrât et laissât tomber la dague.

—Oh ! vilain... gémit sourdement la jeune fille avec des éclairs pleins ses beaux yeux.

Deschenaux ramassa promptement l'arme et la fit disparaître dans ses poches.

—Là ! dit-il, soyons raisonnable !

Mlle Pierrelieu se laissa tomber sur un siège pour se mettre à pleurer.

Mettant un sourire railleur à ses lèvres, Deschenaux vint s'asseoir près d'elle.

Elle le repoussa avec un cri de rage.

—Allez-vous-en, misérable ! Ne m'avez-vous pas trompée ?

—Vous êtes jalouse, Hortense, et la jalousie vous rend injuste et folle !

—Je ne suis pas jalouse ; seulement, je vous crois indigne de mon amour !

—Calmez-vous, Hortense, et écoutez-moi !

—Non, non... je ne veux plus vous voir ! Vous me devenez odieux ! Quittez cette maison et ne remettez jamais les pieds, entendez-vous ?

Elle se leva, séchant ses pleurs, mais frémisante encore.

Deschenaux perdit son sourire sardonique et pâlit. Décidément les choses se gâtaient tout à fait.

Il fit quelques pas brusques par le salon, puis il vint s'arrêter devant Mlle Pierrelieu et demanda sur un ton menaçant :

—Me chassez-vous pour toujours, Hortense ?

—Toujours... oui, pour toujours ! Où sont les promesses que vous m'avez faites ? Fuyez mes yeux, scélérat !

—Soit, répondit Deschenaux en haussant les épaules avec dédain, je m'en vais. Je m'en vais, mais vous le regretterez, Hortense... vous le regretterez, pensez-y !

—Moi, regretter ! cria Mlle Pierrelieu avec fureur. Prenez garde que ce ne soit vous-même qui regrettiez le premier ! Si, après vos promeses, vous avez préféré cette femme qui ne peut que vous mépriser, n'espérez plus rien de mon amour que vous avez tué... oui, tué ! Car, je vous le dis, vous n'aurez ni moi ni l'autre !

—Ni l'autre !...

Deschenaux éclata de rire.

Mais ce rire était plein de rage et de menaces. Il s'élança tout à coup sur Mlle Pierrelieu, saisit violemment ses mains et, les serrant avec force, il grinça, terrible :

—Hortense Pierrelieu, souvenez-vous ce qu'est votre père en nos mains ! Songez à quelle misère et à quelle déchéance je peux vous réduire, vous et votre père, si ce mariage entre vous et moi ne se fait pas !

—Malgré vos menaces, monsieur, rugit la jeune fille, il ne se fera pas... jamais ! Vous avez tué mon amour !... Allez-vous-en, je vous le répète !

—Bien ! gronda Deschenaux avec un accent effrayant.

Et, devenu soudain fou d'une passion violente, et peut-être aussi pour se venger de Mlle Pierrelieu, Deschenaux se jeta contre une porte, l'ouvrit d'un coup de pied, pénétra dans une salle, puis déjà il gagna un escalier.

—Arrêtez ! arrêtez !... hurla Mlle Pierrelieu qui venait de s'élancer à sa suite.

Deschenaux ne répondit pas, il n'arrêta pas sa course. Quatre à quatre il grimpa l'escalier. Au premier palier, sans prendre le temps de s'orienter comme s'il eût su à l'avance vers quel point il se dirigeait, il bondit vers une porte fermée et l'ouvrit d'un coup d'épaule.

Un cri de femme retentit... cri poussé par Héloïse qui venait de se mettre au lit.

Deschenaux, livide, fou peut-être, vacillant, les yeux désorbités, s'arrêta devant la silhouette surprise et effrayée de la jeune femme qui, en costume de nuit, sautait hors de son lit.

Une veilleuse seulement éclairait sur une table posée au chevet du lit.

La jeune femme d'une voix digne et grave demanda :

—Que signifie, monsieur ?

Avant que Deschenaux pût répondre, la voix indignée de Mlle Pierrelieu s'élevait :

—Misérable !... Chenapan !... Ribaud !...

Et Mlle Pierrelieu en furie surgit, se jeta sur Deschenaux comme une hyène enragée, le saisit à la gorge, et serra de toute sa force...

Pouvait-elle lutter contre Deschenaux ?... Lui, avec un juron, la saisit à la taille—taille si frêle qu'elle craqua pour ainsi dire—fit lâcher prise et la rua dans un passage voisin de la chambre.

Mlle Pierrelieu roula sur le parquet en jetant un cri déchirant.

Héloïse, devant cette scène effroyable qu'elle ne pouvait comprendre, demeurait interdite et presque épouvantée. Elle n'osait ni élever la voix contre l'indignité de Deschenaux, ni porter secours à Mlle Pierrelieu.

Deschenaux, comme tout à coup statufié, laissait aller ses regards pleins de folie de l'une à l'autre des deux femmes.

Or, à la minute même où Deschenaux pénétrait dans la chambre d'Héloïse, M. Pierrelieu et le vicomte de Loys, qui avaient eu ce soir-là à régler certaines affaires... peut-être des affaires de femmes, entraient dans la maison. Aux cris poussés par Hortense ils s'élancèrent vers le premier étage de la maison, pour trouver la jeune fille qui se relevait de sa chute.

D'un coup d'oeil Pierrelieu jugea le drame. Il marcha rudement à Deschenaux et dit sur un ton méprisant:

—Gredin, hors d'ici!

Deschenaux s'était reculé, tremblant, plus livide et les regards chargés de lueurs sanglantes.

Mlle Pierrelieu clama en regardant son père:

—C'est cette femme qu'il veut... moi, il me méprise et m'abandonne!

A son tour le vicomte de Loys marcha sur Deschenaux. Il le toisa avec une souveraine hauteur et prononça:

—Monsieur, votre conduite est très étrange. En attendant que monsieur l'intendant vous demande des explications, veuillez vous retirer!

Le ton, les paroles du vicomte piquèrent vivement le secrétaire de Bigot. Il parut sortir de sa torpeur, et, prenant un air et un ton non moins hautains que ceux du vicomte, il rétorqua:

—De quel droit vous mêlez-vous à tout ceci, jeune homme? Rappelez-vous qui vous êtes et qui je suis!

Et sur ce il marcha rapidement vers l'escalier dans lequel il disparut.

Et Deschenaux avait quitté tout à fait la maison que Pierrelieu, sa fille, le vicomte et Héloïse elle-même demeuraient silencieux et très étonnés. Tous s'entre-regardaient sans pouvoir trouver une parole.

A la fin, M. Pierrelieu s'approcha d'Héloïse comme pour la rassurer.

Hortense prit de Loys à l'écart et lui murmura rapidement, tandis que son regard éclatait de flammes:

—Monsieur le vicomte, si cette jeune femme vous plaît, elle est à vous... je vous laisserai libre jeu!

De Loys sourit avec triomphe.

— VIII —

RACCOMMODEMENT DE COQUINS

Le lendemain, Mlle Pierrelieu s'était levée défaite, livide, malade, le coeur plein de fiel contre Deschenaux, et l'âme remplie de haine pour Héloïse de Maubertin! Oui, cette nuit-là, Mlle Pierrelieu avait fait des rêves effrayants, des rêves de haine, de vengeance, de sang! Elle avait rêvé qu'Héloïse avait été complice avec Deschenaux pour faire rater son mariage! Elle se levait avec ce rêve dans son esprit malade, elle se levait avec la résolution bien prise de se venger... de se venger et de Deschenaux et d'Héloïse! Elle était malade de folie, incapable de raisonner, le coeur si mordu par la jalousie, par le désappointement, par la rage, par la haine qu'elle cassa une psyché précieuse, qu'elle s'arracha quelques mèches de cheveux... Puis, elle s'écrasa sur son lit et se mit à sangloter.

De ce jour Hortense traita Héloïse en ennemie, elle donna d'impérieuses instructions à ses serviteurs et servantes concernant la jeune femme qu'elle priva d'aliments.

Cela dura quelquels jours. Comme Héloïse ne se plaignait pas, Mlle Pierrelieu la fit conduire dans une chambre du rez-de-chaussée, chambre située en arrière des cuisines et réservée aux domestiques, chambre triste et délabrée, étroite, une cellule tout au plus, et qui n'avait qu'une petite fenêtre. Cette fenêtre donnait sur une cour derrière la maison, une cour murée dans laquelle on jetait les déchets, de sorte qu'Héloïse n'apercevait que ce mur et quelques cîmes d'arbres de l'autre côté. C'était une vraie prison, dans laquelle il n'y avait qu'un méchant lit de camp! Quelle différence avec la chambre belle et spacieuse, richement meublée, qu'Héloïse avait habitée là-haut. Par les larges croissées de cette chambre pénétraient de la brise, des parfums et du soleil... par l'étroite fenêtre de la cellule, rien! En haut, par ces croisées, Héloïse découvrait un grand ciel, quelques demeures somptueuses, des jardins ravissants, de beaux arbres, et par-dessus les cîmes, là-bas, les dômes et les clochers de la cité... là, en bas, dans ce cachot, rien!

Héloïse, avec horreur, devina son sort, elle était perdue... Là, elle pleura! Là, elle

songea à son petit plus que jamais, et son coeur éclatait! Là, elle revit par l'imagination son mari jeté dans les luttes sanglantes de la guerre, guetté sans cesse par la mort! Et si la mort l'enlevait... si elle-même allait succomber sous le poids des mauvais traitements, de la maladie ou de la douleur, le petit... qui prendrait soin du petit orphelin! Son coeur se brisa...

Pourtant, cette jeune fille qui avait été si bonne, cette Hortense Pierrelieu pouvait-elle subitement devenir si mauvaise, si méchante, si féroce? Non... c'était sans doute une crise... une crise de nerfs ou de folie, cela paraissait! Héloïse eut un peu d'espoir. Elle voulut alors savoir pourquoi on la traitait ainsi, quel mal elle avait fait.

Elle fit venir Mlle Pierrelieu.

—Ah! quel mal vous avez fait? rugit la jeune fille. Vous voulez le savoir? Eh bien! vous m'avez pris celui que j'aimais, vous avez ruiné, brisé ma vie! N'est-ce pas assez?

—Vous voulez parler de cet infâme Deschenaux? demanda Héloïse, interdite.

—Ah! ricana sourdement Mlle Pierrelieu, il vous sied bien de l'appeler infâme! Est-ce pour provoquer ma pitié? Je ne suis pas folle, allez! Ah! non... j'ai toute ma raison, et ma raison me commande de vous haïr! Et je vous hais! Oh! si je souffre à cause de vous, je vous jure que vous souffrirez aussi et à votre soûl! D'abord vous pouvez oublier votre Jean Vaucourt, il ne reviendra pas de là-bas! Et vous n'avez plus besoin d'espérer revoir votre marmot! Ah! non... quand je devrais l'étouffer de mes mains, vous ne le prendrez plus dans vos bras, vous ne le couvrirez plus de vos caresses! Ah! non!... je l'ai juré! Et puis, bientôt, vous partirez d'ici; vous partirez parce que je le veux! Et voulez-vous savoir où vous irez?... Vous irez faire la femme du vicomte de Loys! Vous connaissez ce débauché, hein?... ce libertin?... ce jeune fou?... C'est lui qui vous prendra! Alors tout le pays pourra apprendre ce que sera devenue la prude Héloïse de Maubertin, la femme du fantasque Jean Vaucourt, l'ancien clerc de notaire! Ah! ah! ah!... Oh! je serai bien vengée cette fois...

Et Mlle Pierrelieu s'en alla en ricanant, en grinçant des dents, en rugissant, en maudissant le ciel et la terre.

Ce n'était plus une femme, c'était une louve... une diablesse!

Aux mains de cette diablesse Héloïse endura les plus abominables tortures, tortures du corps, de l'esprit, du coeur. Et la diablesse l'ayant de plus en plus privée d'aliments, la jeune femme devint en peu de temps une sorte de cadavre vivant. Alors, comprenant qu'elle allait finir par mourir tout à fait et de faim et de douleurs dans cette prison, elle décida de fuir, si une occasion se présentait.

....

L'automne était venu et avec l'automne la fin de la campagne de 1758 qui s'était terminée, pour les armes de la Nouvelle-France, par la belle victoire de Carillon.

Avec la fin de la campagne s'était le licenciement des troupes et leur rentrée au pays, et Jean Vaucourt revenait... il revenait blessé, mais pas mort. Aussi, à cette nouvelle, Bigot, Deschenaux et de Loys avaient-ils enragé, et leur première pensée avait été d'empêcher le capitaine canadien d'arriver vivant à Québec. Nous avons vu au premier chapitre de ce récit comment sa mort avait été préparée.

La scène terrible qui s'était passée, près de deux mois auparavant, chez Mlle Pierrelieu, n'avait pas eu d'autre suite que le martyre d'Héloïse. Quant à Deschenaux et le vicomte, ayant tous deux le même maître et menés par les mêmes intérêts, ils avaient paru oublier ce qui s'était passé. Deschenaux avait affecté de se désintéresser de la belle Héloïse, à la plus grande joie du vicomte. Puis il avait essayé de renouer les liens brisés avec Mlle Pierrelieu. Celle-ci avait feint de croire au repentir de Deschenaux, elle le recevait comme par le passé, mais en elle-même, tout au tréfonds d'elle-même, elle savourait le plat qu'elle lui promettait. Elle connaissait si bien ce Deschenaux à présent, qu'elle le savait toujours épris d'Héloïse. Elle se doutait même que le secrétaire de Bigot méditait quelque traîtrise, un coup de Jarnac qu'elle était décidée de parer. En attendant elle veillait sur sa proie, Héloïse, presque jour et nuit.

Bien entendu Deschenaux ne pouvait plus voir Héloïse; et l'eût-il aperçue un mois après, il ne l'aurait pas reconnue tant elle était devenue méconnaissable. Mais, comme l'avait deviné Mlle Pierrelieu, il méditait un plan,celui de s'emparer de la femme de Jean Vaucourt après avoir endormi tout à fait la défiance de Mlle Pierrelieu et du vicomte. Mais ce n'était plus chez Deschenaux un sentiment d'admiration ou d'amour pour Héloïse qui le guidait, c'était pour

prendre une sorte de revanche contre son ancienne fiancée et contre de Loys.

Bigot, qui était au courant de ces rivalités, ne disait rien et riait sous cape. Pour lui c'était un jeu d'enfants, mais il comptait fort que ce jeu aurait pour dénouement la mort d'Héloïse de Maubertin. C'était tout ce qu'il souhaitait.

Deschenaux, à ce moment, tout comme de Loys, n'attendait plus que la mort de Jean Vaucourt pour s'emparer de la jeune femme.

Qui l'aurait à la fin, lui ou le vicomte?

L'échec subi par Pertuluis et Regaudin l'avait fortement contrarié et dérouté. D'autant plus dérouté qu'il avait appris le retour des Indes du Flambard. Bigot lui-même avait senti un froid à l'âme en apprenant cette nouvelle. Sa mort... mais sa mort prompte, rapide, avait été de suite la plus forte préoccupation de Bigot et de son factotum.

Quant à Jean Vaucourt, Deschenaux avait eu le matin même une idée atroce lorsqu'il eut appris que le capitaine avait été conduit à l'Hôpital-Général, et cette idée il voulut la communiquer au vicomte de Loys en allant l'informer de l'échec des deux grenadiers.

Il était encore matin lorsque Deschenaux se présenta chez le vicomte qu'il trouva au lit.

—Mon cher vicomte, dit-il en entrant, je viens vous apprendre une mauvaise nouvelle.

—Une mauvaise nouvelle? s'écria le vicomte. Vous arrivez bien, attendu que je préfère la mauvaise nouvelle le matin plutôt que le soir. Le matin, j'ai tout le jour pour la digérer; le soir, elle m'empêche de dormir. Eh bien! qu'est-ce?

—Mes deux gredins ont manqué leur coup cette nuit. J'avais envoyé, pour surveiller l'affaire, Verdelet qui vient de me donner le compte rendu.

—Ah! ah! le diable protège donc ce Jean Vaucourt, cet ancien clerc de notaire, ce roturier, ce...

—Je ne sais au juste s'il faut mettre la chose sur le compte du diable; cette nuit Vaucourt a rencontré un protecteur inattendu...

—Ah! ah!...

—C'était Flambard!

De Loys sursauta et jura:

—Par Notre-Dame! me dites-vous, mon cher, que ce Flambard maudit est revenu des Indes?

—Justement. Il est revenu pour instruire Héloïse de Maubertin de la mort de son père et lui faire part des dernières volontés du comte.

De Loys demeura silencieux pour réfléchir.

—Néanmoins, reprit Deschenaux, j'ai une idée!

—A quel sujet?

—Au sujet de Jean Vaucourt.

—Quelle est cette idée?

Avant de répondre, le secrétaire de Bigot fit deux ou trois fois le tour de la chambre, silencieux et méditatif, comme s'il avait roulé son idée dans sa tête pour en peser le pour et le contre.

Il s'arrêta subitement et en jetant une exclamation de surprise devant un objet attaché à un des murs.

—Qu'est-ce cela? demanda-t-il à de Loys qui passait lentement une robe de chambre.

—Cela?... se mit à rire sourdement le vicomte. Quoi! ne reconnaissez-vous pas LA BESACE D'AMOUR?

—La Besace d'Amour! fit Deschenaux avec étonnement.

—Oh! ricana de Loys, je dois vous dire de suite qu'elle a changé de nom.

—Vraiment? fit Deschenaux, cette fois plus curieux qu'étonné.

Le nouveau ricanement que fit entendre le vicomte parut si effrayant à Deschenaux qu'il frémit.

—Ce nom? demanda-t-il.

—LA BESACE DE HAINE!...

Deschenaux tressaillit et regarda, comme s'il n'avait pas compris, le vicomte.

Celui-ci, tout à coup, était devenu sombre, et ses dents grinçaient dans sa bouche. Ses lèvres dessinèrent un rictus mordant et il ajouta, la voix basse et saccadée:

—Oui... La Besace de Haine!... Cette besace à présent ne peut être que l'emblème de la haine, après avoir été le symbole de l'amour! Car il n'y a plus que haine partout! L'amour a disparu... ou plutôt il n'existe plus qu'un amour: l'amour de la haine et de la vengeance! Oui, la haine est partout! On ne découvre sur les masques que la grimace de la haine! On ne voit que des poings se crisper de haine! On n'entend que des paroles de haine! On ne perçoit que des regards chargés de haine! On ne respire plus qu'un vent de haine!...

De Loys se tut subitement, puis lança un éclat de rire sardonique.

Deschenaux tressaillit encore et dit:

—Vous avez dit vrai, vicomte, nous mar-

chons sur la haine. Mais je reviens à mon idée...

—Au fait, répliqua de Loys en reprenant un visage plus gai, j'ai hâte que vous vous décidiez à me communiquer cette idée.

—Voici. Je vous ai dit que Jean Vaucourt est en ce moment à l'Hôpital-Général. Or, supposez qu'un individu quelconque soit blessé, mais un individu avec qui nous aurons eu préalablement une entente, qu'il soit transporté à la maison des Hospitalières, et que là guettant l'occasion, il achève Vaucourt d'un coup de poignard au coeur!

—Merveilleux! s'écria de Loys. C'est une idée admirable, et il faut s'appeler Deschenaux pour avoir idée pareille. Naturellement, ce blessé devra l'être si peu qu'il puisse se mouvoir, et qu'il soit encore assez solide pour frapper sûrement. Mais savez-vous où prendre cet homme?

—Non, malheureusement. J'ai un moment pensé à l'un ou l'autre des deux individus que j'ai dépêchés hier vers la charrette qui portait Vaucourt; à présent j'ai peu de confiance en ces deux gredins.

—Pertuluis et Regaudin?

—Oui.

—Attendez, dit de Loys, je pense que je tiens l'homme qu'il vous faut.

Deschenaux sourit.

—Quel est cet homme? demanda-t-il.

—Je serai cet homme! répondit de Loys avec un accent d'énergique résolution.

—Vous? fit Deschenaux avec surprise.

—Pourquoi pas? N'ai-je pas tué le père? Demain, je tuerai le fils!

Il alla à une panoplie, y prit un poignard, le montra à Deschenaux et dit:

—Voyez... ce sera l'arme dont je me servirai, sa lame est mortelle. J'avais trois de ces poignards, tous trois exactement pareils, et marqués de ces mêmes lettres F. L. qui sont mes initiales. L'un a mystérieusement disparu de cette panoplie, et j'ai toujours douté le baron de Loisel, que j'avais hébergé durant quelques jours, d'être l'auteur de cette disparition. C'est lorsque je décidai de tuer le père Vaucourt, d'accord avec monsieur l'intendant, que je m'aperçus que l'un des poignards manquait.

—Mais si je vois bien, il ne vous en reste plus qu'un.

—J'avais laissé le deuxième dans la poitrine du père Vaucourt.

—Diable! comment avez-vous pu commettre une telle imprudence, si l'arme était marquée de vos énitiales?

De Loys sourit avec sarcasme.

—Je voulais justement que cet arme désignât l'auteur du meurtre!

—Vous-même alors? s'écria Deschenaux avec stupeur.

—Non, se mit à rire cyniquement le vicomte, un autre personnage dont le nom s'écrit avec les mêmes initiales.

—Et ce personnage?

—François Lardinet!

—Lardinet!...

—Puisque c'était un imbécile! éclata de rire de Loys.

—C'est vrai, admit Deschenaux. Mais d'où venaient donc ces poignards? demanda-t-il aussitôt.

—De mon père qui les avait apportés de Séville. A les voir, ces poignards n'offraient rien de particulier, et cependant ils ont une caractéristique: le sang ne tache pas la lame.

—Ah! ah!

—Elle sort d'une blessure aussi brillante que vous la voyez.

—Très curieux. Et vous êtes toujours décidé à nous débarrasser de Jean Vaucourt?

—Si j'y suis décidé... Aujourd'hui même je prendrai les mesures pour me faire conduire, comme blessé, aux Hospitalières, et demain Jean Vaucourt ne sera plus! Oh! cette fois ma vengeance ne m'échappera pas, je le jure!

—Bien, dit Deschenaux avec satisfaction.

L'instant d'après il se rendait au Palais de l'Intendance.

Nous savons comment il avait reçu Pertuluis et Regaudin, mais il était loin de s'attendre, ce matin-là, à la visite de Flambard.

En voyant apparaître le terrible spadassin, Deschenaux faillit sauter en l'air d'épouvante, et il pensa que sa dernière heure était venue.

— IX —

L'OUBLIETTE

—Ah! ah! sourit narquoisement Flambard, voici le valet! Eh bien, tant pis! Après, se sera le tour du maître.

Tremblant, Deschenaux s'était levé pour marcher vers une croisée où il s'arrêta.

—Que voulez-vous? demanda-t-il.

—Je croyais trouver ici ton maître et patron, François Bigot que l'enfer attend et que cent mille diables grilleront tout spécialement dès que je le leur aurai expédié. Mais puisque, au lieu du maître, je trouve le valet...

—Si vous désirez parler à monsieur l'intendant, interrompit Deschenaux qui eût donné gros pour se voir débarrassé de cet importun visiteur, je vous prie d'attendre que je le fasse prévenir.

—Inutile. J'attendrai qu'il se présente et tu attendras avec moi. Du reste, tu pourrais peut-être m'être utile à quelque chose.

—Vraiment? fit Deschenaux.

—Tu vas voir.

Flambard marcha vers un fauteuil.

A la seconde même Deschenaux tira la gland d'un cordon qui pendait dissimulé dans les rideaux de la croisée. Flambard, qui avait le dos tourné, ne vit pas le geste. Arrivé au fauteuil, il s'y assit commodément face à Deschenaux qui n'avait pas bougé.

—Daignez vous asseoir, monsieur, dit-il avec une politesse moqueuse, nous causerons mieux.

Deschenaux obéit sachant qu'il n'était pas le plus fort; car il connaissait suffisamment Flambard de renommée pour ne pas s'exposer à se faire étriper séance tenante. Et puis, l'attitude présente de Flambard, qui avait l'air de vouloir prendre ses aises, lui faisait penser que c'était un répit durant lequel l'intendant pourrait arriver. Et alors...

—Mon ami, reprit de suite Flambard, je vais vous poser une seule question; mais une question si importante que je vous prie de me répondre sans ambages et en toute vérité. Si vous me mentez, ou si vous cherchez à m'induire en erreur, je me verrai dans la triste nécessité de vous enlever la peau du corps.

—Parlez, monsieur, dit Deschenaux en pâlissant.

—Dites-moi, et vite, ce que votre maître a fait de madame Héloïse Vaucourt!

A cette question inattendue Deschenaux se troubla si visiblement que Flambard pensa:

—Bon! en voici un qui sait tout... je tiens donc le fil!

—Monsieur, répondit Deschenaux d'une voix étouffée, cette question...

—J'ai dit sans ambages, interrompit brusquement Flambard; prends garde!

Deschenaux, pris au dépourvu, voulut gagner du temps.

—Je n'ai pas bien saisi votre question, dit-il.

—Ah! tu ne comprends pas?

—Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

—Non?

—Vous ne me prenez pas, j'imagine, pour le gardien de madame...

—Non plus de son mari? certainement! sourit narquoisement Flambard.

—Alors, comment voulez-vous que je sache?

—Certes, on peut admettre pour un moment que tu ne sais pas, toi; mais ton maître, lui, sait... et il sait très bien!

—Si vous pensez qu'il en est ainsi, allez le lui demander, répliqua Deschenaux sur un ton plus élevé.

—Oh! oh! monsieur semble avoir des velléités de hausser son caquet!

Flambard se leva et marcha rudement vers le secrétaire de l'intendant.

—Monsieur, cria Deschenaux en se levant aussi, et livide de peur, n'approchez pas davantage!

Par un geste rapide il tira une seconde fois le gland du cordon.

Cette fois Flambard le vit et se mit à rire.

—Ah! ah! tu appelles à ton aide tous les autres valets de ton maître! Bah! qu'ils viennent, je te montrerai comment on les bâtonne. En attendant, je vais te dire ceci, écoute!

Il haussa sa taille gigantesque, sourit avec ironie et reprit:

—Je t'ai posé une question, et tu as répondu que tu ne savais pas, mais que ton maître lui, sait...

—Je n'ai pas dit cela!

—N'importe! je l'ai deviné. Et puis je conçois que quand le maître sait, le valet... oui, le laquais Deschenaux sait également.

—Monsieur, prenez garde aux paroles...

—Silence, crapule! tonna Flambard. Car je vous connais, car vous êtes connus, toi et ton Bigot, toi et ce Cadet d'enfer, toi et ce lépreux de Péan, toi et ce voleur de Varin, toi et toute cette bande maudite de vermines et de sangsues qui sucez le meilleur sang de cette Nouvelle-France qui agonise! Eh bien! où irez-vous avec tout ça? Que vous rapportera à la fin tout cet or que vous entassez dans vos coffres, cet or qui appartient au roi, à la France, à la Nouvelle-France? Ah! vous n'irez pas loin! Car cet or est trop lourd, c'est de l'or volé! Car cet or, c'était pour acheter du pain quand il manque; c'était pour payer les soldats du roi qui lui gardent son domaine contre les empiètements des Anglais; c'était pour acheter des fusils et des canons, c'était pour bâtir des forts sur les frontières, c'était pour fortifier les villes, c'était pour construire des vaisseaux afin que le roi pût nous venir en aide; et cet or, aussi, c'était pour bâtir d'autres villes, élever des églisees, des cou-

vents, des maisons d'éducation, des hôpitaux pour recevoir les malades et les blessés, et c'était pour aider au défrichement des terres ! Oui, cet or, mon ami, c'était pour le bien de la communauté, ce n'était pas uniquement pour votre bande de chiens carnassiers ! Ah ! oui, il est trop lourd pour vos épaulees, il vous écrasera, et je compte bien qu'il vous écrasera avant que vous ayez accompli le malheur que vous préparez ! Et, foi de Flambard, si je savais que vous n'alliez pas étouffer dans la crasse que vous amassez, je vous étriperais tous, jusqu'au dernier, comme une volée de corbeaux malfaisants ! Et vos pourritures, je les brûlerais pour en dissiper les cendres et les gaz empoisonnés à tous les vents, afin qu'il ne restât plus trace, pas la moindre, de toute cette plaie encanaillée qu'est votre ignoble bande ! Tenez ! par les deux cornes de Satan...

Flambard fut interrompu par une effroyable clameur qui s'élevait de l'intérieur même du palais. Des voix rugissaient, l'acier des rapière grinçait, des portes claquaient... La clameur semblait s'approcher de cette pièce ou se trouvaient le spadassin et Deschenaux, livide, tremblant de lâcheté et de peur... Deschenaux sentant l'épouvante lui manger le coeur et l'esprit à mesure que Flambard lui crachait à la face des vérités terribles et cinglantes comme des cravaches !

Mais à l'instant même on put entendre le son d'un gong lointain.

Flambard ne fit pas attention à ce son, mais Deschenaux esquissa un sourire imperceptible.

Mais comme la clameur entendue devenait vacarme, le spadassin porta la main à sa rapière.

—Ah ah ! dit-il en ricanant, je m'attendais bien un peu à cela : ce sont vos sbires ameutés contre moi ! Je le devine parce qu'on m'a vu entrer... Si on m'a vu entrer... Parbleu ! on m'a même quelque peu senti, attendu que j'ai dû passer sur le corps de cent vauriens de ton espèce. Car, le sais-tu, muflard ? je n'ai jamais qu'un chemin, le plus court, et malheur à qui ne se range ! Je passe... Eh bien ! si la meute vient se mettre sur mon passage, je passerai dessus, dedans, au travers... je l'écraserai... je vous écraserai tous !

Et comme, à ce moment, l'ouragan semblait approcher encore, Flambard se précipita vers la porte la rapière au poing.

—Attendez ! cria Deschenaux, qui venait de tirer, pour la troisième fois, le gland pendu dans les rideaux des fenêtres.

Flambard s'arrêta et demanda :

—Qoi donc, monsieur ?

—Il y a là, reprit Deschenaux en désignant la porte vers laquelle courait Flambard, au moins cent gardes et cadets, vous ne paserez pas !

—Je ne passerai pas ?...

Flambard éclata d'un rire énorme... d'un rire si formidable que ce rire traversa les murs et arriva comme une menace aux oreilles de la meute enragée. Car c'était la meute, en effet, qui venait... et la meute se tut presque en entendant ce rire. On ne perçut de ce moment qu'un vague bourdonnement.

—Vous ne passerez pas, j'en suis sûr, dit encore Deschenaux.

—Alors, dois-je entendre que tu m'aideras à passer ? demanda narquoisement Flambard.

—Je connais ici un passage secret par lequel vous pourrez vous échapper.

—Ah ! bah ! il ne manquerait plus que je prisse par les passages secrets, merci bien ! D'ailleurs, je ne veux pas échapper, je cherche ton maître !

—Je vous conduirai à ses appartements.

—Par où cela, maître ?

—Par ce passage secret qui mène chez Monsieur l'intendant.

Flambard regarda longuement Deschenaux, comme pour sonder la pensée de cet être louche et vil dont il se méfiait. Et cet être lui parut si sincère qu'il se trompa sur ses sentiments. Or, comme il avait affaire à Bigot, il ne pouvait faire mieux que suivre l'avis de Deschenaux. Mais pour ôter à celui-ci la pensée qu'il avait peur, lui Flambard, de la meute arrêtée maintenant derrière la porte et qui, peut-être, n'attendait qu'un signal pour entrer, il dit :

—C'est bien, je consens à te suivre, si tu me promets que je verrai ton maître. Mais auparavant j'ai affaire là !

Il courut à la porte qu'il ouvrit largement.

Cette porte donnait sur ce grand salon en lequel nous avons déjà introduit le lecteur, ce soir de septembre 1756, et où se tenaient, comme l'avait dit Deschenaux, au moins cent gardes et cadets l'épée nue à la main et un bon nombre de huissier et de portiers. Et cette bande mugisait.

A l'apparition de Flambard elle recula en faisant entendre un sourd grondement.

Deschenaux fit à la meute un signe d'intelligence, et elle parut comprendre... elle se tut.

Flambard cria :

—Mes amis, patience seulement un quart d'heure, et je vous promets que je reviendrai. J'ai affaire pour l'instant à monsieur l'intendant. Après je me mêlerai volontiers à votre musique. A tout à l'heure, donc!

Il referma brusquement la porte.

Deschenaux dit:

—Venez!

Il s'était approché d'une tenture qu'il avait écartée et qui masquait une porte étroite et basse. A l'aide d'une petite clef il ouvrit cette porte qui laissa voir un passage étroit, voûté et très noir. Deschenaux s'effaça et dit:

—Passez!

—Passe le premier! dit Flambard.

—Je veux refermer cette porte.

—Je la refermerai tout aussi bien que toi... donne la clef!

Deschenaux obéit.

Flambard le suivit, mais le passage était si bas de voûte, que le spadassin dût se plier presque en deux pour ne pas heurter sa tête contre les pierres rugueuse. Puis il tira la porte et tourna la clef qu'il mit ensuite dans ses poches.

Il faisait là une noirceur d'encre.

—La clef! dit Deschenaux.

—Va, répliqua Flambard, je la garde!

Et reprenant sa rapière, il ajouta:

—Va! mais gare à toi si tu essayait de me jouer quelque tour!

Le secrétaire de Bigot se mit en marche. Au bout de trois ou quatre minutes il s'arrêta et dit:

—Monsieur Flambard, ici faites attention, il y a huit marches de pierre à descendre.

—C'est bon, va!

En bas de ces marches Flambard se trouva dans un autre couloir qui lui sembla tourner à gauche.

N'importe! il marcha sur les pas de Deschenaux, bravement, sans redouter quoi que ce fût.

Après trois autres minutes de marche, Deschenaux s'arrêta encore et dit:

—Nous sommes ici devant une porte toute pareille à celle du cabinet de travail de monsieur l'intendant.

—Bien, dit Flambard, je vais l'ouvrir.

—J'y réussirais mieux que vous, murmura Deschenaux, attendu que je connais les aîtres et que je trouverai plus facileement le trou de la serrure.

—N'est-ce que cela? se mit à rire Flambard. Laisse-moi faire, et tu verras que j'y vois tout aussi bien que toi sinon mieux.

Il repoussa Deschenaux et rapidement mit la clef dans la serrure. Cela s'était fait sans un tâtonnement, et Deschenaux en fut surpris.

Flambard retira la clef, la remit dans sa poche et dit, en s'effaçant:

—Ouvre et va!

Cette fois Deschenaux parut hésiter. Puis il toussa fortement.

—Ah! ah! ricana Flambard. Est-ce le rhume qu'on a, ou un signal qu'on veut donner?

—C'est l'air froid de ce pasage, expliqua Deschenaux.

—Eh bien! s'il est nuisible à ta santé, il faut en sortir au plus vite. Ouvre! répéta-t-il plus rudement.

Deschenaux poussa lentement la porte... si lentement qu'on eût juré qu'il avait peur.

La porte ouvrit sur une salle basse, dallée de pierre, aux murs sans boiseries, dénudée de tout ameublement.

Et dans cette salle Flambard aperçut Bigot qui, debout à côté de la porte et une main appuyée au cadre, souriait étrangement. Flambard aperçut l'intendant par-dessus la tête de Deschenaux qui franchissait le seuil.

Et lui, Flambard, suivit sans défiance.

—Ah! ah! se mit à rire Bigot, c'est maître Flambard!

Deschenaux, une fois entré dans la salle, s'était aussitôt effacé pour faire place au spadassin; et lui, s'il avait regardé Deschenaux à cette minute, il aurait surpris sur ses lèvres un sourire effrayant.

Mais Flambard, tout en franchissant le seuil de la porte base et étroite, regardait l'intendant et disait, narquois, en réponse à ses paroles:

—C'est vrai, monsieur l'intendant, c'est bien Flambard qui a demandé l'honneur de vous...

Clic-clac!...

Flambard n'en put dire plus long.

Une trappe venait de s'ouvrir sous ses pieds, et il disparut dans un gouffre de noirceur. La trappe remonta aussitôt pour se refermer avec un bruit sec.

—Ciel et terre! souffla rudement Deschenaux, j'ai eu bien peur que vous ne pressiez le bouton lorsque j'allais entrer, me prenant pour Flambard.

Bigot ricana sourdement.

—Depuis ton signal j'avais l'oreille et l'oeil bien appliqués. Et puis je t'ai entendu tousser là. Voilà donc qui est fait!

—Vive l'Enfer! s'écria Deschenaux en essuyant son front humide de sueurs glacées.

J'aime mieux le voir là, ce maudit Flambard! Car je suis sûr qu'il aurait réussi à passer à travers les gardes et à nous échapper; tandis que là...

—Il ne pourra échapper, se mit à rire Bigot. Tu as raison, ami, et je te conseille d'aller commander son cercueil: dans trois jours il sera mort d'épouvante et de faim!

Deux ricanements diaboliques traversèrent le silence de la salle.

— X —

OU LE PERE CROQUELIN REPREND LE BATON ET LA BESACE.

On se rappelle comment, cette nuit-là, Marguerite de Loisel était venue à la maison de Jean Vaucourt pour lui offrir ses services et l'hospitalité à la maison de l'Hôpital-Général.

Le capitaine, ayant accepté cette offre généreuse, s'était écrié dans un élan de désespoir:

—Mais qui se chargera de retrouver Héloïse et mon enfant?

—Moi! avait dit Flambard.

—Et moi! avait prononcé le père Croquelin.

Lorsque Flambard, après avoir vu à l'installation de Jean Vaucourt à l'Hôpital et après avoir accompli auprès de Marguerite la mission à lui confiée par le comte de Maubertin, était revenu rue Saint-Louis, il avait trouvé le père Croquelin dans le petit salon, debout, le dos aux flammes de la cheminée, l'oeil contracté et le front songeur.

—Ah! ça, père Croquelin, qu'arrive-t-il encore? demanda Flambard en entrant.

—Une chose bien singulière, monsieur Flambard: la besace du père Achard a disparu! Elle était là, voyez... à côté de la mienne.

—Ah! ah! dit Flambard en jetant un coup d'oeil sur la besace du père Croquelin.

Ayant avisé les deux poignards ,il ajouta:

—Et ces poignards?

—Quoi! fit le père Croquelin, vous ne vous souvenez pas? Ce sont ces deux poignards, dont vous m'avez parlé un soir à l'Olympe, cette auberge que tenait le sieur Delarose...

—Le sieur Delarose... fit Flambard comme pour rappeler ses souvenirs.

—Oui, cette masse de suif qui a fondu tout d'un coup l'an dernier...

—Elle a fondu? dites-vous, père Croquelin?

—Comme beurre en poêle: le sieur Delarose n'est plus de ce monde!

—Ah! ah!... Et son auberge de la rue Buade?

—Elle a servi de poêle ou de marmite à fondre le sieur Delarose...

—Incendiée? s'écria Flambard stupéfait.

—Comme une paille... ça n'a été qu'une flambée. On ne sait comment la chose s'est faite. C'était une nuit très froide de l'hiver dernier, avec un vent qui charriait des rochers. Trois ou quatre maisons du voisinage ont été consumées en même temps. La ville a failli y passer tout entière.

—Mais ces poignards? dit encore Flambard.

—Eh bien! ce sont ces poignards sur le manche desquels on a gravé un F et une L...

—Une aile de corbeau, n'est-ce pas? ricana Flambard.

—Mais non, saperlotte... une aile majuscule entrelacée avec l'effe maj...

—Je comprends, je comprends, interrompit Flambard en riant. Vous voulez dire un L majuscule?

—Ah! tiens, c'est vrai. Vous m'avez déjà appris qu'une L majuscule était une affaire masculine...

—Oui, oui, je me souviens de cette soirée mémorable. Mais je reviens encore à ces deux poignards: avez-vous appris à qui ils appartenaient?

—Jamais. Nous avons toujours pensé qu'ils avaient appartenu au baron de Loisel dit Lardinet.

—Ou Lardinet dit Baron de Loisel. Je l'ai ainsi pensé moi-même, puisque F et L sont les initiales de François Lardinet. Mais ce n'est encore qu'une hypothèse; combien de noms s'écrivent avec les mêmes initiales. Tenez! par exemple, en intervertissant l'ordre de mes nom et prénom, est-ce qu'on n'aurait pas Flambard Laurent?

—Tiens! tiens! se mit à rire le père Croquelin. Vous n'allez toujours pas réclamer ces poignards comme les vôtres?

—Non, mais je vais les réclamer pour savoir à qui ils appartiennent au juste. Une autre chose: un poignard est toujours utile, et comme je n'en ai pas, je prends l'un, et vous, père Croquelin, vous prenez l'autre.

—Vous avez raison, monsieur Flambard. En des temps comme ceux que nous traversons on peut avoir à défendre sa peau à tout moment.

—Revenons à la besace du père Achard: vous dites qu'elle a disparu?

—Dame, oui ! et c'est la première fois que je m'aperçois de la chose. Comme il était entendu que j'allais me mettre avec vous à la recherche de madame Héloïse, j'avais songé à reprendre mon ancien métier de mendiant. Car, vous le savez, le mendiant est un être qui voit tout et entend tout sans qu'il en ait l'air !

—Certes, il vaut un agent secret, se mit à rire Flambard.

—Ne riez pas !... Je vous garantis que j'aurai trouvé madame Héloïse avant que le soleil qui se lève se soit couché.

—Je le souhaite, père Croquelin, et vous en aurez tout mérite et tout honneur. Donc, la besace du père Achard...

—Qu'on avait appelée la Besace d'Amour... vous vous rappelez ?

—Oui, oui, je me rappelle.

—Eh bien ! je vous le dis encore, elle était là... Voyez ce clou d'or... Elle était là accrochée. Car madame et monsieur le capitaine y tenaient comme à leurs yeux. Maintenant, voyez vous-même, elle n'y est plus !

—Elle n'y est plus ! fit comme un écho Flambard. Je vois bien, sacredieu ! Et vous ne savez pas ce qu'elle est devenue ?

—C'est un mystère !

—Il faudra déchiffrer le mystère.

—Au fait, puisque vous êtes sorcier, monsieur Flambard, vous arriverez facilement à savoir ce qu'elle est devenue.

—Oui, je suis sorcier, sourit Flambard, mais non pas un faiseur de maléfices... Mais allons au plus pressé. Père Croquelin, vous connaissez ici les aîtres et je crois savoir que vous êtes quelque peu cuisinier. Il est cinq heures. Mangeons un morceau, buvons un verre et mettons-nous en route. Si mes pressentiments ne me trompent, il y a devant nous une rude besogne à accomplir.

—Suivez-moi à la cuisine, monsieur Flambard, et je vous servirai un petit déjeuner qui en vaut bien un autre !

Il était six heures, lorsque Flambard et le père Croquelin, qui s'était déguisé en mendiant et avait mis à son dos son ancienne besace, se mirent en route.

Tous deux se dirigèrent vers la maison qu'habitait sur cette même rue Saint-Louis l'intendant Bigot. Disons que l'intendant préférait vivre dans une maison à lui qu'au Palais de l'Intendance où il avait de luxueux appartements. Mais dans ces édifices princiers il eût été contraint de se surveiller sans cesse et de garder une tenue de haute dignité, et cette existence fût devenue embêtante pour cet homme qui aimait tant les plaisirs abjects et les débauches. Or, dans sa maison de la rue Saint-Louis, où il tenait une sorte de Cour de Versailles en miniature, il pouvait se permettre toutes les folies, sûr qu'il était de son entourage et, surtout, de ses domestiques choisis expressément et triés sur le volet. Disons encore que l'intendant possédait quatre lieux de domicile à Québec seulement : ses appartements au Palais qu'il occupait de temps à autre, surtout lorsqu'il avait de grandes affaires à traiter, sa maison de la rue Saint-Louis, une somptueuse demeure d'été près de la rivière Saint-Charles et, enfin, une sorte de manoir seigneurial près de Beauport où, l'hiver, il donnait de grandes fêtes. A Montréal, où les affaires de la colonie ou même encore les affaires de son commerce personnel l'appelaient de fois à autre, il possédait un pied-à-terre. Mais le plus souvent Bigot demeurait en sa maison de la rue Saint-Louis.

Flambard, qui connaissant les habitudes de l'intendant, s'était donc dirigé vers cette maison de la rue Saint-Louis dont il n'était pas loin.

A cette heure matinale nul être vivant n'était encore visible sur les rues, la cité demeurait encore endormie et silencieuse. Au moment où Flambard et le père Croquelin approchaient de la demeure de l'intendant, ils aperçurent, franchissant une porte cochère, un cavalier monté sur un superbe cheval bai. Le cavalier, au pas de son cheval, prit la direction de la Porte du Palais.

—Père Croquelin, murmura Flambard, voici que la Providence nous vient de suite en aide : ce chevalier, à moins que je ne voie trouble, c'est précisément le secrétaire de l'intendant.

—Vraiment ? Je ne l'avais pas reconnu. Eh bien ! alors ?

—Vos jambes vous permettront-elles de suivre cet excellent monsieur Deschenaux pour savoir où il va ? Moi, je guetterai l'honorable Bigot.

—Je vais essayer de faire en sorte que vous soyez content de moi, monsieur Flambard. Je me mets donc en chasse. Où nous reverrons-nous ?

—Je ne sais pas au juste. Ou je serai posté ici, ou je serais au Palais de l'Intendance, car j'ai affaire à monsieur l'intendant.

—Si, à mon retour, vous n'êtes plus ici, je vous chercherai au Palais de l'Intendance, afin de vous mettre au courant de ce que j'aurai appris ou découvert.

Le père Croquelin partit, rasant les murs des maisons, à la suite du cavalier qui, en effet, n'était autre que Deschenaux se rendant chez Mlle Pierrelieu. Deschenaux venait d'être informé de l'échec de Pertuluis et Regaudin, et il allait en instruire sa fiancée.

Il ne paraissait pas pressé. Il affectait les airs d'un bon gentilhomme qui, à bonne heure le matin, aime faire une promenade de santé et d'appétit. Il était donc facile au père Croquelin de le suivre.

Deschenaux passa sous la Porte du Palais qu'on venait d'ouvrir, suivi peu après par l'ancien mendiant.

Trois ou quatre gardes étaient réunis dans une guérite dont la porte était ouverte. Ils remarquèrent le mendiant.

—Tiens! dit l'un, je ne pensais pas qu'on avait hébergé cette nuit quelque mendiant en la haute-ville!

—Les mendiants... se mit à rire un autre, il n'y a plus que ça, c'est comme les rats! Il y en a partout et ça passe par tous les trous, il faut y renoncer!

Ils éclatèrent de rire.

L'ancien mendiant fila dans la côte pour disparaître bientôt dans les premières rues de la Basse-Ville, suivant de loin Deschenaux qui traversait le faubourg Saint-Roch.

Ce matin-là, le père Croquelin avait l'air d'un mendiant bien misérable, et son accoutrement pouvait lui attirer ou la pitié ou la moquerie des passants. Il s'était vêtu de haillons, s'était quelque peu barbouillé le visage, et, la besace au dos, un gourdin à la main, courbé, boitant, tibubant, hoquetant, il allait tendant de temps à autre aux rares passants un feutre crasseux et sordide, et geignant, la voix plaignarde:

—Pour l'amour du bon Dieu...

Passé le faubourg, il prit un grand chemin qui allait vers l'Hôpital-Général. Puis Deschenaux s'engagea à gauche sur une magnifique avenue qui fit l'admiration du père Croquelin. Bien que les arbres fussent dépouillés de leur feuillage et les parterres roussis par le gel, l'endroit était encore très beau. Les splendides demeures qui s'y dressaient faisaient, à cette saison, la beauté du lieu.

L'ancien mendiant vit Deschenaux s'arrêter devant l'une de ces maisons. Il descendit de cheval, franchit une grille et disparut vers la maison. Le père Croquelin s'arrêta devant le parterre d'une maison voisine.

Il vit un jardinier qui, à l'aide d'une brouette charriait de la paille dont il se servait pour abriter la racine et le pied de jeunes plantes et d'arbrisseaux, afin qu'ils fussent protégés contre les froids de l'hiver.

—Hé! mon ami, appela le père Croquelin.

Le jardinier leva la tête, aperçut le mendiant et grommela:

—Du diable! si l'on ne commence pas la journée à manier l'écuelle et le chapeau, comme je commence à pousser la brouette et à manier la bêche!

Puis d'une voix haute et rogue il cria:

—Passez votre chemin, monsieur le chemineau, je n'ai pas de monnaie!

—Ce n'est pas de la monnaie que je mendie ce matin, l'ami, répliqua le père Croquelin avec bonhomie, c'est un renseignement.

—Ah! bien, pour ça on peut toujours se déranger un peu!

—Hé! hé!... se mit à rire le père Croquelin, du moment que ça ne coûte rien!...

—Et que ça vous repose un brin l'échine et le bras!

—Oui, oui, mon ami, il faut se reposer. La vie n'est que la vie après tout, et l'on ne remporte, lorsqu'on franchit la frontière, que sa chemise et sa culotte. Or, mon ami, pourriez-vous me dire laquelle de ces belles maisons habite le sieur Cadet?

—Hein! le sieur Cadet? fit avec étonnement le jardinier. Mais il n'habite pas ici!

—Non?... En ce cas, on m'a envoyé à la mauvaise adresse.

—Faut croire, reprit le jardinier, car je connais tous les gentilshommes de ces environs.

—Je vous crois bien, répondit le père Croquelin avec une physionomie naïve, on n'est pas jardinier sans avoir fait un peu le tour des jardins d'un voisinage.

—C'est vrai, sourit avec orgueil le jardinier, je suis en demande de tous côtés. Le printemps passé j'ai eu l'honneur d'être appelé chez monsieur l'intendant, où j'ai fait un chef-d'oeuvre de son jardin. L'année d'avant, j'avais passé deux mois à refaire le bocage des bons Pères Jésuites à leur maison de la cité, cet automne...

—Pardon! interrompit le père Croquelin, mais vous m'avez dit que le sieur Cadet n'habite pas ici?

—Je le redis, et je connais sa demeure en la cité, puisque j'y fus appelé un jour de grande fête...

—Ah! ah! et vous connaissez comme ça la rue où il habite en la cité?

—Si je la connais... Près de la porte St-Jean... et je peux vous...

—C'est drôle tout de même, reprit le père



A l'instant même où Flambart mettait les pieds dans la petite salle obscure, une corde tenue par une main invisible descendit au dessus de la tête de Flambart

Croquelin; comme on m'a dit qu'il habitait ici, j'aurais juré que cette belle maison était la sienne.

L'ancien mendiant indiquait la maison en laquelle Deschenaux était entré l'instant d'avant.

—Cette maison? fit le jardinier. J'en connais le propriétaire comme ma main: c'est le négociant de la haute-ville, monsieur Pierrelieu, qui l'habite avec sa fille.

—Monsieur Pierrelieu... connais pas!

—C'est tel que je vous dis.

—Oh! je vous crois, je vous crois, mon ami. Merci bien. Je vais aller admirer ces belles demeures et ces parcs magnifiques, puis je retournerai à la ville pour aller frapper à la porte de monsieur Cadet, à Porte Saint-Jean.

Sachant ce qu'il désirait savoir, l'ancien mendiant s'éloigna en se dirigeant vers la maison de M. Pierrelieu.

Il passa lentement devant la grille ouverte et d'un regard perçant il scruta la physionomie de la maison, tout en pensant ceci:

—Que diable l'ami Deschenaux peut-il être venu faire ici à cette heure du matin?...

Quand il fut arrivé à l'angle de la haute palissade qui entourait le jardin et le parc de la maison, le père Croquelin vit un passage à sa droite, et ce passage, longeant la palissade, semblait conduire à l'arrière de la maison. Le père Croquelin entendait venir de l'arrière des bruits d'ustensils et des éclats de voix, en même temps que ses narines recevaient des odeurs de cuisine. Il enfila ce passage doucement pour s'arrêter la minute d'après derrière une grille entr'ouverte.

L'ancien mendiant put voir une cour traversée par une allée sablonneuse conduisant à une porte tout ouverte. Par cette porte ouverte il vit aller et venir des cuisiniers, des marmitons, des servantes. Il entendait un bourdonnement de conversations et de rires étouffés. Tout à coup une voix s'éleva pour demander:

—Hé! là, Germaine, le bol de lait de la captive est-il tout paré?

Le père Croquelin tressaillit.

A ce moment deux marmitons sortaient dans la cour portant une bouilloire fumante. Ils aperçurent le mendiant.

—Mes bons amis, pleurnicha le vieux, un morceau de pain pour un vieillard qui a bien faim... le bon Dieu vous le rendra!

—Si ce n'est qu'un morceau de pain, répondit l'un des marmitons, tu peux l'avoir. Entre là...

Il indiquait la porte de la cuisine.

Mais le père Croquelin, qui avait l'oreille aux écoutes comme l'oeil aux aguets, entendit tout à coup résonner la grille fermant la palissade en avant de la maison. Il se douta que c'était Deschenaux qui repartait; et, comme il ne voulait pas le perdre de vue, il décida de retourner de suite sur l'avenue. Mais avant de s'éloigner il s'écria en tendant le poing aux marmitons effarés:

—Je vous demande pour l'amour du bon Dieu, et vous me répondez comme à un chien galeux! Allez au diable! je n'en veux pas de votre pain ainsi donné!

Il s'élança vers l'avenue et il arriva au coin de la palissade juste à temps pour voir Deschenaux reprendre le chemin de la ville.

—Allons, pensait le père Croquelin tout en suivant de loin le secrétaire de Bigot, ça n'a pas été long. Quand on fait d'aussi bon matin des visites aussi courtes, c'est qu'il y a anguille sous roche! Et puis, n'ai-je pas entendu parler d'une "captive"?... Si c'était madame Héloïse... j'en ai quasi le pressentiment! Mais que diable pourrait bien lui vouloir ce Pierrelieu?... Pierrelieu! Pierrelieu! se répéta le père Croquelin. Tiens! tiens! n'est-ce pas sa fille à ce bourgeois qu'on a fiancée à Deschenaux?... J'avais oublié cela!... Mais alors, la captive... Non, non, je n'en serais pas étonné plus que ça! Car qui dit Deschenaux dit Bigot, qui dit Bigot...

Tout à coup le père Croquelin se mit à courir; il venait de voir Deschenaux lancer son cheval au grand trot. Mais du train qu'allait le cavalier il ne serait pas long que le père Croquelin l'aurait perdu de vue. Aussi, comme si la Providence se fût mise de la partie, un cabriolet dépassa l'ancien mendiant, un cabriolet qui s'en allait aussi vers la cité.

Le cocher, voyant courir ce mendiant, arrêta son attelage et, curieux, demanda:

—Ah! ça, où courez-vous ainsi, le père?

Le père Croquelin est une idée.

—Voyez-vous là-bas ce cavalier?... Il a perdu un objet sur la route, un objet que j'ai mis dans ma besace, et je voulais le rattraper pour le lui remettre.

—Ah! ah! se mit à rire le cocher, vous avez pensé que le cavalier serait généreux?

—Tout juste. Aussi, si vous aviez la moindre envie de partager la récompense...

—Certainement, répliqua le cocher qui comprit. Embarquez, mon brave. Je ne vous garantis pas que nous rattraperons le cava-

lier, mais vous pourrez toujours savoir à la porte qui il est et puis le retrouver en la cité.

Le père Croquelin monta dans la voiture et l'attelage partit au trot.

Malgré la bonne volonté du cocher et quelques vigoureux coups de fouet dignement appliqués sur la croupe de la Grise, le cabriolet arriva à la Porte du Palais deux minutes en retard: le cavalier avait disparu. Mais le père Croquelin avait pu voir la direction qu'il avait prise. Aussi, sauta-t-il brusquement en bas de la voiture pour s'élancer vers l'angle de la rue où il avait aperçu en dernier lieu Deschenaux. Mais ce fut peine perdue, le cavalier n'était plus visible. Le père Croquelin s'informa auprès de quelques piétons, nul ne paraissait avoir vu le cavalier en question. Après avoir durant un quart d'heure fouillé rues et ruelles dans un certain rayon, l'ancien mendiant décida d'aller rejoindre Flambard sur la rue Saint-Louis. Il prit une rue qui y conduisait, lorsqu'il s'arrêta, très surpris et très joyeux, en reconnaissant le cheval bai de Deschenaux attaché à un poteau de pierre et devant une petite maison qu'il ne connaissait pas.

—N'importe! se dit-il, je tiens le numéro!

Mais comme la rue avait une physionomie bourgeoise, et que lui, le père Croquelin, tout vêtu de haillons, pouvait paraître suspect aux passants ou aux habitants du voisinage, il se glissa dans un passage obscur pour attendre la sortie de Deschenaux.

Dix minutes s'écoulèrent, puis l'ancien mendiant vit Deschenaux sortir de la maison, remonter à cheval et se diriger cette fois vers le Palais de l'Intendance.

—Bon, se dit le père Croquelin, je sais maintenant où il va. Ce qui reste à savoir, c'est à qui appartient cette maison.

Profitant d'un moment où la rue était déserte, il passa et repassa devant la maison pour l'examiner du coin de l'oeil. Puis il descendit la rue dans l'espoir de rencontrer quelque domestique ou quelque femme de ménage qui le renseignerait sur le propriétaire de la maison. Mais la rue demeurait déserte. En revenant sur ses pas, l'oeil toujours fixé sur la petite maison, il en vit sortir tout à coup un homme vêtu d'un large manteau dont le bas était relevé par le fourreau d'une épée. L'homme était sorti précipitamment, comme s'il eût été fort pressé, et rapidement il avait paru prendre la direction du Palais de l'Intendance.

—Je ne serais pas étonné, pensa le père Croquelin, que ce fût le propriétaire.

Il précipita sa marche pour essayer de rattraper l'homme et de le reconnaître. Mais il le vit s'engouffrer dans une ruelle plus loin et disparaître. Le père Croquelin se trouvait à ce moment juste devant la porte de la maison, cette porte était entr'ouverte. Entre la rue et la maison il n'y avait qu'un tout petit parterre sans palissade, de sorte que l'ancien mendiant n'eut qu'à faire quelques pas pour se trouver devant quatre marches de pierre qu'il monta, et devant la porte entr'ouverte dans laquelle il frappa rudement.

Il venait d'avoir l'idée d'appeler un domestique et de répéter la petite comédie qu'il avait jouée avec le jardinier inconnu une demi-heure auparavant.

Mais personne ne vint à son appel. Il pouvait entendre des bruits d'ustensils partant du fond de la maison, mais il ne voyait personne. La porte ouvrait sur un petit vestibule dans lequel le père Croquelin entra sans crainte, car il en avait vu bien d'autres.

Une fois dans le vestibule, il heurta du poing un mur pour attirer l'attention du personnel de la maison. Personne ne se montra. Cependant, le père Croquelin profitait de cette solitude pour lorgner les choses et étudier les lieux. Il vit une porte au fond, et il pensa que cette porte devait communiquer avec la salle à manger et les cuisines. Il se dit que si l'on ne venait pas bientôt, il irait frapper à cette porte. A droite, il y avait également d'autres portes, mais elles étaient fermées. A sa gauche il en vit une qui était entre-bâillée. Il glissa un oeil dans l'entre-bâillement. C'était un petit salon, désert à cette minute et sombre. Le père Croquelin poussa la porte et jeta un rapide regard autour de lui: il vit des fauteuils, des divans, des panoplies, des portraits, des rayons où se trouvaient quelques livres. Il entra et marcha vers une petite table sur laquelle il voyait des albums, des papiers et des livres. Sur l'un des albums il lut ce nom avec un tressaillement de joie:

Fernand de Loys.

Au-dessus du nom il distinguait une couronne de vicomte.

—Bon! se dit-il, je sais où je suis: c'est-à-dire chez monsieur le vicomte de Loys.

Et le père Croquelin allait retourner vers le vestibule, quand son regard perçant et curieux découvrit une porte tout ouverte qui donnait sur une chambre à coucher. Et cette chambre était claire, attendu qu'on avait écar-

té les rideaux des croisées. Et l'ancien mendiant failli tomber à la renverse en reconnaissant, accroché à un pan de mur, la besace du père Achard. Il ne fit qu'un bond et il se trouva dans la chambre. Il décrocha à la hâte la besace, la jeta sur son dos et hâtivement reprit le chemin du vestibule. Au moment où il y mettait les pieds, il se trouva nez à nez avec deux domestiques qui se jetèrent sur lui comme deux dogues enragés et le réduisirent à l'impuissance.

—Vois-tu ça, Urgel, dit un des valets, il ne manquait plus que les mendiants se fissent voleurs!

—Il faut croire, répondit l'autre en ricanant, que le métier devient dur!

—Oui, mais celui-ci va pourtant trouver que la besace vaut encore mieux que la potence!...

Pris en flagrant délit, le père Croquelin demeurait coi, ne pouvant trouver une excuse ou une raison pour expliquer son intrusion, et comptant que le hasard viendrait le tirer de ce mauvais pas.

— XI —

LA BESACE DE HAINE

Les deux domestiques, ayant solidement garrotté le père Croquelin, tinrent conseil.

—Il faut aller prévenir monsieur le vicomte! proposa l'un.

—Où est-il allé?

—Chez monsieur de Coulevent.

—Oui, mais si d'autres mendiants-voleurs survenaient!... Ne vaudrait-il pas mieux tout d'abord aller chercher des gardes au Palais de l'Intendance, ou au Fort Saint-Louis?

—Tu as raison, Urgel. Va donc au Palais quérir les services de quelques gardes qui surveilleront la maison en attendant le retour de monsieur le vicomte.

Le domestique, qui répondait au nom d'Urgel, quitta précipitamment la maison et courut vers le Palais de l'Intendance.

Au moment où il arrivait à l'angle de la rue, il fut heurté par deux grands gaillards qui l'envoyèrent rouler au milieu de la chaussée.

—Ote-toi donc de notre chemin, maraud! cria l'un.

—L'imbécile! dit l'autre... comme si maintenant les chevaliers devaient faire place aux laquais de petites maisons... biche-de-bois!

Et les deux individus poursuivirent leur chemin à grandes enjambées.

Le pauvre domestique n'osa pas protester, attendu que les deux malotrus étaient armés de terribles rapières qui leur battaient le mollet des jambes, et qu'ils avaient un air tout à fait féroce. L'un d'eux, surtout, paraissait fort redoutable à sa taille de géant, avec sa voix de tonnerre et sa face balafrée. C'étaient Pertuluis et Regaudin qui, venant de voir entrer Flambard au Palais, détalaient au plus vite pour ne pas se trouver de nouveau face à face avec le terrible spadassin.

Le domestique se ramassa tant bien que mal, et, pestant contre les soudards aveugles, il reprit sa course vers le Palais.

Dix minutes après il ramenait dix gardes avec lui et leur confiait la surveillance du père Croquelin et de la maison. Puis il partait à la recherche du vicomte.

Ce ne fut que vers une heure de relevée que le vicomte rentra chez lui accompagné du chevalier de Coulevent. En apercevant le père Croquelin ils éclatèrent de rire: leur rire était d'autant plus facile qu'ils étaient tous deux fort éméchés.

—De Coulevent, dit de Loys, j'ai une idée, et ce jour sera jour de fête!

—Voyons cette idée.

—D'abord, vois cette besace!

—Ah! diable! est-ce la Besace d'Amour? se mit à rire plus fort de Coulevent.

—Parfaitement. Tu as vu cette besace accrochée dans ma chambre, et tu sais qu'elle m'appartient? Or, le père Croquelin, digne serviteur du capitaine Vaucourt, s'étant refait mendiant et croyant que la charité humaine avait fait quelques progrès dans le coeur des humains, a eu l'ingénieuse idée de porter deux besaces au lieu d'une afin de faire plus grands profits. Il est donc venu me prendre ma besace d'Amour.

—Ne m'as-tu pas dit que cette besace était devenue la Besace de Haine?

—Si fait, par Notre-Dame! je l'avais oublié. En effet, elle est maintenant la Besace de Haine.

Le père Croquelin demeurait silencieux et indifférent aux rires et aux lazzis des domestiques et des gardes.

De Loys lui cria:

—Eh! mendiant du diable, ne sais-tu pas que tu portes au dos la Besace de Haine? Prends garde!

—A quoi? répliqua le père Croquelin avec un sourire narquois. Si je porte la Besace de Haine, c'est à toi de prendre garde! Rappel-

le-toi certain soufflet que certain clerc de not...

—Par la Mort-Dieu! de Coulevent, ce vieux croquant va m'outrager! Que penses-tu?

—Je pense qu'on pourrait le crucifier avec sa besace et le laisser crever lentement de sa haine!

De Loys se mit à rire aux éclats.

—J'ai mieux que cela en attendant le crucifiement, dont je ne rejette pas tout à fait l'idée pour le moment. Car je conçois que ce mendiant est un détrousseur d'honnêtes gentilshommes et un cambrioleur qui a mérité la hart au col. Toutefois et attendu que nous n'avons pas encore célébré la victoire de nos armes à Carillon, je veux que ce soit aujourd'hui jour de fête et de réjouissances; après nous verrons!

—Urgel! appela-t-il aussitôt.

Le domestique ainsi interpellé s'approcha.

Le vicomte l'attira à l'écart et lui donna à voix basse quelques instructions mystérieuses. Le domestique s'empressa d'aller exécuter les instructions reçues.

—A présent, de Coulevent, reprit de Loys, viens ici. Vous, gardes, veillez bien sur ce cambrioleur; s'il faisait mine de vouloir déguerpir, assommez-le quelque peu du pommeau de vos épées!

Les gardes se mirent à rire.

Il n'y avait, certes, aucun danger que le père Croquelin, l'eût-il voulu, prît la poudre d'escampette, parce que, après avoir été jeté sur le plancher du vestibule, il avait été bien et dûment garrotté. D'ailleurs l'ancien mendiant en avait pris son parti: indifférent à ce qui se passait autour de lui, il comptait recouvrer bientôt sa liberté en pensant que Flambard, ne le voyant pas reparaître, se mettrait à sa recherche et finirait bien par le découvrir.

Tout de même, en attendant, il s'imaginait bien qu'il allait passer un mauvais quart d'heure. Il se préparait à subir son sort stoïquement. Ah! s'il avait pu deviner ce qui arrivait à Flambard à ce moment même au Palais de l'Intendance... à Flambard prisonnier dans une oubliette, se débattant avec la mort. Et quelle mort!... Une mort si horrible, que le père Croquelin aurait préféré mille fois son propre martyre à celui que subissait le spadassin!

Cependant de Loys et de Coulevent s'étaient retirés dans le petit salon avoisinant le vestibule, et s'entretenaient là mystérieusement. De temps à autre on percevait leurs rires étouffés. Un quart d'heure s'écoula ainsi. Puis Urgel, le valet de chambre, vint prévenir son maître qu'il avait accompli les instructions reçues. En même temps il déployait une banderolle de toile blanche sur laquelle il avait tracé avec de l'encre ces mots en gros caractères:

LA BESACE DE HAINE

—Bien dit de Loys en prenant la banderole.

De Coulevent riait.

Le vicomte s'approcha du groupe des gardes et commanda:

—Relevez le mendiant!

Les gardes obéirent, étonnés et ne sachant quelle idée géniale pouvait bien avoir le vicomte.

Lui, à l'aide d'épingles, attacha la banderole au dos du père Croquelin et à même la besace du père Achard.

Les gardes, alors, crurent comprendre et ils éclatèrent d'un rire énorme.

—Qu'on lui délie les pieds! ordonna de Loys.

Un garde coupa les liens.

—Et maintenant, ajouta de Loys, deux d'entre vous escorteront le mendiant à la Besace de Haine, et les autres, à la file, suivront.

Puis, d'une voix joyeuse, il clama:

—Hé! marche... au Palais de l'Intendance!... Vive la Besace de Haine!

—Vive la Besace de Haine! vociféra de Coulevent d'une voix de stentor.

—Vive la Besace de Haine! hurlèrent les dix gardes enthousiasmés.

Les deux domestiques, pour ne pas passer pour moins singes, jetèrent:

—Vive la Besace de Haine!

Et le cortège, ouvert par le père Croquelin et ses deux gardes du corps l'épée nue à la main, suivi par huit gardes à la file et fermé par les deux gentilshommes qui riaient à se tordre, se jeta dans la rue et prit la direction du Palais aux cris sans cesse hurlés:

—Vive la Besace de Haine!

Le chahut fit ouvrir précipitamment des fenêtres et des portes du voisinage, et des têtes effarées apparurent croyant qu'une émeute éclatait. Puis, découvrant qu'il s'agissait d'un amusement nouveau genre, ces têtes partirent de rire.

Le cortège défilait dans la rue et vers le Palais.

En peu de temps une troupe énorme de badauds et de commères se joignit au cortège, entoura le groupe hilare et l'accompagna jusqu'aux portes du Palais, où bientôt stationnait la ville entière dans l'attente d'un événement remarquable.

Une clameur joyeuse emplissait l'espace et applaudissait le cortège. Mais ce fut bien autre charivari lorsqu'il pénétra dans le grand vestibule du Palais où se trouvaient encore réunis une centaine de gardes, huissiers et valets qui n'étaient pas revenus de leur émoi créé par l'apparition de Flambard le matin. A l'apparition du cortège il se produisit un tumulte si joyeux et si formidable que l'édifice tressaillit jusqu'en ses fondations. Les gardes, criant, riant, gesticulant, frappaient à tour de bras du plat de leurs épées la besace attachée au dos du père Croquelin.

On entendait:

—Pique la Besace de Haine!

—Pique! pique!...

Le père Croquelin, jusque-là muet et calme, poussa un sourd gémissement. Des gardes, moins scrupuleux, avaient passé la pointe de leurs épées au travers de la besace et enfoncé de l'acier dans les côtes de l'ancien mendiant. La meute faillit s'étouffer de rire en entendant ces gémissements. D'autres pointes pénétrèrent dans les reins du père Croquelin qui, à la fin, s'affaissa sur les dalles à demi privé de connaissance.

Alors, on eût dit une bande de démons à voir les gardes, huissiers et valets danser autour du corps de l'ancien mendiant et à les entendre hurler. Un peu à l'écart, le vicomte, de Coulevent et Deschenaux que le tumulte avait attiré là, riaient, se pâmaient et se tenaient le ventre à deux mains.

Soudain, les éclats de rires et les hurlements furent traversés par un rugissement de bête fauve... un rugissement si formidable que tous les coeurs tremblèrent d'effroi, que toutes les langues se figèrent, que tous les sangs se glacèrent, et un monstre apparut! Mais était-ce bien un monstre?... Non... c'était un homme... un homme tout couvert de boue, mais un homme armé d'une longue et flamboyante rapière, un géant dont la voix nasillarde éclata comme un tonnerre:

—Par les deux cornes de Lucifer!

Et ce géant se jeta à corps perdu dans la bande des gardes et huissiers, en manoeuvrant son effrayante rapière. Contre cette rapière cent épées se choquèrent aussitôt.

De Loys et de Coulevent s'élancèrent à la tête des gardes en hurlant:

—Flambard!... Mort à ce chien de Flambard!

Deschenaux, toujours lâche et la peur lui serrant les jarrets, s'était vivement éclipsé.

—Flambard! Flambard!... rugirent les gardes avec haine.

Un terrible choc d'épées s'était produit, et un choc si rapide que dix gardes furent étendus sur le carreau par l'effrayante rapière de Flambard qu'on entendait ricaner et qui comptait:

—Une... deux... Pique! Trois... Plante!

De Loys fut assez profondément atteint à l'épaule gauche. De Coulevent et un garde le tirèrent aussitôt de la mêlée pour le conduire dans un appartement retiré.

—Perce!... continuait Flambard... quatre... cinq... six!

La moitié des gardes, huissiers et valets, déjà saisie d'épouvante, fuyait de tous côtés.

Au dehors, la masse du peuple hurlait et voulait enfoncer les portes closes, pour assister à ce spectacle unique qu'elle devinait.

—Troue! Crève!... poursuivait Flambard. Neuf... dix... onze!

Jurons de tous genres et malédictions se joignaient aux râles d'agonie.

Puis la panique étant devenue générale, Flambard, tout essoufflé et sachant qu'il n'était pas fait pour travailler ainsi l'éternité durant, crut voir une sortie devant lui.

Il bondit jusqu'au père Croquelin, écarta trois ou quatre cadavres tombés par-dessus l'ancien mendiant, souleva celui-ci, le mit sous son bras gauche, et s'élança vers la grande porte que le peuple venait enfin d'enfoncer.

—Place!... tonna Flambard en pointant sa rapière sanglante.

Dans la masse du peuple ce fut une reculade terrible, une mêlée affreuse, un reflux précipité où maints badauds et femmes roulèrent sur le pavé et sous les pas des fuyards. Ce fut comme un écrasement sinistre qui se fit de toutes parts à la vue de ce géant, qui semblait semer la mort de la pointe de sa rapière!

Et Flambard passa... il passa sur des ventres gonflés de peur, sur des dos aplatis, sur des faces crispées d'effroi, et il écrasa des nez, des gueules tordues et vociférantes, des seins mis à nu... il passa comme la Bête de l'Apocalypse! Ce fut une trombe...

Et quand il eut disparu, emportant toujours le père Croquelin sous son bras, la ville entière demeura plongée dans le silence et la consternation, croyant que la fin des temps était venue, et se demandant si elle devait se recommander à la clémence de Dieu avant de passer en jugement!...

— XII —

DANS L'OUBLIETTE

Dans ce cabinet de travail où Flambard était entré ce matin-là, Bigot, Deschenaux, de Coulevent et de Loys, blessé, étaient réunis, inquiets et sombres. Ils essayaient de résoudre le problème de la sortie de Flambard de l'oubliette en laquelle il avait été précipité. C'était si inexplicable, si inadmissible que Bigot, peu superstitieux, commençait à croire à la magie.

Chacun avait émis son hypothèse plus ou moins hasardeuse, lorsque Deschenaux dit:

—Il est deux hommes qui, peut-être, pourraient nous renseigner.

—Et qui donc, mon ami? demanda Bigot.

—Ces deux maçons que j'ai envoyés ce matin au sous-sol pour réparer la pierre de la citerne.

—Oh! oh! fit Bigot en fronçant le sourcil. Par Notre-Dame! ami Deschenaux, que ne m'avez-vous fait part de cette besogne à faire par deux maçons? Je vous aurais dit d'attendre! Allons! ajouta-t-il, descendons aux caves pour vérifier nos hypothèses!

De Loys, trop blessé, demeura couché sur un divan. Bigot et ses deux autres satellites descendirent dans les fondations de l'édifice. Ils ne tardèrent pas à découvrir les cadavres de deux maçons, et, au bas de la muraille qui fermait l'oubliette, un trou suffisant pour laisser passer le corps d'un homme. A côté du trou gisait une pierre fraîchement descellée.

—Voilà, dit l'intendant avec un sourire froid, l'oeuvre de ces imbéciles: ils ont donné la liberté à Flambard qui, en retour, les a payés d'un coup de poignard chacun!

Bigot n'était pas loin de la vérité, comme nous allons voir.

Nous nous rappelons comment Flambard avait été précipité par une trappe dans l'oubliette. Il n'avait pas même eu le temps de faire "ouf", qu'il était tombé à plat ventre dans de la paille, de l'eau et de la boue. Puis il lui avait fallu dix minutes pour revenir de l'étourdissement que lui avait causé cette chute. Une fois qu'il eut repris ses esprits, la première chose qu'il fit fut de tâter, dans le noir d'encre qui l'enveloppait, son côté gauche pour s'assurer que sa rapière l'avait suivi. Oui, elle était encore là, toujours là, cette courageuse compagne, et toujours solide!

Il sourit et se dit:

—Je suis tombé dans une oubliette, une de ces oubliettes dont Bigot doit avoir le secret, où l'on meurt au bout de trois petites journées et de faim et d'épouvante, et d'où l'on ne sort ensuite que pour être couché dans un cercueil de plomb qu'on va jeter, la nuit venue, au fond du fleuve! Oui... mais meurt seulement qui a à mourir! Or, moi, je n'ai pas à mourir encore, puisque je n'en ai pas eu le pressentiment! Car on a toujours le pressentiment de sa mort! Donc, je ne dois pas mourir, je ne vais pas mourir, donc je sortirai d'ici vivant! Mais quand?... Voilà tout ce qui me reste à savoir!

Et Flambard se mit à tâter les parois humides et visqueuses de son Cachot de la Mort!

Depuis qu'il s'était remis sur ses pieds, il enfonçait dans une boue gluante et nauséabonde.

—Pouah! fit-il en serrant ses narines, une chose certaine, on ne m'a pas mis dans un coffret à parfum!

Il ricana.

Puis, ayant tâté les murs de nouveau et s'étant bien assuré qu'il n'existait ni porte ni ouverture quelconque, il croisa les bras et médita.

L'affaire lui apparaissait maintenant plus sérieuse qu'il n'avait pensé.

Quoi! allait-il mourir vraiment?

—Par les deux cornes du diable! murmura-t-il, est-ce qu'à présent je vais me laisser prendre par ce gueux de pressentiment?

Il frisonna...

Mais non pas qu'il eût peur de la mort! Que lui importait la mort? Il savait qu'un jour ou l'autre tout mortel devait payer à la vie son dernier écot! Oui, mais Flambard avait quelque chose à faire encore sur terre. Il n'avait pas accompli la mission que lui avait confiée M. de Maubertin sur son lit de mort! Et il avait juré de voir à ce que les dernières volontés du comte fussent fidèlement exécutées! Après, il pourrait mourir... il mourrait sans regret!

Pour le moment il fallait vivre, et pour vivre il importait de sortir coûte que coûte de ce trou! Mais comment?...

Là était la véritable difficulté! Là était peut-être l'impossibilité!

Flambard fut tout à coup pris par un souffle d'humeur. Il tendit son poing vers le plafond, grogna une imprécation et s'apostropha ainsi :

—Nigaud que je suis ! Et je dois faire une drôle de figure dans cette boîte à fous !... Il y a là-haut deux trompettes qui doivent se crever le ventre de rire ! Oui, je les vois se tordre ! Ils ont bien raison, tonnerre de Dieu ! L'imbécile de Flambard !... Faut-il être un peu lourdaud tout de même pour donner en plein jour dans les trous de taupe !... Oui, décidément, j'en perds... je vieillis ! Et mon nez?... Il manque de flair ! J'ai dû en perdre un morceau une demi-aune peut-être !

Il tâta son nez, grogna et poursuivit :

—Je le tiens toujours, mais il est bien un peu bouché. Au fait, ce Deschenaux—pas canaille du tout le bandit—avait le rhume ; pourquoi ne l'aurais-je pas également ? Oui, j'ai dû prendre le rhume dans ce sacré passage ! Mais c'est égal ! je dois bien m'avouer que j'en perds. Il est vrai que ça s'explique : je veux aller vite et rondement en besogne, car je suis pressé, et pan !... culbute ! chute ! et flûte ! me v'là une brute...

Flambard fit un effort terrible pour retirer une jambe qui enfonçait plus que l'autre dans le cloaque puant.

Il se prit à réfléchir encore. Seulement, il était fort incommodé sur ses pieds qui enfonçaient sans cesse dans la boue. S'il tirait l'un, l'autre enfonçait plus profondément.

—Bon ! murmura-t-il, il ne manquerait plus que ça que le diable me tirât par les pieds jusqu'en enfer !

Il se mit à ricaner. Il se tut presque aussitôt en percevant un certain bruit pas loin de lui ! C'était même tout près que partait ce bruit, comme de l'autre côté de la muraille, à gauche ! Oui, Flambard entendait un bruit qu'il crut bientôt reconnaître pour du marteau heurtant de la pierre.

Il ne perdit pas de temps. Du pommeau de sa rapière il frappa fortement la muraille, puis il cria :

—Hé ! là ! de l'autre côté... qui est là et qui frappe ainsi du marteau pour empêcher les gens de dormir leur soûl ?

Le bruit cessa.

L'instant d'après, une voix arriva jusqu'à Flambard.

—Y a-t-il là quelqu'un qui parle ? demanda la voix.

—Pardieu ! répondit Flambard, je crois bien. Qui êtes-vous ? Ne pouvez-vous me laisser dormir un brin ?

—Pardon ! mon gentilhomme, repartit une voix quelque peu confuse, mon compagnon et moi nous sommes en train de réparer la citerne sur l'ordre de monsieur l'intendant.

—Ah ! ah ! vous êtes les maçons qu'a fait venir ce matin monsieur l'intendant ?

—Oui... c'est-à-dire non... c'est monsieur Deschenaux qui nous a embauchés.

—Tiens ! ce bon Deschenaux ! murmura Flambard assez haut pour être entendu des maçons. Dites un peu, mes amis, ajouta-t-il en élevant la voix, quelle heure est-il donc ?

—Il peut bien être dix heures de matinée, et même un peu plus.

—En ce cas, je me lève et je vous prie de m'ouvrir la porte.

—Quelle porte ? interrogea le maçon étonné.

—Sacredieu ! la porte de cette chambre. Je ne suis pas venu ici en passant à travers la muraille.

—Mais... nous ne voyons aucune porte !

—Ou c'est moi qui ne la vois pas ! Car j'ai oublié de prendre un bougeoir, et, vu qu'il n'y a pas de fenêtre, je cherche vainement la porte dans cette noirceur.

—Et vous ne la trouvez pas ?

—Pardieu, non !

Dans la cave voisine de l'oubliette les deux maçons avaient déposé leurs outils, et, très surpris de savoir qu'il y avait là tout à côté une chambre et que cette chambre n'avait pas de porte, se consultèrent à mi-voix.

—Ce bourgeois, dit l'un, doit être un ami de monsieur l'intendant ; je suppose que dans une fête hier soir il aura passé par-dessus bord, il en est encore tout fol et soûl !

—Le mieux à faire pour l'aider à se tirer du naufrage, dit l'autre, serait de desceller une pierre.

—Je ne vois pas d'autre moyen.

—Mon gentilhomme, dit à haute voix l'un des maçons, nous ne trouvons pas d'autre moyen que celui de desceller l'une des pierres de votre chambre !

—Hein ! s'écria Flambard, vous n'allez pas, je pense, briser les murs de ma chambre !

Les deux maçons se mirent à rire.

—Le bonhomme est encore tout chaviré de sa cuite ! dit l'un.

—C'est signe qu'il n'a pas eu le temps encore de vider son outre !

—Non... et j'aime mieux ça : il aura probablement au bout des doigts une bourse qui, notre besogne finie, nous permettra d'emplir les nôtres à notre tour !

—Sacre de sacre! tu penses bien. A l'oeuvre donc, la citerne attendra!

Et tous deux attaquèrent du ciseau et du marteau le mortier qui cimentait la pierre.

—Combien de temps va vous prendre cette besogne? demanda Flambard qui se sentait enfoncer de plus en plus dans le cloaque, et qui redoutait d'enfoncer jusqu'au cou.

—Oh! deux heures, répondit un maçon, peut-être bien trois heures!

Flambard soupira. Deux heures... trois heures... c'était long, mais il avait l'espoir d'en sortir tout de même.

Deux heures s'étaient écoulées et le travail n'avançait guère.

—Diable! fit tout à coup l'un des maçons, voici une pierre qui a été rudement bien cimentée, satan ne la ferait pas bouger!

Tous deux travaillaient ferme, cassant miettes à miettes du ciseau et du marteau les pierres environnantes pour arriver à pratiquer un joint et dans ce joint introduire un levier. Et il était bien près de deux heures de relevée, lorsque, enfin, ils purent tirer à eux une lourde pierre.

Ils étaient inondés de sueurs.

Flambard, par le trou, passa sa tête hagarde et maculée de boue.

A sa vue les deux maçons firent un bond d'épouvante. Puis l'un d'eux cria:

—Enfer de nous!... c'est une oubliette, et cet homme est un prisonnier?

—A la pierre!...

—Reposons-la!...

Ils se jetèrent sur la pierre avec l'intention de la replacer dans la muraille, et de remurer Flambard dans son trou.

Lui, fit entendre un ricanement. Comme les maçons approchaient la pierre, le bras de Flambard se détendit comme un ressort et le poignard qui se trouvait serré dans sa main droite atteignit en plein coeur l'un des maçons. L'homme tomba et la pierre roula sur lui. L'autre, saisit un lourd marteau pour frapper Flambard. Mais notre ami venait de se glisser tout à fait hors du trou, et, bondissant comme un tigre sur le deuxième maçon, il le tua net d'un autre coup de poignard.

—Tonnerre de Dieu! jura-t-il, je ne voulais pas les tuer, mais...

Il s'interrompit pour écouter certain vacarme, mais un vacarme infernal, qui partait des étages supérieurs!

—Oh! oh! y a-t-il bal là-haut? Il faut voir ça!...

Sans perdre de temps il s'orienta dans les caves à la recherche d'une issue. Ce ne fut pas long qu'il trouvait un escalier, et, moins de cinq minutes après être sorti de son cloaque, Flambard, la rapière au poing, se jetait contre les gardes qui venaient de commencer leur danse autour du père Croquelin.

— XIII —

PISTE PERDUE

Voilà ce qu'avaient un peu deviné Bigot et ses deux laquais, Deschenaux et de Coulevent. Puis tous trois étaient remontés dans le cabinet de travail de l'Intendant.

De Loys reposait toujours sur le divan.

—A présent, dit de Coulevent, il va falloir s'occuper du vicomte.

—Je désire qu'on me fasse conduire au Couvent des Hospitalières, dit de Loys avec un sourire terrible, et je dois passer pour un homme à demi mort!

Bigot lui jeta un regard de surprise.

Deschenaux s'approcha de l'intendant et lui murmura à l'oreille quelques paroles.

Bigot esquissa un sourire de triomphe diabolique et dit:

—Superbe, vicomte! Je vais donner ordre qu'on attelle à l'une de mes berlines.

Et, en effet, vingt minutes après le vicomte de Loys, accompagné de son ami de Coulevent, roulait vers l'Hôpital-Général. Et il pensait:

—Maintenant, entre Jean Vaucourt et moi, il ne reste plus qu'une carte à jouer, et je jure Dieu que je jouerai cette carte le premier!

. . . .

Avant de suivre le vicomte à l'hôpital, nous reviendrons à Flambard qui emportait le père Croquelin sons son bras.

S'étant aperçu qu'il était tout couvert de boue, il pénétra dans un cabaret du voisinage dans le but de refaire sa toilette, et en même temps s'occuper un peu de ramener à la vie l'ancien mendiant qu'il avait probablement étouffé à noir sous son bras.

Mais le père Croquelin, en se sentant libéré, toussa, éternua, et sourit largement.

—Vous m'avez pas mal étouffé, dit-il, mais j'aime mieux cela que toutes les imbécilités de cette bande de diables verts, jaunes et noirs qui dansaient autour de moi comme des sauvages qui s'apprêtent à scalper leurs victimes.

Je vous dois donc la vie, monsieur Flambard. Mais me direz-vous où vous avez pris toute cette boue?

—Cette boue?...

Flambard se mit à rire et narra son aventure.

Il s'était fait conduire en une chambre par le cabaretier, et, tout en parlant, il faisait sa toilette. Le père Croquelin écoutait et en même temps frottait les habits du spadassin.

Lorsqu'il eut terminé son récit, il demanda:

—Et vous, père Croquelin, vous ne m'avez pas confié votre mésaventure?

L'ancien mendiant fit le récit de son excursion chez M. Pierrelieu. Quand il en fut venu à la mention par les domestique de "la captive", Flambard l'interrompit:

—Ah! ah! vous êtes certain qu'on a parlé d'une captive?

—Aussi certain que je suis certain d'étriper un de ces sacrés gardes...

—Eh bien! nous n'avons pas de temps à perdre. Il sera bientôt le crépuscule, et il importe de vérifier s'il y a captive ou non chez ce Pierrelieu.

Flambard envoya chercher un cabriolet.

—Vous, père Croquelin, allez m'attendre à la maison du capitaine où je vous rejoindrai ce soir!

Il passait quatre heures de quelques minutes, quand le cabriolet portant le spadassin s'arrêta devant la demeure de M. Pierrelieu.

Flambard descendit et s'approcha d'un domestique qui battait des tapis dans le parterre.

—C'est ici que demeure M. Pierrelieu? interrogea-t-il.

—Il y demeure aujourd'hui, répondit le domestique, mais demain il n'y sera plus.

—Ah! bah! dit Flambard.

—C'est comme je vous dis. Demain, nous remménageons en la cité pour l'hiver.

—Bon! je comprends, sourit Flambard en mettant une pièce d'or dans la main du domestique.

Celui-ci regarda la pièce, puis Flambard, et demanda, en mettant la pièce de monnaie dans sa poche:

—C'est un renseignement que vous désirez?

—Non, c'est pour t'encourager à ta besogne et me laisser aller frapper à la porte.

—La porte est ouverte, monsieur, comment frapperez-vous? demanda naïvement le domestique avec quelque méfiance.

—Je me contenterai seulement d'entrer sans frapper.

—Oui... et moi je risquerai de perdre ma place! Pas de ça, monsieur, je vais vous introduire.

—Comme tu voudras, mon ami. Ainsi donc, monsieur Pierrelieu est là?

—Non. Monsieur Pierrelieu est à ses affaires à la ville; mais mademoiselle est là.

—Tiens! fit Flambard avec un accent débonnaire, j'ai précisément une communication à faire à mademoiselle.

—Venez! dit le domestique.

Il introduisit le spadassin dans le vestibule et appela une fille de chambre.

—Philomène, dit-il, voici un gentilhomme qui veut faire une communication à mademoiselle; va la prévenir!

La fille de chambre s'éloigna. Le domestique indiqua un siège à Flambard et alla reprendre son travail dans le parterre.

Mlle Pierrelieu faillit s'évanouir d'effroi, lorsqu'elle aperçut dans le vestibule la silhouette haute et narquoise de Flambard.

—Mademoiselle, commença celui-ci en s'inclinant, je vous prie de m'excuser si ma visite intempestive vous contrarie; mais je suis muni pour vous d'une très importante communication de la part du capitaine Jean Vaucourt.

—Jean Vaucourt!... balbutia Mlle Pierrelieu en chancelant.

Flambard se précipita à son secours.

—Voulez-vous vous asseoir, mademoiselle? Je pense que vous n'êtes pas très bien.

—O mon Dieu! bégaya Mlle Pierrelieu, le sein tremblant, quelle nouvelle affreuse venez-vous m'apprendre, monsieur?

—Mademoiselle, je viens vous apprendre que le capitaine Vaucourt est blessé et incapable de se mouvoir et qu'il vous redemande sa femme.

—Sa femme!...

Mlle Pierrelieu, de pâle qu'elle était seulement devint livide. Elle étendit les bras en criant:

—O monsieur... monsieur Flambard! ayez pitié de moi!

—Mademoiselle, je ne vous ferai aucun mal, du moment que vous me mettrez en présence de madame Héloïse.

—Mais qui a dit qu'elle était ici?

—Le capitaine Jean Vaucourt qui m'envoie, répliqua Flambard sans sourciller.

—Mais comment sait-il que sa femme...

—Est ici?... C'est le bon Dieu qui a permis qu'il la vît en songe dans cette maison.

Et, imperturbable, Flambard ajouta:
—Ce qui prouve que Dieu "sait aussi des méchants arrêter les complots!"
—Oh! monsieur, pleurnicha Mlle Pierrelieu, je ne suis ni méchante ni mauvaise...
—Parbleu! c'est bien ce que je pensais, mademoiselle.
Et Mlle Pierrelieu sachant qu'elle ne pourrait donner le change au spadassin, résolut d'avouer sa complicité en défigurant la vérité.
—Monsieur, reprit-elle en pleurant, comme on m'avait dit que madame Vaucourt courait de grands dangers, j'ai offert ma maison afin qu'elle vécut en sûreté jusqu'au retour de son mari.
—Mademoiselle, je n'ai aucun doute que le capitaine vous saura gré de cette charitable action. Mais, aussi, comme je suis pressé et que le crépuscule approche...
—Vous voulez donc emmener madame...
—Si je veux l'emmener... Mais c'est l'ordre que je dois exécuter bon gré mal gré.
Mlle Pierrelieu, au fond, n'était pas fâchée de se voir débarrassée d'Héloïse puisque celle-ci se trouverait hors de la portée de Deschenaux. Cela reviendrait toujours à une sorte de vengeance contre son volage fiancé; même qu'elle cherchait à se persuader que ce serait encore la meilleure des vengeances en rendant la jeune femme à son mari!
Et puis, comment aurait-elle pu refuser de rendre la jeune femme à celui qui venait la réclamer? Ah! elle connaissait trop la réputation du terrible spadassin pour essayer seulement de se mettre en travers de sa volonté ou de ses intentions. Donc le mieux, de tous côtés, c'était de se rendre et de rendre sa victime.
—C'est bien, monsieur Flambard, je vais aller prévenir madame Héloïse. Mais auparavant je vous dirai qu'elle est bien souffrante depuis un mois, et mon médecin assure qu'elle a besoin de beaucoup de ménagements.
—C'est entendu. Allez, mademoiselle, je vous suis.
—Ne vaut-il pas mieux que j'aille la prévenir, monsieur?
—Je désire la prévenir moi-même, mademoiselle, sourit Flambard. Voyez-vous, j'ai pour principe de toujours faire moi-même mes affaires.
—Vous ne vous fiez pas à moi?
—Si, mais vous n'êtes qu'une femme, mademoiselle, et je vous vois très énervée. Aussi, comme la délicate mission que j'ai à accomplir demande du sang-froid, je crois...
—C'est bien, monsieur, venez.

Elle conduisit Flambard aux cuisines.
Les cinq ou six domestiques qui s'y trouvaient furent très surpris d'apercevoir cet étranger qui apparaissait comme un maître redoutable. Leur surprise devint de la stupeur en constatant que Mlle Pierrelieu avait ses beaux yeux noirs tout rougis et tout humides de larmes.
Que se passait-il? C'était pour eux un événement qu'ils avaient hâte de commenter.
Mlle Pierrelieu appela une servante et lui dit:
—Allumez un bougeoir, Marie, et conduisez-nous à la chambre de Madame!
La servante obéit vivement, toute stupéfaite qu'elle était. Elle pénétra dans un couloir sombre sur lequel donnaient les chambres des domestiques. Mlle Pierrelieu et Flambard suivaient.
La servante s'arrêta devant une porte au fond, c'était la dernière.
—Avez-vous la clef? demanda Mlle Pierrelieu.
—Je l'ai oubliée! déclara la servante en rougissant.
—Allez la chercher, commanda Mlle Pierrelieu, je tiendrai le bougeoir.
La servante reprit le chemin de la cuisine.
De suite Mlle Pierrelieu expliqua à Flambard:
—Monsieur, vous pourrez trouver étrange que ma pensionnaire soit ici et sous clef? Aussi, je désire vous expliquer que je lui ai donné cette chambre pour qu'elle fût plus près de mes domestiques qui en ont soin. Et si je tiens la porte fermée à clef, c'est afin d'empêcher certains domestiques mal stylés de pénétrer chez madame et de l'importuner.
Flambard fit mine d'accepter ces explications comme vraies et sincères.
La servante revint avec la clef de la chambre.
—Ouvrez! commanda Mlle Pierrelieu.
La porte fut ouverte. La première, la servante poussa un cri de surprise... la chambre était inhabitée!
Flambard aperçut une petite fenêtre ouverte et qui donnait sur une cour à l'arrière de la maison. Cette cour était murée, mais l'une des parois était à demi démolie, et le spadassin comprit que la jeune femme, pour échapper à ses geôliers et à ses bourreaux, avait pris la fuite.
Mais Mlle Pierrelieu, elle, avait poussé un véritable rugissement de lionne blessée.
Elle saisit un bras de Flambard qu'elle serra avec une force prodigieuse, elle serra si

fort que ses doigts et ses ongles pénétrèrent dans la chair du spadassin qui ne put réprimer une grimace de douleur.

—Monsieur, gronda sourdement la jeune fille avec des lèvres qui frémissaient tandis que ses regards lançaient des lueurs fauves, monsieur, vous avez une voiture à la porte, n'est-ce pas?

—Oui, répondit Flambard.

—Eh bien! emmenez-moi avec vous!

—Pourquoi? demanda Flambard très étonné.

—Pour me conduire au Palais de l'Intendance. Voulez-vous? dites!

—Mademoiselle, je ne peux vous refuser, venez.

Flambard ne songea pas à demander de plus amples détails, il croyait deviner. Au Palais de l'Intendance il y avait Deschenaux... il y avait Bigot! Flambard sourit. La disparition d'Héloïse ne l'inquiétait pas énormément. De ce moment il était quelqu'un qui se chargerait de la retrouver, et ce quelqu'un c'était Mlle Pierrelieu. Oui, Flambard se doutait bien à présent qu'il aurait un bon auxiliaire dans la personne de cette jeune fille!...

Mlle Pierrelieu était montée précipitamment à sa chambre pour s'habiller à la hâte. Quand elle fut prête à partir, elle dissimula un poignard dans son corsage.

Dix minutes plus tard le cabriolet roulait à toute vitesse vers la cité avec Flambard et Mlle Pierrelieu qui, agitée de jalousie et de fureur, songeait:

—Oui, c'est Deschenaux qui l'a fait évader... il la voulait!... Oh! le monstre, le monstre...

— XIV —

HAINES ET VENGEANCES

Un drame allait se jouer... ce drame allait se produire si rapidement que, dans l'esprit de ses acteurs, il n'aurait que la durée d'un éclair.

Dans ce cabinet de travail du Palais de l'Intendance que nous connaissons, un entretien venait de se terminer entre l'intendant-royal et son secrétaire Deschenaux, un entretien au cours duquel on avait prononcé quelques condamnations à mort. On avait en effet décrété la mort de Flambard, celle de Vaucourt, celle du père Croquelin et, enfin, celle d'Héloïse de Maubertin. Oui, Deschenaux en était arrivé à cette extrémité, et il avait avoué lui-même:

—Je crois que vous avez raison, monsieur l'intendant, il vaut mieux qu'elle meure!

Il s'était levé et s'apprêtait à partir, quand une porte s'ouvrit doucement pour encadrer une mince silhouette humaine. Et à travers la pénombre qui régnait dans le cabinet de travail—car on n'avait pas encore allumé les bougies—cette ombre s'avança, fugitive, à peine perceptible... Puis elle fit un bond jusqu'à Deschenaux et cria:

—Ah! scélérat, tu ne jouiras pas de ton triomphe avec celle que tu as fait évader... meurs!

Deschenaux n'était pas revenu de sa surprise que Mlle Pierrelieu—telle une furie antique—lui enfonçait dans la poitrine la lame d'une dague.

Deschenaux poussa un gémissement en portant la main à sa poitrine et balbutia avec une stupeur indéfinissable:

—C'est vous... Hortense?

—Si c'est moi?... Regarde!...

Deschenaux chancela et bégaya:

—Ah! tu m'assassines, fille de satan!

Bigot, non moins surpris, s'était élancé au secours de son secrétaire qu'il aida à s'asseoir sur un fauteuil.

—Oui, je t'assassine, rugit Mlle Pierrelieu, parce que tu m'as volé ma vengeance, parce que tu as fait évader Héloïse Vaucourt, parce que tu m'a délaissée pour elle, brigand! Meurs donc! clama-t-elle.

Et, comme une tigresse altérée de sang, elle bondit de nouveau et atteignit Deschenaux au visage de sa lame sanglante.

Mais cette lame avait été détournée quelque peu par Bigot, elle allait pénétrer dans la gorge de Deschenaux.

Lui, perdit connaissance et sa tête roula inerte sur le dossier du fauteuil.

Mlle Pierrelieu, croyant que Deschenaux mourait, fit entendre un ricanement rauque.

—Malheureuse! dit l'intendant en s'avançant sur elle pour la désarmer.

Mais elle leva encore sa dague toute rouge, et, riant,—elle était peut-être devenue tout à fait folle!—elle plongea l'arme tout entière dans son propre sein et elle tomba lourdement aux pieds de l'intendant.

Bigot jeta un sonore appel de secours.

Mais le drame était consommé: Mlle Pierrelieu s'était frappée au coeur!

. . . .

Or, pendant que se déroulait cette tragédie, le vicomte de Loys avait été installé provisoirement dans une salle de malades et de blessés, en attendant qu'on lui eût préparé une chambre. Le vicomte arrivait donc à l'hôpital environ seize heures après Jean Vaucourt.

La salle où de Loys avait été conduit était située au rez-de-chaussée et elle contenait douze malades et blessés. D'un côté cette salle attenait à une antichambre voisine du parloir, de l'autre à un large corridor longeant des chambres. La première de ces chambres, à gauche, était celle de Jean Vaucourt. C'est ce que le vicomte avait appris par la conversation de deux malades non loin de lui.

Quant au vicomte, il occupait un lit à l'extrémité de la salle qui touchait à l'antichambre. Le lit du vicomte s'appuyait d'un côté contre la cloison d'une cellule qui occupait un angle de la salle, et cette cellule servait de chambre à la surveillante du service de nuit.

Cette salle de malades, durant le jour, était bien éclairées et aérée par dix fenêtres, dont cinq de chaque côté de la salle. Les douze lits étaient rangés, six sur un côté et six sur l'autre, et entre chaque lit que séparait un large passage il y avait une fenêtre. Le soir venu, on allumait quatre lampes accrochées à des colonnes qui soutenaient le plancher supérieur de la salle. Entre les colonnes et les deux rangées de lits se trouvait une spacieuse allée.

Le vicomte avait en peu de temps observé la disposition des lieux, car il voulait profiter de la première opportunité pour accomplir son affreuse besogne.

Les lampes venaient d'être allumées. Un peu plus tard, à cinq heures et demie, deux soeurs tourières vinrent faire la distribution des aliments aux malades. De Loys ne voulut rien manger.

A huit heures un médecin et un chirurgien firent leur ronde.

Le chirurgien, qui avait pansé le vicomte à son arrivée à l'hôpital, s'approcha et demanda :

—Ça va mieux, monsieur le vicomte ?

—Oui, dit de Loys.

—Oh ! ce ne sera rien, répliqua le chirurgien. Demain ou après demain vous pourrez quitter l'hôpital.

A neuf heures la surveillante de nuit fit son entrée dans la salle. De Loys tressaillit : dans cette soeur tourière il venait de reconnaître Marguerite de Loisel. La jeune fille tenait dans l'une de ses mains un petit paquet quelconque. Elle se dirigea vers la cellule destinée à la surveillante. Au moment où elle allait pousser la porte, elle jeta un regard distrait sur le lit appuyé à la cloison de la cellule, et elle tressaillit violemment en reconnaissant le vicomte de Loys... de Loys qui avait fermé les yeux pour ne pas voir les regards de Marguerite... de Loys qui feignit de dormir !

Marguerite n'avait pas seulement tressailli, elle avait pâli ! Un sentiment de haine avait aussitôt serré son coeur, mais ce sentiment elle l'avait étouffé de suite... car elle voulait pardonner ! Mais pouvait-elle oublier ?... Oublier ? ah ! non, elle en était incapable ! Ou, du moins, elle s'en sentait incapable !

Car elle n'avait pu oublier les outrages dont l'avait abreuvée le vicomte ! Elle n'avait pu oublier qu'elle l'avait, un soir, frappé d'un poignard, alors que, ivre, le vicomte avait voulu lui faire violence ! Elle n'avait pu oublier... et elle n'oublierait jamais la plus terrible scène de sa vie, cette scène honteuse où, folle quelle avait été à cause de narcotiques qu'on lui avait fait prendre à son insu, elle s'était montrée publiquement une dévergondée ! Ah ! non, elle n'oublierait jamais le mépris qu'elle avait lu dans le regard loyal de Jean Vaucourt, ce même soir, à cette fête du munitionnaire Cadet en sa princière demeure de la Porte Saint-Jean !

Ah !... c'est que Marguerite de Loisel avait plus souffert de toute cette honte, de tout ce mépris, que de la déchéance qu'elle avait subie par l'effondrement de la fortune et de la faveur dont jouissait le baron de Loisel, qu'elle croyait son père !

Elle avait pleuré et elle avait gémi !

Elle avait maudit ceux qui l'avaient jetée dans ce milieu infâme dont le roi était Bigot... Bigot dont on lui avait dit qu'elle était la filleule... Bigot qui, à ce titre de parrain aurait dû la protéger, l'avait laissée choir... Bigot qui avait même participé à l'odieuse comédie jouée à la fête donnée par Cadet ! Oui, elle avait maudit cet homme et tous ceux-là qui l'avaient enserrée vivante dans ce cloaque où grouillait une lèpre ignoble et gluante !

Elle n'avait cessé de maudire cet homme sans foi ni loi, ce Lardinet, dont la paternité à son égard lui était en doute, ce prévaricateur, cet assassin qui l'avait menée, elle, par la main dans cet assemblage monstrueux d'êtres vils et hideux, scorpions rampants dont

les gueules distillaient sans cesse un poison mortel!

Elle n'avait donc pu oublier le vicomte! L'oublier?... Ah! comme elle l'avait méprisé... haï!

Elle l'avait haï, même quand on lui avait dit de pardonner! Elle l'avait haï et, chose curieuse, elle avait voulu pardonner en même temps! Elle l'avait haï, et, à la fin, elle avait pardonné! Elle l'avait haï, et, pourtant, il lui avait semblé qu'elle ne le haïssait pas! Mais alors ce n'était donc pas la haine qui l'animait? Peut-être voulait-elle seulement haïr, sans y arriver!...

Puis, le temps avait marché... deux ans s'étaient écoulés.

Marguerite n'avait plus revu le vicomte.

Elle avait à peine entendu parler de lui.

Et voilà qu'elle le revoyait tout à coup, elle le revoyait, pâle, blessé d'un coup d'épée, couché sur un lit d'hôpital!

De cette seconde même tout le passé était revenu brusquement à son esprit apaisé, ce passé terrible qu'elle avait essayé d'oublier.

Oui, elle retrouvait soudain devant elle un acteur effrayant de son passé, elle le retrouvait blessé... mais non blessé à la guerre, sur le champ d'honneur, puisque, comme elle le savait, le vicomte était demeuré en la cité de Québec durant cette belle campagne.

Elle pensa de suite qu'il avait été blessé dans une bagarre quelconque!

Quoi! se jetait-il encore dans les bagarres?

N'avait-il pas changé de vie?

C'était donc toujours ce même jeune seigneur fat, libertin, et batailleur?

Et quel crime pouvait-il avoir commis encore? Combien d'autres folies n'avait-il pas commises depuis ce soir affreux du 30 septembre 1756?

Alors, pour échapper à toutes ces pensées qui venaient trop brutalement assaillir sa mémoire, elle entra vivement dans la cellule, y déposa le petit paquet qu'elle avait apporté, et revint dans la salle où une à une elle éteignit les lampes. Il était neuf heures.

Elle ne laissa brûler qu'une veilleuse posée sur une table au centre de l'allée qui séparait les deux rangées de lits.

Puis, tout étant tranquille, elle regagna sa cellule.

Le vicomte avait observé tous ses mouvements, et lorsqu'elle revint vers sa cellule, dans la demi-nuit qui régnait sur la salle, il osa la regarder, croyant que Marguerite ignorait sa présence si près d'elle. Or, il frémit malgré tout son courage quand son regard se choqua aux rayons qui s'échappaient des prunelles sombres de Marguerite: elle l'avait encore regardé comme malgré elle!

Elle pénétra hâtivement dans sa cellule.

La cellule était meublée uniquement d'un petit lit et d'une petite table. Sur cette table était une veilleuse à abat-jour. Marguerite s'assit sur le bord du lit et ouvrit d'une main légèrement tremblante le petit paquet qu'elle avait apporté. C'était la liasse des documents relatifs à sa naissance que lui avait remis, la nuit précédente, Flambard. Elle n'avait pas eu le temps durant toute cette journée de prendre connaissance de ces documents. Elle avait attendu avec hâte que vînt le soir, et maintenant dans le silence et le calme de la nuit elle pouvait satisfaire sa juste curiosité.

Longtemps elle demeura plongée dans cette lecture qui lui révélait ce qu'elle était. Elle lut surtout avec avidité l'acte de sa naissance et celui de son baptême. Ce dernier l'avait fait frémir: elle était bien véritablement la filleule de l'intendant Bigot. Elle avait été baptisée trois ans après sa naissance à Versailles, au cours d'un voyage que son père, le véritable baron de Loisel, avait fait des Indes en France, et elle avait eu pour parrain le sieur François Bigot, et, pour marraine, une cousine de ce dernier, Mlle Virginie de Puysieulx. On lui avait donné les noms de Virginie-Françoise-Marguerite. Ce nom qu'elle portait lui venait de sa mère, une demoiselle Marguerite de Chabannes. Si Marguerite se sentit mal de se voir la filleule de Bigot, par contre elle se réjouit intérieurement de n'être pas fille de roture, comme le lui avait reproché le vicomte de Loys. Elle était de petite noblesse, mais de noblesse tout de même. Si les barons de Loisel avaient acquis peu de gloire, par contre les Chabannes occupaient une belle place dans l'histoire de la noblesse française. En effet, un Chabannes n'avait-il pas été l'un des lieutenants de Jeanne d'Arc au siège d'Orléans? C'était donc pour Marguerite une révélation précieuse et qui la sortait de la déchéance où l'avait jetée l'infâme Lardinet.

Pendant un moment Marguerite essaya de se rappeler l'image de son père et celui de sa mère. De son père, oui, maintenant qu'elle savait, elle se souvenait vaguement d'un homme jeune encore qui se penchait sur son front et y posait tendrement ses lèvres; et cet homme, le vrai baron de Loisel, lui semblait avoir quelque ressemblance de traits avec ce Lardinet! Mais de sa mère, de cette Marguerite de

Chabannes, elle ne pouvait rassembler aucun souvenir. Ah! non... elle était trop jeune, elle venait à peine de naître. Mais elle n'oubliait pas l'image douce, souffreteuse, de celle qui avait été sa seconde mère, l'épouse de Lardinet. Durant une heure Marguerite se laissa emporter dans les sphères du rêve, et elle subissait une si douce émotion à revivre avec des êtres qu'elle n'avait pas connus, comme son père et sa mère, que des larmes roulaient lentement de ses yeux.

Puis, quittant le rêve, elle reprit la lecture des autres pièces recueillies par le comte de Maubertin.

La nuit avançait. Le silence était devenu solennel, et l'on n'entendait que la respiration affaiblie des malades de la salle.

Tout dormait.

Tout?... Non!... Un homme veillait, un homme qui guettait le moment opportun pour accomplir un crime monstrueux, un sacrilège, dans cette maison sainte, un crime de haine et de vengeance. Il s'était dit qu'il attendrait deux heures pour être certain que les autres malades et la surveillante dormiraient.

Mais cette surveillante ne semblait pas dormir, le vicomte l'entendait remuer des papiers, il l'entendait parfois soupirer, et cette surveillante, c'était Marguerite de Loisel dont la vue l'avait excessivement troublé, dont le regard perçant l'avait traversé comme un fer rougi au feu!

A cette pensée le vicomte exprima un sourire de dédain.

Bah! que lui importait Marguerite de Loisel, ou plutôt cette fille de roture, cette Lardinet qui n'était qu'un rebut de l'espèce humaine, et que de pieuses femmes charitables avaient recueillie dans la boue pour l'abriter sous leur toit hospitalier!

Non, cette Lardinet ne valait pas qu'on s'occupât d'elle, il la méprisait!

Il repoussait son image, il n'avait pas le temps ou de s'émouvoir ou de s'attendrir; il était venu là pour accomplir une vengeance, une vengeance qu'il avait longtemps méditée, qu'il avait savourée en secret. Cette vengeance, c'était de tuer Jean Vaucourt et de sa jeune et belle femme faire sa maîtresse, son esclave.. Que lui importait le reste du monde!

Et cette vengeance, enfin, il la tenait: Vaucourt était là, non loin de lui, dans une chambre voisine de la salle... il était là blessé, endormi peut-être, mais sûrement à demi mort! Oui, Jean Vaucourt était là à la portée de sa main criminelle!...

Et, pas bien loin de l'Hôpital-Général, dans une belle demeure et sous la surveillance d'une jeune fille en qui il pouvait avoir confiance, était la femme de Vaucourt; et cette femme, exquise par sa jeunesse, sa beauté et sa vertu, serait à lui dès qu'il jugerait le moment venu!

Or, ce moment venu, ce serait après la disparition de l'homme, du mari... Jean Vaucourt!

—Allons! se dit soudain de Loys, l'heure est venue!

Il se glissa doucement hors de son lit, se mit à quatre sur le plancher et lentement rampa vers l'allée. Il y avait juste assez de lumière répandue par la veilleuse pour lui permettre de se guider. Toujours rampant et rasant le pied des lits, il traversa l'allée dans sa longueur vers la porte ouverte du corridor. Il avait estimé qu'il faudrait en tout dix minutes pour atteindre la chambre du capitaine canadien, accomplir son oeuvre de mort, et revenir à son lit.

Il atteignit le corridor, et à sa gauche se trouvait la chambre de Jean Vaucourt dont la porte était légèrement entre-bâillée. Dans la chambre il y avait également une veilleuse allumée et posée sur une table au chevet du lit. La pâle clarté de la veilleuse lui permit de voir un être humain couché sur le lit, enveloppé jusqu'au menton. Le visage de cet homme était encadré d'une courte barbe noire, mais le vicomte reconnut Jean Vaucourt.

Le capitaine paraissait plongé dans un profond sommeil.

De Loys poussa un peu la porte, et il rampa dans la chambre. Au pied du lit il s'arrêta un instant pour assujétir dans sa main droite le poignard qu'il avait dissimulé sous ses vêtements. Puis, de nouveau, il avança vers le chevet. Là, il se dressa sur les genoux, leva le poignard... Mais il ne frappa pas tout de suite. De sa main gauche qui ne tremblait pas, il écarta doucement les couvertures pour découvrir la poitrine. Le blessé fit un mouvement, et de Loys croyant qu'il s'éveillait, plongea rapidement son arme dans le sein du capitaine.

Un long gémissement s'échappa de la bouche du blessé... et au même instant sa main droite se crispa avec une force prodigieuse sur la main du vicomte. Mais brusquement de Loys abandonna le manche de l'arme et dégagea sa main de celle du capitaine. Les paupières de Jean Vaucourt avaient vivement papilloté, puis tout son être était demeuré immobile et comme mort. De Loys, à cette

seconde, sentit une sueur froide inonder sa nuque. Puis il tressaillit fortement en entendant une porte grincer légèrement du côté de la salle des malades.

Abandonnant son arme dans la poitrine de Jean Vaucourt, le vicomte rampa rapidement vers le corridor, puis dans la salle... Là, il se glissa sous le premier lit, terrifié presque par l'apparition qu'il venait de voir: debout, devant la porte de sa cellule, se tenait Marguerite de Loisel. Elle avait entendu le gémissement du capitaine dans le grand silence qui planait de toutes parts, et croyant qu'un de ses malades l'appelait ou demandait quelque assistance, elle était sortie de sa chambre. Mais le même silence solennel régnait encore.

Marguerite, après avoir promené son regard sur la salle, ne découvrant rien de particulier ou d'anormal, rentra dans sa chambre.

Au moment où elle refermait sa porte, le vicomte entendit partir de la chambre du capitaine un nouveau gémissement.

Il frissonna.

Quoi! Jean Vaucourt n'était-il pas mort?

Il trembla! Car il avait songé à retourner dans la chambre pour y reprendre son poignard, ce poignard gravé des lettres F. L.!

Rentrer dans cette chambre?... Le vicomte n'osa pas... il eut peur!

Et, suant, tremblant, il regagna son lit. Doucement encore il se glissa sous ses couvertures, puis il demeura inerte, exténué, mais plus encore épouvanté par la pensée qu'il avait abandonné dans le sein de Jean Vaucourt son arme! Un témoin qui pourrait le compromettre!

Le vicomte de Loys plongea dans un cauchemar terrible...

— XV —

C'EST VOUS QUI L'AVEZ TUE!...

Au matin suivant, une soeur tourière pénétra dans la chambre du capitatine pour y éteindre la veilleuse. Elle faillit pousser un cri de terreur et s'évanouir en découvrant le capitaine inerte, ensanglanté et le sein percé d'un poignard qui y demeurait planté. Et, chose plus horrible, la main droite de Jean Vaucourt était crispée sur le manche de l'arme.

Elle courut prévenir la soeur supérieure. L'instant d'après toute la maison était bouleversée par cette rumeur affreuse qui courait d'étage en étage, de chambre en chambre, de cellule en cellule:

"Le capitaine Jean Vaucourt avait mis fin à ses souffrances"!

Un suicide!...

La chose était stupéfiante!

Ce suicide était-il possible? Oui, et c'était même une certitude pour tout le monde.

Pour tout le monde? Non!

Le vicomte de Loys savait que ce n'était pas un suicide!

Non!... Marguerite de Loisel savait que ce n'était pas un suicide, bien que les circonstances parussent le démontrer! Elle savait et elle ne savait pas: en apprenant la terrible nouvelle, elle était accourue dans la chambre du capitaine, elle avait vu le jeune homme ensanglanté, livide, immobile et sa main droite serrée sur le manche du poignard. D'abord, elle était tombée à genoux auprès de la couche funèbre en sanglotant.

Ensuite sa pensée s'était mise au travail. Oui, toutes les circonstatnces pouvaient faire croire au suicide: il tenait encore dans sa main l'arme fatale! Et puis, Marguerite savait que le capitaine souffrait atrocement, non pas tant de ses blessures reçues à Carillon, que de savoir sa jeune femme et son enfant entre les mains d'ennemis implacables. Savoir que sa femme adorée et son enfant souffraient doublait, triblait sa propre souffrance! Savoir qu'il ne pouvait aller à leur secours, augmentait sa souffrance!

Dans tout le cours de cette journée où il avait été amené à l'Hôpital-Général, il n'avait cessé de clamer sa souffrance et son désespoir... il s'était suicidé pour échapper à une torture qu'il ne pouvait plus endurer!

Eh bien! non... l'esprit de Marguerite de Loisel se révoltait à cette pensée! Elle s'insurgeait opiniâtrement contre cette idée de suicide! Car Jean Vaucourt avait des ennemis qui le poursuivaient partout! Car Jean Vaucourt avait tout près de lui un ennemi terrible, le plus terrible peut-être... le vicomte de Loys!

Marguerite, à cette accusation que son coeur voulait mettre sur ses lèvres, se rebellait pourtant... c'était si odieux que c'en était incroyable! Pourtant!... Elle réussit à faire taire sa pensée, comme elle réussit à faire taire ses lèvres. Elle attendrait les événements.

Et en attendant ces événements, en attendant aussi le chirurgien qu'on avait fait mander, Marguerite retomba dans le gouffre du passé.

Elle se reporta à ce jour où elle avait vu Jean Vaucourt, le jeune clerc de notaire, vêtu de sa soutanelle, fier, noble et beau! De suite elle avait aimé, sans se l'avouer peut-être, ce jeune homme! Elle l'avait aimé, peut-être pas de la même façon qu'elle avait aimé le vicomte de Loys, mais elle l'avait aimé quand même! Et elle l'avait aimé d'un amour plus vrai peut-être qu'elle n'avait aimé le vicomte, puisque pour Jean Vaucourt, pour épargner à Jean Vaucourt toute souffrance, toute douleur, elle se fût fait écharper!

Et voilà, maintenant, qu'il était mort, presque sous ses yeux, et elle n'avait pu lui porter secours!

Marguerite sentit une vive douleur crisper son coeur, douleur qui s'accrut en songeant à Héloïse, au coup affreux que cette nouvelle lui porterait! Et cette pensée lui fit tellement de mal qu'elle éprouva un étourdissement, et pour ne pas tomber à la renverse, elle se leva pour s'asseoir sur un siège près du chevet du lit.

Le chirurgien arrivait.

Il invita tout le monde à sortir de la chambre, ne retenant près de lui que deux soeurs infirmières.

A regret Marguerite de Loisel sortit de la chambre et gagna sa cellule. Elle allait y chercher les documents qu'elle y avait laissés.

De Loys, qui se réjouissait de voir la mort du capitaine attribuée au suicide, vit venir Marguerite. Et plein d'audace à présent que tout danger se trouvait écarter de lui, il interpella la jeune fille:

--Est-ce vous, vraiment, que je revois ici?

Il montrait une figure tout à fait étonnée.

—Je suis bien celle que vous pensez, répliqua froidement Marguerite. Que me voulez-vous, monsieur?

Le ton de la jeune fille et le regard qu'elle lança au vicomte troublèrent grandement ce dernier.

—Mademoiselle Mar... bredouilla-t-il... mademoiselle Lard...

—Dites donc Mademoiselle de Loisel, vicomte! Si vous n'avez pas oublié ma figure, comment avez-vous pu oublier mon nom? demanda Marguerite légèrement ironique.

—Pardon, mademoiselle Marguerite, il y a si longtemps, et je suis si malade... Voulez-vous me dire ce qui est arrivé cette nuit?... On parle de suicide...

—C'est le capitaine Jean Vaucourt, répondit lentement Marguerite en dardant l'éclat de ses yeux noirs et profonds dans les regards troublés du vicomte.

Oh! ces regards pénétrants, ces regards de feu... comme il se les rappelait! Ces regards avaient été doux et langoureux un jour; mais aussi comme ils avaient été durs et redoutables une fois ou deux! Et à cette même minute ils étaient si foudroyants, que de Loys, malgré lui, papillota des paupières.

—Le capitaine Jean Vaucourt... bégaya-t-il.

—Lui-même, monsieur.

—Il s'est suicidé, dites-vous?

—Ce n'est pas moi qui le dis, monsieur. Il est vrai que d'autres le disent et le pensent...

—D'autres?...

—Mais moi je pense et je dis qu'il a été tué!

—Qu'il a été tué!... fit de Loys en pâlissant et en s'agitant avec effroi sous ses draps.

—Oui... reprit Marguerite avec un accent terrible, c'est vous qui l'avez tué!

Et la jeune fille, laissant le vicomte horrifié, s'élança vers sa cellule.

Rapidement elle prit les papiers qui se trouvaient encore éparpillés sur la petite table, en fit un paquet à la hâte et sortit pour regagner sa chambre du jour.

En refermant sa porte un des papiers qu'elle avait sous son bras tomba par terre sans qu'elle s'en aperçut.

Elle s'en alla.

Le vicomte, qui avait vu ce papier tomber, se leva vivement et alla le ramasser pour le glisser aussitôt dans ses vêtements de nuit.

. . . .

Le matin de ce même jour, vers les six heures et demie, une femme enveloppée d'un manteau d'étoffe grise, un panier au bras, sortait d'un taudis d'une ruelle obscure de la basse-ville: ce taudis, c'était le cabaret borgne de la mère Rodieux, et cette femme, c'était Rose Peluchet.

Elle s'en allait aux provisions.

A l'angle où la ruelle débouchait sur la rue Sault-au-Matelot, Rose Peluchet aperçut une forme humaine écroulée devant une porte et gisant inanimée.

Rose s'arrêta, tremblante et émue. Dans le demi-jour qui régnait elle ne pouvait reconnaître à quel sexe appartenait cette forme humaine. Elle se rapprocha un peu craintivement, puis elle se baissa et reconnut que c'était une femme... une femme jeune encore, mais excessivement maigre, et enveloppée dans une couverture de lit.

—Pour l'amour du bon Dieu! murmura la jeune fille, qui peut bien être cette femme?... N'importe! ajouta-t-elle, on ne peut toujours pas la laisser là à crever de froid et de faim!

Sans plus, Rose déposa son panier par terre, souleva la femme dans ses bras et l'emporta au cabaret.

La mère Rodioux venait de se lever, d'allumer le feu de la cheminée et de commencer à vaquer à ses occupations journalières.

En voyant entrer sa servante avec cette femme inanimée dans ses bras, la mégère s'écria:

—Eh ben! qu'est-ce que c'est que tu nous apportes pour déjeuner, la Pluchette?

—Ah ben, patronne, c'est une jeune femme qui était sans vie sur la rue... je l'ai ramassée!

—Tiens! cette trouvaille!

Rose Peluchet déposa son fardeau sur un grabat près de l'âtre, et la mère Rodioux s'approcha pour voir qui était cette jeune femme.

Les flammes claires du foyer éclairaient vivement les traits livides et amaigris de la jeune femme, et la mère Rodioux en se penchant poussa un cri de surprise:

—Ho! par la bonne sainte des saintes!... est-ce ben possible ce que je vois?

—Ah ben, patronne, allez-vous me dire qu'on connaît la dame?

—Si on la connaît?... j'te pense, et ce n'est pas la dernière venue!

La mère Rodioux ricana aigrement et ajouta:

—Veux-tu savoir son nom, Rose?... Elle s'appelle madame Jean Vaucourt, et c'est la fille du comte de Maubertin!

—Ho!... fit Rose Peluchet avec admiration.

La mère Rodioux se pencha à l'oreille de sa servante et avec un ricanement sinistre, elle ajouta:

—Merci, la Pluchette... tu viens de m'apporter une fortune!

—Une fortune!...

Et la Pluchette, croyant que la mère Rodioux avait perdu la boule, partit de rire et s'élança dehors pour aller reprendre son panier et courir aux provisions.

Deuxième Partie

HAINE CONTRE HAINE

— I —

L'AGONIE DE LA NOUVELLE-FRANCE

C'était l'agonie...

La Nouvelle-France ne rendait plus qu'un souffle difficile, un souffle entrecoupé de hoquets!

Livide et mourante entre les serres des oiseaux de proie qui la tenaillaient depuis dix ans, meurtrie et déchirée par une nuée d'ennemis qui n'avaient cessé de la larder durant plus d'un siècle, la colonie n'émettait plus qu'un râle douloureux!

C'était le commencement de la fin!

Sa mère, La France, paraissait l'oublier et elle la laissait aller à son sort effrayant; ou plutôt ceux qui dirigeaient la France — pour être juste — le roi, ses ministres et son parlement se désintéressaient jour après jour de cette colonie qui ne leur paraissait qu'un fardeau inutile et encombrant. Là-bas, tandis qu'on menait à toutes guides le char cahotant de l'Etat, cette colonie, qu'estimait tant l'Angleterre et qu'elle convoitait parce qu'elle avait le flair que ne possédait pas, hélas! un roi Louis XV, on la jetait par-dessus bord!

Depuis le commencement de cette guerre de Sept Ans la France, qui avait éprouvé plus de revers qu'elle n'avait compté de succès, la France, épuisée, malade, indécise, se laissait aller sur la pente des désastres! Ou plutôt, encore, les hommes incapables qui la menaient semblaient la pousser davantage sur cette pente terrible... pente qui aboutissait à un abîme effrayant : la révolution!

La Nouvelle-France sentait le vertige de l'abîme même au lointain où elle se trouvait, elle en subissait elle-même la formidable attraction. Mais, plus consciente de son devoir, de son honneur, elle résistait à la poussée, à l'attraction. Elle s'agrippait aux bords de la pente et, par efforts inouïs, par sacrifices incalculables, par un héroïsme surhumain elle réussissait à éviter le tourbillon et à remonter le long de la glissade échevelée! Et elle allait réussir complètement, elle allait échapper à la chute

fatale, mais il lui fallait un mince secours, un secours qu'elle réclamait à bras tendus, à mains jointes, à lèvres frémissantes, à sa mère! La mère, ou mieux ceux qui aveuglaient cette mère détournèrent la tête : à quoi bon!

Or, cet "à quoi bon" dédaigneux trouvait un écho destructif et néfaste dans l'esprit d'êtres inhumains et méchants qui, en leurs mains, avaient accaparé les pouvoirs publics, et qui, avec un cynisme horrible, essayaient de précipiter la plongée finale! Hélas! ils allaient atteindre leur but trop tôt...

Bigot, en effet, avait fini par prendre en ses mains sordides la direction totale des finances du pays.

Les finances!...

C'était l'unique force pour lutter avec chances de succès contre les finances anglaises qui, après l'effort extraordinaire qu'elles avaient accompli pour mener la campagne de 1758, campagne qui avait rendu l'Angleterre maîtresse de Louisbourg, allaient durant l'hiver de 1759 accroître du double cet effort pour écraser définitivement les vaillants défenseurs de la Nouvelle-France.

Bigot et consorts semblaient s'être ligués avec les ennemis du dehors pour achever plus tôt l'oeuvre funeste. Le Marquis de Vaudreuil, trop pris par les opérations militaires, c'est-à-dire les affaires du dehors, ne donnait pas l'oeil aux affaires de l'intérieur, s'en remettant à Bigot dont il ne soupçonnait pas ou, mieux peut-être, dont il ne semblait pas redouter les manoeuvres perfides. Il refusait de prêter l'oreille aux sages avis de quelques hommes dévoués et clairvoyants qui surveillaient les menées sombres de la clique. Il ne voulait pas entendre le marquis de Montcalm, qui ne cessait de lui faire des représentations pour faire cesser les scandales publics dont se rendaient coupables les Cadet, les Varin, les Péan, les Estèbe, les Pénissault, les Corpron, et toute cette hideuse phalange de cannibales que conduisaient au son de l'or tintenambulant Bigot et ce triste sire Deschenaux que l'histoire condamne comme un abject voleur.

Plus que cela, à la veille du terrible déclanchement que l'Angleterre allait exécuter contre la Nouvelle-France, et durant les quelques mois qui précédèrent l'arrivée de la flotte anglaise sous les ordres de Wolfe, M. de Vaudreuil en était venu à se brouiller tout à fait avec ses principaux officiers: Montcalm, Lévis et Bougainville. S'il n'y avait entente entre les chefs, qu'allait-il arriver? Et, pourtant, le marquis de Vaudreuil, canadien par naissance, ne manquait pas de patriotisme. Il eût tout sacrifié de ses biens personnels et de sa personne pour conserver au roi de France cette belle colonie. De fait, quand il alla après la conquête rendre compte au roi de son administration, il arriva à la cour comme un pauvre homme, ayant fait servir pour le service public ses émoluments de gouverneur. Pour continuer à tenir convenablement son rang de gentilhomme il avait compté sur la générosité du roi de France qui, malheureusement, ne sut pas reconnaître les grands services qu'il avait rendus à la France. S'il commit des fautes — des fautes dont il ne devait être tenu trop rigoureusement responsable — quels bienfaits il avait accomplis dans cette colonie, et que de fois il l'avait sauvée du désastre par quelque entreprise glorieuse dont il avait été l'âme directrice!

Quant aux erreurs commises et à ses imprévoyances, il faut dire que le marquis avait été, tout le temps de son administration, la dupe de Bigot qui avait placé dans son entourage immédiat des gens à lui, gens qui étouffaient les voix autorisées qu'on entendait s'élever de temps à autre contre la bande de détrousseurs des biens du roi et de la France.

Mais lorsqu'on vit les préparatifs formidables que faisait l'Angleterre en cet hiver de 1759, on décida de mettre de côté les divisions et l'on s'apprêta à donner l'effort.

Un grand appel au secours fut lancé à la France par la voix de Bougainville qu'on envoya à la cour.

Qu'allait répondre la France?

C'est ce que nous saurons bientôt dans un autre récit intitulé "Le Siège de Québec". Pour le moment, il importe que nous poursuivions la narration de cette histoire.

. . . .

— II —

QUE MEDITAIT DESCHENAUX ?

Nous avons vu qu'Héloïse de Maubertin, femme de Jean Vaucourt, était par hasard

tombée aux mains de la mère Rodioux, l'ancienne mendiante.

Disons auparavant, que Jean Vaucourt, frappé par le poignard du vicomte de Loys, n'était pas mort : le coeur n'avait pas été atteint, et la forte constitution du jeune homme avait prévalu.

Quant au vicomte, que Marguerite de Loisel n'avait pas voulu dénoncer par manque d'une preuve positive, il avait quitté l'hôpital deux jours après avoir commis son attentat contre le capitaine des gardes du Marquis de Vaudreuil, et il avait enragé d'une haine folle en apprenant que Jean Vaucourt était sauvé.

Or, ces événements subits, notamment la disparition d'Héloïse de chez M. Pierrelieu, le suicide de Mlle Pierrelieu et l'attentat commis contre la personne du capitaine, avaient tout à fait dérouté notre ami Flambard dans ses recherches pour retrouver Héloïse et son enfant. Il se voyait, lui et ses amis, environné d'ennemis insaisissables, et il finissait par s'avouer qu'il était incapable de prévenir leurs coups. Pourtant ces ennemis, il les connaissait, il les devinait du moins, et pour s'en débarrasser ou les empêcher d'agir il cherchait vainement un moyen efficace. Et maintenant qu'il avait perdu la trace d'Héloïse, il ne savait plus où donner de la tête, où frapper : la jeune femme demeurait introuvable. Le père Croquelin, besace au dos, avait fouillé toute la ville et il n'avait pas réussi à trouver la moindre piste.

Et l'hiver était venu.

Les deux amis n'avaient pas plus trouver trace de l'enfant d'Héloïse, et le plus grand mystère semblait entourer sa disparition. Et voilà que peu à peu le découragement s'emparait de cette âme forte qu'était celle de Flambard.

Deux hommes, toutefois, pouvaient lui faire pénétrer le mystère : Bigot et le vicomte de Loys, et peut-être aussi Deschenaux. Mais comment atteindre ces hommes, ou comment leur faire rendre un secret dont ils devaient être fort jaloux? Car ces hommes, c'était le pouvoir, et le premier, Bigot, contrôlait la finance, le commerce, la police et même la politique! Oui, comment arriver à soumettre ces personnages à sa volonté? Car de Loys avait été nommé lieutenant de police alors que les troupes coloniales se dirigeaient vers la frontière, et le lieutenant de police était, après l'intendant, le second pouvoir. Puis, entre l'intendant et le lieutenant de police surgissait cette ombre sournoise et tortueuse qu'était Deschenaux factotum de l'intendant, être presque insaisissable, ombre qui glissait dans l'ombre.

Certes, Flambard pouvait, au pis aller et s'il l'eût voulu, venger Héloïse et Jean Vaucourt en se jetant, la rapière au poing, contre ces trois monstres et les envoyer faire de l'agiotage et du mystère dans l'autre monde, mais cela n'eût pas avancé ses affaires. Il se promettait bien de tout faire pour les rayer du corps de la société, mais auparavant il importait de sauver ses amis, et pour les sauver il avait besoin de saisir les secrets et les trames de l'intendant et de ses laquais.

A ce sujet Flambard regrettait une chose : celle de n'avoir pas cherché à savoir de Mlle Pierrelieu ce qu'était devenu l'enfant d'Héloïse. Car elle avait dû être au courant aussi de cette affaire. Flambard n'avait pas songé à cela, ou s'il y avait songé, il pensait revoir Mlle Pierrelieu qu'il avait amenée au Palais de l'Intendance. Aussi quelle stupeur fut la sienne en apprenant le drame du Palais, ce drame au cours duquel Mlle Pierrelieu, après avoir tenté d'assassiner Deschenaux, s'était frappée au coeur d'un coup de dague sous les yeux de l'intendant!...

Plus tard notre héros avait appris, à son grand regret, que Deschenaux n'en avait eu que pour quatre semaines de lit. Quant à M. Pierrelieu, après un tel scandale, il avait vendu ses affaires et était repassé en France en même temps que M. de Bougainville et quelques officiers français. Donc, du côté des Pierrelieu, Flambard n'avait plus espéré apprendre quoi que ce fût au sujet de l'enfant d'Héloïse.

Flambart couvait donc dans son coeur de grandes inquiétudes. Il aimait Héloïse comme si elle eût été sa fille, il l'aimait autant que son père, le comte de Maubertin, l'avait aimée. Il aimait l'enfant d'Héloïse comme son petit enfant, et pour cet enfant il se fût fendu en quatre pour lui épargner la moindre peine, la moindre souffrance. Pour lui ces inquiétudes étaient une vive souffrance, et il souffrait encore de savoir que Jean Vaucourt était très gravement blessé et entre la vie et la mort, — Jean Vaucourt qu'il affectionnait comme l'avait affectionné le comte de Maubertin. Car,

disons-le, tout ce qui touchait au coeur du comte touchait au coeur de Flambard. Or, pris qu'il était avec ces êtres chers dans un engrenage de haines et de vengeances dans lequel il se débattait vainement, rien d'étonnant qu'à la fin il fût saisi de découragement.

Mais le découragement ne pouvait avoir une longue emprise sur une âme trempée comme celle de notre héros. Il se roidit contre le mauvais sort, il redressa sa haute taille et il prit une résolution terrible. Mais avant d'exécuter cette résolution, il décida d'attendre la venue de M. de Vaudreuil, qui avait annoncé son arrivée à Québec pour les derniers jours de l'hiver.

Que devenait donc pendant ce temps Héloïse de Maubertin, la femme de Jean Vaucourt ?

Nous savons comment Rose Peluchet avait, un matin d'octobre, découvert la jeune femme gisant inanimée sur le pavé de la rue, et comment elle l'avait transportée au cabaret de la mère Rodioux. Nous nous rappelons aussi ce qu'avait dit la tenancière en reconnaisasnt Héloïse :

—Merci, la Pluchette, tu viens de m'apporter une fortune !

La mère Rodioux avait de suite deviné qu'il se passait quelque chose d'intéressant dans la vie de cette jeune femme, et elle avait pensé qu'elle pourrait sûrement profiter, en sachant s'y prendre, de cette chose intéressante : elle avait flairé simplement une rançon. Héloïse avait donc quitté une prison et une geôlière pour tomber inopinément dans une autre geôle. Que deviendrait-elle cette fois?...

Après le départ de la Pluchette, le premier soin de la mère Rodioux fut de rappeler Héloïse à la vie. Elle réussit à la ranimer en lui faisant absorber de l'eau-de-vie sucrée, puis elle l'alla coucher sur un grabat crasseux d'une petite chambre non moins crasseuse du logis voisin qu'une simple cloison de planches, comme nous le savons, séparait de la salle de la taverne.

D'abord, tout en étant revenue à la vie, Héloïse était encore trop faible pour se reconnaître. Ce fut le lendemain seulement que son souvenir lui rappela l'image affreuse de la mère Rodioux, quand elle vit la mégère penchée au-dessus d'elle. Elle fut aussitôt saisie d'horreur. Sa pensée encore vagabonde oscilla dans un vertige de désespoir, en songeant qu'elle avait fui un bourreau terrible pour tomber entre les mains d'un autre bourreau non moins redoutable.

Puis elle succomba sous le poids d'un sommeil léthargique.

Disons seulement que la jeune femme demeura confinée dans cette chambre noire et sans air durant cinq mois, sans voir d'autres êtres humains que la mère Rodioux, qui lui apportait trois fois par jour un peu de pain noir et de légumes avec une tasse de mauvais vin ou de cidre, et la Pluchette, qui, chaque fois qu'elle en avait l'occasion, apportait quelques douceurs et consolations à la pauvre recluse. Car la Pluchette avait été sévèrement avertie par sa patronne de ne pas s'occuper de la jeune femme, et surtout de ne pas divulguer sa présence dans ce taudis. Rose Peluchet, qui tenait à sa place de servante, ne manqua pas d'observer les ordonnances de sa patronne, mais comme c'était une bonne fille et qu'elle avait bon coeur, elle avait conçu une grande sympathie pour cette malheureuse jeune femme, et elle s'était promis de lui venir en aide si elle en avait l'occasion.

Pour mieux comprendre les scènes qui vont suivre bientôt, nous ferons une courte description de l'ancien logis du père Croquelin.

Au temps qu'il était habité par l'ancien mendiant, il ne comprenait qu'une pièce unique. Lorsque la mère Rodioux acquit ce logement contigu au sien et lorsqu'elle décida d'établir une taverne, elle choisit son propre logement, parce qu'il donnait sur la ruelle, pour en faire sa salle de débit, et du logement voisin elle fit ses appartements privés. Le logement du père Croquelin n'avait qu'une fenêtre donnant sur une cour en arrière de la ruelle, et une porte de sortie ouvrant sur la même cour. La mère Rodioux fit dresser une cloison qui séparait en deux le logement. Là où étaient la fenêtre et la porte elle fit la cuisine. Il s'y trouvait un fourneau et un foyer qui permettaient, l'un de chauffer la baraque, l'autre de cuire les aliments. L'autre extrémité du logement fut divisée en trois petites chambres, trois cellules plutôt, auxquelles on arrivait par un étroit passage horizontal longeant la cloison qui séparait le logis de la salle de la taverne. La première chambre était celle de la tenancière. Celle du milieu demeurait vacante, elle pouvait servir à héberger une

visite quelconque, et, enfin, la Pluchette couchait dans la troisième et dernière chambre. Et ces cellules, car elles ne mesuraient pas plus de six pieds de largeur sur huit de longueur, ne recevaient ni lumière ni air, que l'air vicié de l'intérieur, que la lumière d'une boule de suif. Lorsque Rose Peluchet apporta au cabaret Héloïse qu'elle avait trouvée évanouie sur la rue, la mère Rodioux la déposa dans la chambre du milieu sur l'unique et sale grabat qui la meublait. La porte demeurait fermée par un solide crochet à l'extérieur, de sorte qu'il était tout à fait impossible à la jeune femme de sortir de là.

Et puis elle ne voyait de lumière que lorsque la mère Rodioux lui apportait ses aliments. Alors la vieille lui laissait pour une heure environ l'usage d'une boule de suif.

Qu'on s'imagine les heures de mortelles angoisses que vécut dans cet antre pendant cinq mois la jeune femme du capitaine Vaucourt! Seule la pensée de son enfant et de son mari la sauva de la mort : car malgré tout elle ne cessait de garder l'espoir qu'elle les reverrait un jour. Et cette captivité lui pesait d'autant plus qu'elle était sans cesse martelée par les fracas de la taverne, le bruit des bagarres qui éclataient souvent, par les éclats de rire, les jurons, les paroles obcènes.

Souvent elle avait demandé à la mère Rodioux qui, heureusement, ne brutalisait pas autrement la jeune femme, de lui procurer des nouvelles de son mari. Mais la tenancière demeurait muette. Elle avait appris que le capitaine était à l'hôpital où il avait été longtemps entre la vie et la mort, et elle attendait qu'il fût hors de danger. Alors elle essaierait de tirer rançon de la jeune femme. Et puis, en attendant, elle cherchait à savoir où était l'enfant d'Héloïse, afin de pouvoir travailler à l'acquisition d'une double rançon.

Et ainsi se passa tout cet hiver durant lequel Héloïse, outre le froid qui la glaçait presque continuellement, souffrit toutes les tortures morales. Sa seule joie, c'était lorsque la Pluchette demeurait seule au cabaret durant quelques courtes absences de la patronne, alors la servante apportait à la pauvre séquestrée des paroles d'espoir. En même temps elle lui servait quelques mets plus appétissants et lui faisait boire une tasse de bon vin qui la réconfortait.

Sur la fin d'un après-midi de la fin de mars, la mère Rodioux vit entrer en sa taverne deux personnages qu'elle n'avait pas revus depuis longtemps: c'étaient le "chevalier de Pertuluis et le sieur de Regaudin", écuyer!

Les deux compères étaient si dépenaillés, si amaigris et ils avaient tellement souffert du froid et de la faim, et, fort probablement aussi, de la soif, qu'ils étaient méconnaissables. Mais on pouvait toujours reconnaître Pertuluis à sa face violemment balafrée et à la longue rapière qu'il portait sans cesse avec ostentation. Quant à Regaudin, ce n'était plus qu'un spectre, et l'on eût dit qu'il avait mille peines à porter la rapière accrochée à sa ceinture.

Leurs habits étaient des haillons, leurs souliers ouvraient des yeux étonnés et stupides et toute leur personne offrait un aspect si misérable que la mère Rodioux les reçut avec beaucoup de méfiance.

Ce jour-là, la taverne était très obscure et à peu près déserte; on n'y voyait que trois soldats de la garnison en train de jouer aux dés près de l'unique fenêtre.

Pertuluis et Regaudin entrèrent sans mot dire, se glissèrent comme deux âmes en peine le long du mur et allèrent s'asseoir à une table placée près de l'âtre.

La mère Rodioux, comme toujours, se tenait derrière son comptoir. Rose Peluchet était à la cuisine où elle commençait les apprêts du repas du soir.

Les deux grenadiers s'étaient assis, la table entre eux, face aux flammes du foyer et les pieds allongés vers les chenets. Tous deux demeurèrent immobiles et silencieux, leurs regards, obscurcis par quelque souci, rivés sur les flammes qui vacillaient.

Durant quelques minutes la mère Rodioux les considéra avec attention. Puis, poussée par la curiosité de savoir d'où ils venaient, elle vint à eux.

—Va-t-on vous servir à boire, mes gentilshommes? demanda-t-elle en esquissant un sourire contraint.

—Au fait, répliqua rudement Pertuluis, je suis le Chevalier de Pertuluis... Vous me reconnaissez peut-être, la mère?

—Oui, un peu... vous êtes si changé! grimaça la cabaretière.

—C'est que... nous avons voyagé beaucoup. Voici mon ami et écuyer, sieur de Regaudin, et un tant soit peu Baron de Regaudin. Nous sommes, en vérité, de

bons et honnêtes gentilshommes et nous boirons volontiers un carafon ou deux.

—Et plutôt deux qu'un, assura Regaudin; car nous avons traversé des forêts où il nous fut impossible vingt jours durant...

—Vingt-et-un..... corrigea sévèrement Pertuluis.

—C'est juste, sourit Regaudin, vingt-et-un jours durant où il fut impossible de nous abreuver de la moindre petite goutte. De sorte que, lorsque notre langue était sur le point de sécher et de tomber en poussière, nous étions contraints de nous faire fondre de la neige dans la bouche. Comme vous le devinez, nous avons souffert le martyre, et il est bien juste que nous vidions deux carafons.

—Et il se peut, ajouta Pertuluis, que nous en commandions un troisième.

—Aussi, à cause de cette sécheresse de notre gosier, reprit Regaudin gravement, nous avons failli laisser nos cheveux à une bande de sauvages qui nous arrêtèrent, un soir, pour nous demander...

Il s'interrompit et se tourna vers son compère pour interroger :

—Que nous ont-ils demandé au juste, Pertuluis?

—Voilà... je ne me souviens pas très bien, attendu que je ne saisissais pas nettement leur langage.

—Comme moi. Un moment j'avais pensé qu'ils nous parlaient anglais; mais vu que l'anglais est un mystère pour moi, j'oublie également ce qu'ils nous ont demandé. De sorte que, madame, poursuivit Regaudin, n'ayant pu à cause de la sécheresse de nos palais et de nos langues leur fournir les renseignements demandés, nous fûmes menacés de perdre nos cheveux.

—Alors, comme vous le comprenez bien, acheva Pertuluis, nous dûmes jouer activement de la rapière pour ne pas nous laisser plumer vivants.

—Et, si je ne me trompe, madame, dit encore Regaudin avec un sourire narquois, nous avons bien couché dans la neige, qui n'était plus qu'une rivière de sang, au moins trois cents de ces indigènes.

—Et vous avez pu vous échapper tout de même? fit avec un semblant d'intérêt la mère Rodioux qui n'avait pas avalé cette histoire.

—Tout de même, oui, madame! affirma sérieusement Regaudin.

—Aussi est-ce grâce à cette excellente rapière, dit Pertuluis avec importance, si nous avons échappé. Sans elle nous serions bien aujourd'hui en purgatoire pour le moins.

—C'est très juste, approuva Regaudin. Quant à moi, personnellement, je ne pouvais gagner le ciel directement, attendu que j'avais encore un petit péché véniel dont je ne m'étais pas confessé.

—Oh! pour un simple petit péché véniel, sourit la mère Rodioux, vous n'auriez pas vu le diable à quatre!

—Je crois bien, se mit à rire Regaudin, c'est bien assez que j'ai vu ces démons emplumaillés; j'en ai encore la petite peur collée au ventre.

—Oh! vous savez, sourit Pertuluis, un carafon nous remettra!

—Mon ami le chevalier, madame, parle comme un homme de science, reprit Regaudin. Ne s'est-il pas rappelé cette auberge où l'on boit des nectars choisis, il y voulut revenir au plus tôt, assuré qu'il était d'être traité, ainsi que moi-même, comme de vrais gentilshommes du bon, de l'excellent roi de France, notre Bien-Aimé!

Et Regaudin, avec une ironie comique, exécuta une longue révérence.

La mère Rodioux, incapable de démêler les sentiments faux et vrais de ces deux hommes qui lui parlaient avec une volubilité étourdissante, alla chercher les deux carafons demandés.

Mais avant de déposer carafons et tasses sur la table, elle dit un peu sèchement :

—Ça fait une demi-livre pour les deux carafons!

—Une demi-livre! se récria Regaudin trouvant la somme demandée excessive.

—Observez, mes gentilshommes, que ce sont des eaux-de-vie que je réserve pour mes clients de haut rang.

—Nous observerons mieux une fois que nous aurons goûté, fit remarquer Pertuluis avec un regard farouche à la cabaretière.

—Car, ajouta Regaudin, nous savons priser à leur valeur réelle les eaux-de-vie!

—C'est une demi-livre! répéta la mère Rodioux. Donnant donnant, sinon je remporte les carafons!

—Eh bien! donnez, puis nous donnerons, dit Regaudin. Voyez-vous, madame, le trafiquant livre d'abord l'article de son commerce, puis il en reçoit le prix demandé. Agir contrairement à ce précepte se-

rait renverser les rôles et la justice : le trafiquant recevrait la monnaie, puis le client la marchandise, ce qui est tout à fait hors de bon sens, puisque cela constituerait la vente de la monnaie. Et alors la monnaie, qui est reine et maîtresse, deviendrait du fait sujette et esclave. Elle perdrait donc sa valeur, et la monnaie n'ayant plus de valeur — voyez-vous la catastrophe qui s'annonce? — il vous faudrait à l'avenir donner vos eaux-de-vie au lieu de les vendre. Envisagez donc la terrible catastrophe, madame, à laquelle vous vous exposez! Votre conduite est donc claire : servez les carafons et nous payerons la demi-livre!

—Il vaudrait mieux encore, dit Pertuluis, que madame nous laissât boire ces deux carafons d'abord. S'ils sont exactement ce qu'elle prétend, il est assuré, sûr et certain, que nous commanderons un troisième, et même, puisqu'il importe de nous rattraper sur ce que nous n'avons pu boire au cours de notre traversée des forêts, un quatrième carafon.

—Et peut-être bien un cinquième, sourit Regaudin.

—Et un sixième...

—Et alors, sourit encore Regaudin, je vous ferai l'addition au cas où vous seriez embrouillée.

—Si bien, acheva Pertuluis, qu'au lieu d'une demi-livre vous aurez encaissé quatre ou cinq livres.

La mère Rodioux avait écouté patiemment.

Elle dit :

—Montrez-moi vos goussets!

—Impossible, madame, déclara gravement Regaudin, il y a dedans un bon sur la caisse de monsieur l'Intendant. Et si, par hasard, il se trouvait...

Il s'interrompit pour jeter un regard soupçonneux vers les trois joueurs de dés qui n'avaient nullement l'air de s'occuper des deux pauvres diables, et continua :

—Donc, s'il se trouvait ici des voleurs...

—Ici, mes gentilshommes, assura dignement la cabaretière, il n'y a que d'honnêtes gens!

—Je crois bien, se mit à rire Pertuluis. Il ne manquerait plus que nous vînmes semer nos louis d'or en des bouges mal famés, en des...

Il se tut en entendant la porte s'ouvrir. Un homme venait d'entrer, un homme enveloppé d'un large manteau agrémenté d'un immense collet de fourrure qui servait de cache-nez. Le chef de l'inconnu était couvert d'un large feutre garni de fourrures, et de chaque côté pendaient deux oreillères en peau de loutre. Par l'étoffe du manteau, le choix des fourrures, on jugeait de suite que cet homme appartenait à une classe tout autre que celle qui fréquentait le bouge de la mère Rodioux. Une courte épée dissimulée sous le manteau en relevait légèrement le pan gauche.

Il était difficile, de prime abord, de reconnaître les traits du visage de cet homme, à cause de son cache-nez, des larges bords du feutre et des oreillères de loutre. Et puis l'obscurité se faisait de plus en plus dense dans la taverne à mesure qu'approchait le crépuscule, et les êtres qui s'y trouvaient n'offraient, en vérité, que des formes indécises.

Les regards des deux grenadiers et de la cabaretière se fixèrent de suite sur l'arrivant qui s'avançait en droite ligne vers la table où ils étaient.

—C'est lui!... murmura Pertuluis à l'oreille de son compagnon.

—Il arrive à point! répliqua Regaudin avec un tressaillement de joie.

L'homme jeta un regard oblique vers la cabaretière d'abord, puis aux deux chenapans dont il saisit de suite la mine piteuse et misérable, et il comprit ce qui se passait à voir la mégère avec son cabaret à la main et son air revêche.

—C'est bien, dit-il rudement à la mère Rodioux, servez!

Il jeta un louis d'or sur la table.

La mère Rodioux déposa le cabaret, prit la pièce d'or et murmura, confuse et admirative à la fois :

—C'est une demi-livre seulement, mon gentilhomme!

—N'importe! reprit l'homme brusquement. Vous reviendrez lorsqu'on vous rappellera.

—Voulez-vous que je fasse de la lumière, messeigneurs?

—Garde-t'en bien! répliqua l'homme au manteau de fourrure. Ton antre me plaît mieux ainsi.

La mère Rodioux grinça un rire aigre et s'en alla.

—Monsieur Deschenaux... voulut dire Pertuluis tandis que Regaudin emplissait rapidement les tasses.

—Silence ! commanda Deschenaux.

Pertuluis et Regaudin vidèrent coup sur coup deux tasses chacun, puis Regaudin offrit une tasse remplie au ras bord à Deschenaux qui refusa, disant :

—Buvez, puis nous causerons !

Les deux grenadiers vidèrent allègrement les deux carafons.

—A présent, dit Deschenaux, je dois vous prévenir que je suis pressé, et je veux que vous m'écoutiez bien attentivement.

Durant une demi-heure il parla aux deux grenadiers, et à voix si basse qu'on n'aurait pu saisir quoi que ce fût à deux pas de là.

Puis il frappa la table du pommeau de son épée pour appeler la mère Rodioux. Celle-ci accourut.

Deschenaux jeta quelques louis sur la table et commanda :

—Servez à boire à ces deux gentilshommes et autant qu'ils en voudront boire, et, si vous le pouvez, donnez-leur un gîte pour la nuit. Demain, un valet apportera les manteaux de fourrure de ces messieurs.

—Monseigneur, répondit la mère Rodioux toute confondue par une telle munificence, je suis bien à l'étroit dans mon humble logis ; mais je pense que je pourrai trouver à ces deux gentilshommes une place pour la nuit.

—C'est bien, répliqua Deschenaux.

Il jeta une autre poignée d'or sur la table et s'en alla.

Alors, Pertuluis sur un ton arrogant commanda :

—Mère Rodioux, quatre carafons pour commencer et de votre meilleur !

—Vous pourriez même, sauf votre respect, dit Regaudin, emplir de suite quatre autres carafons, de sorte que vous vous dérangerez moins souvent.

La cabaretière, ayant empoché les pièces d'or et exultante de joie inouïe, courut à son comptoir.

— III —

TANDIS QUE LES RAPIERES SE HEURTENT

Il était huit heures le lendemain de ce jour, lorsque Pertuluis et Regaudin surgirent de la pièce d'arrière de la taverne et vinrent s'installer près du feu dans la salle du cabaret.

La mère Rodioux était à son comptoir.

—Vous avez passé une bonne nuit, messeigneurs ? demanda-t-elle.

—Excellente, madame, répondit Regaudin.

—Une nuit de songes merveilleux ! déclara emphatiquement Pertuluis.

Les deux compères venaient de se lever. Ils avaient couché durant trois heures seulement sur un grabat que la cabaretière avait installé dans sa cuisine. Comme ils avaient passé toute la nuit à boire, ils apparaissaient la tête lourde, la voix enrouée, et les membres grelottants.

—Nous boirions bien deux carafons, dit Regaudin en s'asseyant à cette table près du foyer.

—La Pluchette ! appela la mère Rodioux.

Rose Peluchet, occupée à la cuisine, pénétra dans la salle, la tête ébouriffée et le visage très pâle. Comme le cabaret ne s'était vidé qu'aux petites heures du matin, Rose avait passé la nuit à servir la clientèle.

—Deux carafons à ces gentilshommes ! commanda la mère Rodioux.

La cabaretière était à ce moment occupée derrière son comptoir à une besogne mystérieuse à laquelle elle paraissait fort s'intéresser. Que faisait-elle ? Simplement le mélange de ses liqueurs. Tous les matins elle mettait deux heures à ce travail, mais elle était bien compensée : elle y gagnait un bénéfice de cent pour cent et même davantage.

Rose Peluchet obéit à l'ordre reçu et retourna à la cuisine.

Les deux compères burent lentement et silencieusement les deux carafons, puis ils se mirent à causer à voix basse.

Dans le cours de la nuit une terrible tempête de vent et de neige s'était élevée, et par l'étroite croisée de la taverne l'on pouvait voir au dehors un épais brouillard de flocons de neige qui rendait toutes choses invisibles. Le vent rugissait faisant craquer la baraque et la secouant si violemment que, de temps à autre, Pertuluis levait ses yeux vers le plafond comme pour s'assurer que le toit demeurait encore au-dessus de sa tête. Parfois, de rudes rafales s'engouffraient dans la cheminée, elles soufflaient âprement sur les flammes et les braises et soulevaient un nuage de cendres chaudes et de fumée qui emplissaient la salle.

—Heu ! quel temps... soupira Regaudin.

—Nous avons trouvé un gîte au bon moment, murmura Pertuluis.

—Il faut croire que le bon Dieu ne nous a pas oubliés tout à fait.

—Oui, mais faut-il dire que j'avais promis avant-hier deux messes si nous trouvions un gîte.

—Deux messes! s'écria Regaudin. Comme ça se trouve... j'avais promis également deux messes le jour d'avant-hier.

—Ce qui fera quatre, dit avec satisfaction Pertuluis. Heureusement que nous sommes tombés tout droit sur le chemin du sieur Deschenaux.

—Décidément, c'est un bon diable, déclara Regaudin, et je ne lui garde plus rancune.

—Ni moi.

—Pourvu, reprit Regaudin, qu'il nous donne suffisamment pour payer nos quatre messes.

—N'a-t-il pas promis mille livres?

Regaudin se mit à rire.

—Est-ce pour lui montrer l'envers de la peau de ce coquin de Flambard que, j'espère, le diable a dû étriper à quatre!

Cette réminiscence fit rougir de confusion Pertuluis qui grogna :

—Je regrette bien de ne l'avoir pas pourfendu de haut en bas! N'importe! N'as-tu pas souvenance d'hier au soir, Regaudin?

—Si je n'ai pas souvenance? Biche-de-bois! je crois que si... ma tête en est toute pleine!

—Et de Deschenaux?

—Tiens! c'est vrai. Je dois avouer que cette fumée de l'âtre jette quelque brouillard dans ma mémoire. Donc, le sieur Deschenaux...

—N'a-t-il pas promis mille livres si nous pouvions lui retrouver cette jeune femme...

—Biche-de-Biche! s'écria tout à coup Regaudin en se frappant le front. S'il nous l'a promis? Je crois bien. Je n'ai fait que rêver à cette jeune femme et à ces mille livres, si bien que j'ai encore tous les yeux épanouis de la beauté de cette jeune femme et du rayonnement des mille livres d'or!

—Et bien, moi, j'ai fait mieux que rêver, j'ai observé!

—Oh! oh! n'as-tu pas dormi la nuit passée?

—Pas un pouce, répondit Pertuluis.

—Ah bah! Pourquoi, ce matin, ronflais-tu à faire lever le toit?

—Pour faire croire que je dormais. Je regardais et j'écoutais.

—Que diable entendais-tu dans le bruit de cette tempête, et que regardait-tu dans le noir d'enfer qui nous enveloppait?

—Je voyais d'abord la mère Rodioux et la Pluchette sortir de leurs chambres. Puis, tandis que la Pluchette ranimait les braises du feu, la mère Rodioux allait dans sa taverne quérir un flacon d'eau-de-vie. Ensuite elle faisait un mélange quelconque qu'elle faisait chauffer, puis elle ajoutait du sucre, versait le tout dans une tasse et disait à la Pluchette :

—Fais-lui boire ça!

—Biche-de-bois! fit Regaudin très intéressé. N'était-ce pas pour toi ou moi ce mélange?

—Non, répondit Pertuluis. C'était pour une voix plaintive qui partait ou de la chambre de la tenancière ou de celle de la servante.

—Une voix plaintive... Tu as bien dit une voix plantive? demanda Regaudin très ému.

—Une voix plaintive de femme, Regaudin... de femme, entends-tu?

—Si j'entends? Je crois bien. Même qu'il me semble à t'entendre voir cette belle jeune femme...

—Dont nous a parlé le sieur Deschenaux.

—Mais si, par hasard, cette jeune femme était précisément celle que nous sommes chargés de retrouver, comment se peut-il faire qu'elle soit sous le même toit que nous?

—Voilà ce que je ne saurais expliquer, mais que je saurai expliquer à coup sûr pas plus tard qu'aujourd'hui.

Puis, brusquement, Pertuluis cria :

—Deux autres carafons! mère Rodioux.

—La Pluchette! appela encore la cabaretière.

Cette fois Rose Peluchet ne répondit pas à l'appel.

—Ah! ça, où est-elle fourrée? grogna la mère Rodioux qui s'empressa d'apporter vivement les deux carafons à ses hôtes.

—Vous ajouterez ces deux carafons à l'addition, dit Regaudin en souriant.

La mère Rodioux grimaça et dit:

—Messieurs, la monnaie laissée hier par le gentilhomme en manteau de fourrure est

épuisée depuis longtemps. Même qu'en plus vous avez aligné joliment de carafons toute la nuit, sans compter la table et le logement et sans compter quelques tasses que vous m'avez cassées, sans compter encore quelques...

—Oh! si ce n'est que cela, interrompit négligemment Pertuluis, soyez tranquille, la mère. Regaudin, ajouta-t-il avec importance, veuille faire à madame un bon sur la caisse de monsieur l'Intendant!

—Combien alors madame? demanda Regaudin.

—C'est bien, c'est bien, répondit vivement la cabaretière, j'ajouterai encore ces deux carafons, mes gentilshommes.

Elle s'en alla, grommelant:

—Voyons! qu'est-ce que la Pluchette peut ben faire dans la cuisine que je l'entends pas?

Elle pénétra rageusement dans la cuisine où elle trouva la Pluchette renversée sur un siège et évanouie.

La mère Rodioux la secoua durement et cria:

—Hé, là! fainéante, est-ce le temps de dormir?

La jeune fille revint à elle en sursaut, tout comme si, en effet, elle sortait d'un sommeil profond. Puis elle passa sa main sur son front livide et murmura:

—J'sus pas ben ben, tout à coup patronne, et j'ai ben envie de me coucher!

La mère Rodioux aperçut le visage défait et l'air malade de sa servante.

—C'est ben, va te coucher un peu, grogna-t-elle. Je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi.

Elle regagna la salle du cabaret.

Quelques ouvriers sans travail entraient à ce moment dans la taverne, s'approchaient du comptoir et commandaient à boire.

Peu après un nouveau personnage fit son apparition. En ouvrant la porte une avanlanche de neige l'enveloppa. Il repoussa cette porte durement. Il portait sous son bras gauche un paquet assez volumineux. Il jeta un regard ardent autour de lui et aperçut les deux grenadiers.

—Tiens! Regaudin, c'est encore lui! murmura Pertuluis qui achevait de vider son carafon.

C'était en effet Deschenaux.

Quand il fut près de la table, il déposa son paquet et enleva son feutre pour en secouer la neige qui le couvrait. Or, la mère Rodioux, qui observait l'homme attentivement, tressaillit en le reconnaissant: les flammes du foyer venaient d'éclairer nettement son visage. Elle ébaucha un sourire mystérieux.

Lui, replaça son feutre sur sa tête, s'assit et commanda d'une voix rogue qu'il essayait de rendre méconnaissable:

—Trois carafons, la mère!

Comme la veille, il jeta sur la table une poignée de louis d'or.

Les yeux de la mère Rodioux, comme ceux de Pertuluis et de Regaudin, reflétèrent des rayons jaunes de cupidité.

La cabaretière était accourue comme une rafale, au risque de se barrer les jambes et de s'allonger sur le parquet.

—Messeigneurs... prononça-t-elle avec un sourire obséquieux.

Elle déposait les carafons et les verres.

—Qu'est-ce cela? interrogea Deschenaux en examinant le contenu d'un carafon à la lueur des flammes du foyer.

—Monseigneur, c'est de ma réserve pour les gens de haut rang. Goutez, vous allez voir.

Deschenaux emplit les verres.

La mère Rodioux avança des doigts crochus vers les beaux louis, et cupide et hésitante:

—C'est une livre et demie seulement, monseigneur!

—Emporte! dit rudement Deschenaux.

La mégère empocha lestement les louis et s'en fût à reculons avec révérences sur révérences.

—Allons, mes compères, dit Deschenaux après que les deux grenadiers eurent vidé leurs verres, j'espère bien que je vous trouve en bon état ce matin; et avec ces vêtements que je vous ai apportés...

—Excellence, interrompit Pertuluis, notre état est tout à fait satisfaisant. Pour ma seule part, il me semble que je pourfendrais cent gardes et cent autres après!

—Quant à moi, qui avais quelques soucis, dit Regaudin, je me trouve depuis hier tout à fait allégé et soulagé; il me semble bien que je n'ai jamais commis le plus petit péché véniel.

—Bien, sourit Deschenaux. Je vais à présent vous donner quelques nouvelles instructions relatives à cette jeune femme...

—Ah! au fait, cette jeune femme... interrompit Pertuluis.

Regaudin lui pila rudement sur le bout du pied.

—Au fait, dit-il cette jeune femme...

Pertuluis éternua à faire éclater sa tête.

—Hé! que signifient ces airs et ces façons? demanda Deschenaux en fronçant le sourcil.

—Devons-nous parler, Regaudin? demanda Pertuluis.

—Devons-nous, Pertuluis, confier les indiscrétions dont nous nous sommes rendus coupables?

Depuis un moment la mère Rodioux ne quittait pas de l'oeil les trois hommes.

Mais voilà que pour la troisième fois la porte de la taverne s'ouvrit violemment, et deux personnages entrèrent rapidement l'un après l'autre.

Le premier était un mendiant reconnaissable à ses haillons, au bâton noueux qu'il portait à la main et à sa besace. La mère Rodioux reconnut, non sans surprise, le père Croquelin. Le deuxième, dans la bourrasque de neige qui l'enveloppait encore, était moins visible. Mais il entra tout à fait dans la salle et referma vivement la porte.

Alors Pertuluis jeta cette exclamation de stupeur et peut-être d'effroi:

—Par le ciel et l'enfer! c'est Flamberd!..

Un ricanement nasillard et sinistre retentit dans la salle du cabaret, et une terrible la main et s'étaient retranchés derrière la tami-obscurité du lieu.

—Par les deux cornes de Satan! ricana Flambard, voici mes excellents camarades de Fontenoy! Charmé, mes dignes seigneurs.

Au nom de Flambard prononcé par Pertuluis, les trois hommes s'étaient précipitamment levée. Tous trois avaient mis l'épée à lamain et s'étaient retranchés derrière la table.

—Charmé... de plus en plus charmé! disait toujours Flambard en avançant lentement et en faisant tournoyer sa rapière. Je cherchais précisément à me délasser le poignet, et voici que je trouve deux maîtres-ès-armes de grande renommée et de haute valeur. Père Croquelin, ajouta Flambard railleur, je vous présente le Chevalier de Pertuluis!

Révérence narquoise du père Croquelin.

—Père Croquelin, reprit Flambard, je vous présente le Sieur de Regaudin, écuyer du brave chevalier!

Nouvelle révérence de l'ancien mendiant.

—Père Croquelin, poursuivit Flambard en dardant ses yeux narquois sur l'homme au manteau de fourrure qui, à l'entrée de Flambard, avait vivement relevé son cache-nez et enfoncé sur ses yeux son feutre à larges bords, père Croquelin, je vous présente cet intéressant et digne secrétaire de monsieur l'intendant-royal, le Sieur Deschenaux!

Deschenaux poussa un cri terrible.

—Sus! sus! hurla-t-il aux deux grenadiers Les rapières furent engagées.

—Taille en pièces! clama Pertuluis.

—Pourfends et tue! rugit Regaudin.

Au premier choc des épées les ouvriers qui buvaient au comptoir se jetèrent, saisis d'épouvante, hors du cabaret.

Et à ce premier choc aussi Flambard s'aperçut qu'il aurait fort à faire, car la haine et l'eau de vie et, peut-être aussi, l'esprit de revanche, donnaient à Pertuluis et Regaudin une vigueur et une maitrise qui étonnèrent le spadassin.

Deschenaux, dont l'épée était trop courte pour qu'il se mêlât au combat avec avantage, s etenait derrière les deux braves et surveillait la bataille.

Cette bataille, néanmoins, manquait d'intérêt à cause de sa lenteur et de l'extrême prudence avec laquelle les deux grenadiers engageaient leurs lames avec celle du spadassin. Parfois ils tentaient d'attaquer, mais de suite les terribles ripostes de Flambard les rejetaient sur la défensive. Et le spadassin, riant, ne cessait de narguer:

—Ce que c'est que ce bon hasard, il nous fait rencontrer des amis partout, là surtout où l'on n'a pu s'imaginer les trouver! Ah! ça, mes maitres, n'avais-je pas été informé que le roi de France avait envoyé ordre à monsieur de Vaudreuil de vous faire écharper vifs? Faut-il donc que je sois contraint d'exécuter cet ordre royal? Je le veux bien, mais j'aurai toujours le regret d'avoir lacéré vos capotes neuves, d'avoir déchiré et abîmé de la pointe de ma rapière ces culottes qu'envierait monsieur Bigot, d'avoir fait quelques trous à vos feutres superbes, d'avoir tailladé quelque peu vos chemises qui manquent à votre dos! Mais je serai enchanté de vous trouer la peau et de vous donner une de ces saignées gigantesques dont parlait certain bretteur, spadassin et pourfendeur nommé le chevalier de Pertuluis! J'aurai également ce bonheur enviable d'envoyer ce pauvre Regaudin, qui n'a plus de valant que la peau et les os, faire une promenade chez le diable rouge des mille enfers d'où il ne reviendra jamais plus, je compte bien!

Regaudin, comme s'il eût été distrait par ces paroles mordantes de Flambard, venait de commettre une faute en découvrant Pertuluis qui préparait justement une botte secrète, et la rapière de Flambard, écartant celle de Regaudin, piqua droit à l'abdomen de Pertuluis.

—Ventre-de-boeuf! grogna celui-ci, que

fais-tu, Regaudin, tu as failli me faire crever la panse!

Flambard se mit à rire.

—Maître Regaudin, dit-il, a encore du rêve de la nuit dernière dans l'oeil, il voit trouble!

Le jeu des rapières devint plus rapide; Pertuluis, que la colère excitait, reprenait l'offensive avec Regaudin qui voulut réparer sa faute.

—Pan!... cria tout à coup Pertuluis.

—Et pan!... riposta Flambard en éclatant de rire.

Pertuluis avait de la pointe de sa rapière atteint Flambard à la joue droite d'où un filet de sang avait jailli.

Mais Flambard, déjouant l'épée de Regaudin, réussit par un coup droit très rapide à enfoncer sa rapière de deux pouces dans le ventre de Pertuluis qui faillit s'affaisser.

—Ventre-de-cochon! cet animal-là en veut donc absolument à ma panse!

—Tu en perds, Pertuluis, tu en perds! cria Regaudin pour se venger de ce que lui avait dit son compère l'instant d'avant.

Pertuluis ne répliqua pas, mais son jeu devint plus serré et plus ardent; et Flambard, qui ne s'était jamais mesuré avec les deux gaillards, commençait à penser qu'ils valaient un peu mieux qu'on avait dit. Il comprit que c'étaient deux rudes ferrailleurs qui pourraient bien lui donner du fil à retordre. Il avait perdu l'offensive qu'il ne semblait plus pouvoir reprendre, et à son tour il reculait, retraitait...

Mais il ne perdait pas son sourire ironique ni cessait-il de persifler :

—Décidément, mes maîtres, quelque bon diable — serait-ce cet excellent Deschenaux que la mère Rodioux semble vouloir embrasser? — vous aura appris à manoeuvrer une rapière!

Tout en ferraillait, Flambard avait surpris la mère Rodioux à faire des signes d'intelligence avec Deschenaux, puis il avait vu la tenancière s'approcher du secrétaire de Bigot, se pencher à son oreille... mais non pour l'embrasser, pour lui dire ceci seulement :

—Monseigneur, ce Pertuluis et ce Regaudin sont propres pour l'enfer qui les attend et où ce démon de Flambard va les envoyer à coup sûr. Or, si Flambard demeure vainqueur, vous êtes perdu aussi, et peut-être moi avec, et peut-être aussi une jeune femme très intéressante qui est là dans mon logis, et qui vaut deux mille livres comme rien...

—Une jeune femme? dit Deschenaux en tressaillant. Qui est cette jeune femme?

—La fille du comte de Maubertin... mais c'est deux mille livres, monseigneur!

Deschenaux manqua s'évanouir d'étonnement et de joie.

—La fille de Maubertin? murmura-t-il. Tu ne rêves pas?

—Vous voyez bien que je suis éveillée, pardi! puisque je vous demande deux mille livres!

—Deux mille livres?... Certes, tu les auras. Où est cette jeune fille?

—J'ai dit une jeune femme, et c'est deux mille livres, monseigneur, je vous le répète! Car je sais que monsieur Flambard me les compterait, lui, rubis sur l'ongle!

—Prends garde qu'il ne te compte dix coups de sa rapière!

—Je sais ce que je dis. Est-ce entendu? Ou faut-il que j'aille tirer ce bon monsieur Flambard par la manche de son habit?...

—Attends... ne fais semblant de rien! J'ai là quinze cents livres dans une bourse, elles sont à toi! Aujourd'hui, demain, quand tu voudras, les cinq autres cents livres seront à toi... tu n'auras qu'à te présenter au Palais!

—C'est bien. La bourse?...

Deschenaux tira une lourde bourse, celle peut-être qu'il avait promis de remettre à Pertuluis et Regaudin, et il la déposa dans les mains de la mère Rodioux qui esquissa une affreuse grimace de jubilation.

—A présent, reprit Deschenaux, dis-moi vite où est cette jeune femme et indique-moi par où je pourrai fuir avec elle!

A cet instant, Flambard avait le dos tourné à la cabaretière et à Deschenaux. Il retraitait toujours, renversant sur son passage les tables et les escabeaux pour embarrasser ses deux adversaires qui fonçaient sur lui avec une prodigieuse vigueur. Le père Croquelin suivait les combattants pas à pas, ne perdant pas un détail de la bataille, et assuré que Flambard méditait quelque coup qui enverrait chez le diable les deux grenadiers.

Le moment était donc opportun pour Deschenaux et la cabaretière de s'esquiver sans que leur sortie fût remarquée. La mère Rodioux conduisit Deschenaux à la cuisine et lui indiqua la chambre d'Héloïse.

—Faites vite! souffla-t-elle.

Deschenaux bondit.

Héloïse, assise sur le bord de son grabat écoutait, haletante, les bruits de la bataille, et elle demandait à Dieu de donner la victoire à Flambard dont elle avait reconnu la voix. Mais en voyant paraître Deschenaux, elle poussa un cri terrible. Lui, se jeta sur la jeune femme, la roula dans une couverture et la prit dans ses bras pour reprendre immédiatement le chemin de la cuisine.

—Par ici! lui cria la mère Rodioux qui tenait la porte ouverte sur la petite cour à l'arrière de la taverne. La tempête rugissait de plus en plus au dehors, Deschenaux s'y jeta avec sa proie dans ses bras, et la mère Rodioux referma vivement la porte.

Mais Flambard avait entendu le cri poussé par Héloïse.

—Par les deux cornes de Lucifer! jura-t-il. Est-ce qu'on égorge les femmes par là? Oh! oh! ajouta-t-il, étonné, où est allé ce Deschenaux du diable?

Il fut agité par un pressentiment qui mouilla d'une sueur glacée la racine de ses cheveux. Et alors, par un prodige remarquable, il passa de la défensive à l'attaque à la plus grande surprise des deux grenadiers. Sa rapière voltigea et siffla terriblement, et elle domina tous les bruits de l'ouragan abattu sur la cité. Puis la lame étincelante atteignit Regaudin à l'épaule gauche. Le grenadier laissa tomber son épée et s'écrasa sur le plancher. Flambard fit un bond contre Pertuluis; les deux rapières, dans le choc qui suivït, jetèrent des étincelles, et celle de Pertuluis s'envola de sa main, monta au plafond, résonna bruyamment et retomba aux pieds du "chevalier" qui demeura tout hébété...

—Père Croquelin! hurla aussitôt Flambard, suivez-moi!

Sans plus s'occuper des deux grenadiers, notre héros s'élança vers la porte de la cuisine que d'un coup d'épaule il enfonça.

Il se trouva dans la cuisine juste au moment où la mère Rodioux refermait la porte sur Deschenaux qui emportait Héloïse de Maubertin.

—Par ici, père Croquelin, cria Flambard!

D'un coup de poing il envoya rouler la mère Rodioux à dix pieds sur le plancher où elle demeura évanouie. D'un autre coup d'épaule il fit voler cette seconde porte en éclats et se rua dans la tempête, seulement guidé par son pressentiment.

Le père Croquelin suivait derrière; toutefois, avant de sortir, il regarda la mère Rodioux étendue inerte sur le plancher et murmura :

—Si vous avez fauté, la mère, ça va vous coûter cher, car je connais Flambard... Gare à vous, donc!

Et il disparut à son tour dans la bourrasque de neige...

— IV —

LES MILLE LIVRES DE PERTULUIS ET REGAUDIN

Etourdis et fort penauds, Pertuluis et Regaudin se regardaient comme chats échaudés : Regaudin tapotant son épaule gauche, Pertuluis tripotant sa panse endommagée par la rapière de Flambard. Puis, soupirant et hoquetant, les deux compères se mirent à panser leurs légères blessures.

Pertuluis bégaya :

—J'ai soif!

Regaudin bredouilla :

—J'ai la gorge desséchée comme un ruisseau à sec!

—Ohé! la mère... appela Pertuluis.

—Biche-de-bois! où est ma rapière? demanda Regaudin.

—Vente-de-grenouille! où est ma rapière? fit comme un écho la voix de Pertuluis.

Tous deux, découvrant leurs épées gisant par terre, rougirent violemment.

—La gueuse! grommela Pertuluis en ramassant sa rapière, comment a-t-elle pu échapper de ma main?

—Cette satanée lame! fit Regaudin en relevant son épée, je jurerais que la mère Rodioux en a graissé la poignée avec le lard d'un goret!

—Une chose sûre, reprit Pertuluis, ce Flambard de cochon allait crever, car j'avais ce coup tout paré... Tu connais ce coup, Regaudin? Mais tu sais, pour le réussir à point il y a une manière de se glisser les doigts autour de la poignée, et alors — peut-être étais-je trop soûl? — oui, alors, la poignée m'a échappé! Holà! la mère Rodioux, vociféra-t-il aussitôt, va-t-il falloir s'égosiller pour commander rien que deux petits carafons?

—Si l'on se servait soi-même, proposa Regaudin, car mon gosier prend feu!

—Ma langue se dépend, et je la perdrai! dit Pertuluis en serrant sa gorge.

—Eh bien! mon vieux, tu t'y connais en eau-de-vie, va nous servir!

—Tiens! cette idée... comme si je ne l'avais pas eue avant toi!

Et Pertuluis, pestant contre la soif qui l'étranglait, contre la mère Rodioux, contre ce satané Flambard, se dirigea titubant vers le réduit où la cabaretière entassait ses liqueurs, souleva un fût, le déposa sur le comptoir, tourna la cannette et se mit la bouche au-dessous.

—Eh là! eh là! Pertuluis, cria Regaudin en se précipitant, vas-tu avaler la futaille entière? Biche-de-bois! m'en faut aussi!

Il repoussa rudement Pertuluis qui avait sa face toute mouillée d'eau-de-vie, et à son tour il appliqua sa bouche sous la cannette. Et tous deux, tour à tour pendant dix minutes, s'humectèrent chacun à sa soif.

—Bien! fit Regaudin avec un sourire d'extase, me revoilà d'aplomb!

—Ouf! souffla rudement Pertuluis en s'essuyant la face, j'ai cru un moment que je buvais la mer! J'en suis si gonflé que la panse m'en claque!

—Moi, dit Regaudin, qui chavirait d'ivresse, je cours après ce gredin de Flambard et je le perce comme une outre vide!

—C'est dit, appuya Pertuluis. Moi, je lui fais sortir tout le venin de sa carcasse, puis je souffle ses tripes jusqu'à ce qu'elles crèvent et éclatent comme des coups de canon!

—Allons! cria Regaudin.

—Va, Regaudin, je t'enfile la marche!

—Je glisse... fit Regaudin en mettant la main sur le pommeau de sa rapière.

—Et j'extirpe... acheva Pertuluis.

Regaudin passa dans la cuisine, mais il s'arrêta, surpris, sur le seuil de la porte en débris.

—Oh! oh! que vois-je? fit-il.

Puis, faisant un bond énorme, il s'élança auprès du corps inanimé de la mère Rodioux et lui arracha des mains la bourse que lui avait remise Deschenaux.

Pertuluis regretta de n'avoir pas pris les devants, il arriva trop tard.

—Nos mille livres! criait Regaudin fou de joie, élevant la bourse et la soupesant. Même, ajouta-t-il, que cette divine bourse me paraît peser un peu plus que les mille livres!

—L'intérêt!... ajouta sententieusement Pertuluis.

Puis, marchant brusquement vers son compère, il essaya de lui enlever la bourse, disant:

—Comptons et partageons!

—Comptons et partageons!

—Pas de ça! grogna Regaudin aigrement. Je touche, donc je tiens les finances. Voilà! ajouta-t-il, en laissant tomber une poignée de louis d'or dans la main de Pertuluis.

Celui-ci soupira et enfouit la monnaie dans l'une de ses poches. Il ne se rebella pas, car il était entendu que celui des deux qui touchait le premier telle somme d'argent en administrait la dépense jusqu'à épuisement.

Soudain, Pertuluis tendit l'oreille et sourit largement. Puis il cria à Regaudin, qui s'était mis à danser et à chanter autour de la mère Rodioux, qui demeurait toujours sans connaissance:

—Silence donc! Regaudin, n'entends-tu pas?

—Je n'entends que le merveilleux carillon de cette bourse!

Sautant et fredonnant des airs joyeux Regaudin continuait à faire tinter les pièces d'or à ses oreilles.

—Chut donc, animal! vociféra Pertuluis en lançant à son camarade un coup de pied qui l'envoya rouler à quelque cinq ou six pieds.

Regaudin se releva en gémissant et demanda:

—Qu'est-ce donc que tu entends de plus divin que l'harmonie de cette monnaie?

—Hé! ventre-de-crapaud! vas-tu museler ta crécelle maudite? hurla Pertuluis. Je te dis d'écouter!

Il tendait l'oreille à l'entrée du passage qui longeait les trois chambres du logis.

Regaudin se décida de garder le silence.

Un faible gémissement de femme se confondait avec les bruits du vent. Regaudin s'était rapproché de son compagnon.

—C'est la voix plaintive que j'ai entendue la nuit passée, murmura Pertuluis... c'est cette jeune femme!

—Oh! oh! fit Regaudin en écarquillant les yeux, y aurait-il là un autre mille livres?

—Tout juste... attends-moi!

Pertuluis se glissa dans le passage, puis pencha la tête dans la première porte ouverte qu'il découvrit; c'était la chambre de la mère Rodioux, et elle était vide. Il alla à la seconde porte; là encore la chambre était déserte.

Alors le gémissement entendu parvint de nouveau à l'oreille du grenadier.

—Tiens! c'est là, se dit-il tout joyeux.

C'était la chambre voisine dont la porte était hermétiquement fermée.

Pertuluis la poussa. Cette pièce, comme les autres sans fenêtre, était très obscure. Tout de même Pertuluis perçut une forme humaine étendue sur un grabat. Il frémit de tout son être, et comme un fauve se jette sur une proie, il se rua vers le grabat, saisit la forme humaine, la roula prestement dans une couverture et la souleva dans ses bras.

—O mon Dieu! ô mon Dieu!... cria une voix de femme toute tremblante de peur.

—Tais-toi! gronda la voix sourde de Pertuluis. Sinon, je t'enfonce ce poignard dans ta belle gorge, ce qui sera un bien grand malheur, attendu que...

La voix effrayée se tut, et la forme humaine palpita dans les bras de Pertuluis, qui ajouta:

—Bien! faut être sage, ma jolie, ça vous vaudra plus cher!

Il emporta son fardeau dans le passage et gagna rapidement la cuisine.

Regaudin l'attendait.

—Est-ce fait? demanda-t-il en voyant apparaître son camarade.

—Oui, répliqua rudement Pertuluis. Allons, ouvre la marche, ça presse!

Regaudin cligna de l'oeil à la vue du paquet volumineux que Pertuluis portait dans ses bras et demanda, narquois:

—Où allons-nous, monsieur le Chevalier?

—Chez son Excellence, monsieur le Prince de Deschenaux, réclamer les mille livres qu'il nous a promises!...

Les deux grenadiers s'élancèrent dans la neige.

— V —

LA MEPRISE

Les deux chenapans marchaient vite dans la tempête, luttant contre le vent qui soufflait avec une violence telle que, parfois, ils étaient obligés de se cramponner l'un à l'autre pour ne pas être enlevés et soufflés dans les airs comme des ballons.

—Ce chien de vent! grommelait Regaudin... comme si nous n'étions que des tripes soufflées!

—C'est égal! répliquait Pertuluis, pourvu qu'il ne me vole pas ma proie!

—Ce n'est pas une proie, c'est une jeune et belle femme; respect donc au beau sexe! gronda Regaudin.

—Ventre-de-criquet! c'est une proie quand même... mais une proie douce et agréable!

—Passe-la-moi! je saurai mieux que toi la porter, dit Regaudin. Et puis, je vois que tu n'as pas l'habitude de ce contact.

—Exquis contact!... il me gare contre ce vent d'enfer qui me glace tout vif et contre cette peste de neige qui s'introduit dans ma moelle! Brrr!...

—Elle est gentille tout de même, cette douce proie, ricana Regaudin. L'entends-tu, Pertuluis, pas un mot de son corps!

—C'est que je lui ai fait la leçon avant de partir, répliqua Pertuluis. Ma chérie, lui ai-je roucoulé...

—Tu lui as dit "ma chérie"? s'écria Regaudin scandalisé.

—Et aussi, ma tourterelle, mon ange céleste, mon m'amour, mon p'tit trésor du bon Dieu! Oui, Regaudin, elle a compris tout ce que mon vieux coeur de grenadier pouvait contenir de tendresse. Aussi a-t-elle promis de ne pas attirer l'attention des passants.

—Promesse facile à tenir, je ne vois pas de passants autres que nous! ricana ironiquement Regaudin.

—Voilà bien une bonne et excellente promesse de sa part: du moment que nous ne l'entendons pas, nous sommes satisfaits!

—Peut-être la serres-tu trop fort, elle a pu étouffer!

—Il n'y aurait rien d'étonnant, reprit Pertuluis goguenard. Il importe d'étouffer un peu ces objets-là, si l'on veut s'en faire chérir!

Les deux gredins avaient franchi la Porte du Palais sans attirer l'attention des gardiens qui s'étaient réfugiés dans leur guérite, et maintenant, à grandes enjambées, il gagnaient le Palais de l'Intendance.

—Arrivons-nous? interrogea Pertuluis qui s'essoufflait.

—Comment le savoir? rétorqua Regaudin qui ouvrait la marche, on ne voit pas à trois pas de soi. Je sais seulement que nous avançons un peu, voilà!

—Peste! grommela Pertuluis, elle commence à peser; je la croyais moins grasse et moins lourde!

Un quart d'heure plus tard les deux grenadiers s'arrêtaient devant la silhouette grise d'un édifice aux corniches duquel la neige s'amoncelait.

—Voici le Palais de l'Intendance! dit Regaudin.

—Ventre-de-cochon! gronda Pertuluis plus essoufflé que jamais, il était temps!

Mais pour pénétrer dans le Palais c'était une toute autre affaire, et les deux compères durent parlementer avec maints huissiers et portiers.

Enfin, l'un d'eux, qui paraissait jouir d'une certaine autorité, déclara aux deux grenadiers:

—Monsieur Deschenaux n'est pas venu ce matin; mais si vous voulez l'attendre?...

—Comment, si nous voulons l'attendre?... Il nous a donné rendez-vous lui-même. Qu'on envoie donc lui annoncer deux visiteurs!

—Vos noms, messeigneurs?

—Le chevalier de Pertuluis et son écuyer le Sieur de Regaudin, déclara emphatiquement Pertuluis.

La valetaille, qui connaissait un peu les deux bretteurs, examinait curieusement le volumineux paquet que portait le "chevalier", paquet qui, de temps à autre, remuait bizarrement.

N'importe! on les laissa entrer et on les introduisit dans cette antichambre que les deux compères connaissaient, et voisine de ce magnifique cabinet de travail qui avait fait leur admiration. Il y avait un bon feu dans la haute et belle cheminée de marbre noir.

Les deux amis avec leur fardeau allèrent s'asseoir près de ce bon feu, ils s'assirent en plaçant le paquet entre eux. Pertuluis, alors, tira une courte dague et, se penchant sur la couverture de laine grise qui enveloppait "la douce proie", il murmura, menaçant:

—Ma belle enfant, prends bien garde de faire entendre ici ta voix mélodieuse, car alors j'aurais bien le regret de te faire ravaler ta langue avec ce poignard". Et lentement il piqua la pointe de sa lame dans la couverture.

Le paquet tressaillit, mais demeura silencieux.

—Bien! dit Pertuluis avec satisfaction.

Deux heures s'écoulèrent, mais deux heures excessivement longues pour les deux grenadiers qui, à la fin, se sentaient devenir à l'aise, tout bon que leur paraissait cet excellent feu qui les réchauffait.

Enfin, un domestique se présenta, venant de ce cabinet de travail dont les deux grenadiers examinaient la porte de temps à autre.

Ce domestique, en très grande livrée, demanda:

—Vous avez une communication à faire à monsieur Deschenaux?

—A lui-même, oui, répondit Pertuluis en prenant un air digne. Seulement, moi, chevalier de Pertuluis, je désire le voir seul à seul, car mon compagnon et écuyer, le Sieur de Regaudin, attendra ici.

—C'est bien, venez, dit le domestique.

Il introduisit Pertuluis dans le cabinet.

Deschenaux, qui n'avait plus du tout rien de ressemblant avec le Deschenaux que les deux grenadiers avaient vu ce matin-là au cabaret de la mère Rodioux, Deschenaux vêtu comme un grand seigneur, portant la culotte de satin jaune-orange, une redingote d'un bleu de ciel avec boutons aux pierres d'émeraude, en jabot de fine dentelle, aux bas de soie blancs, aux souliers vernis et à boucles d'argent, Deschenaux méconnaissable jeta sur Pertuluis un regard froid et demanda:

—Eh bien! qu'est-ce à dire? Vous êtes-vous donné le mot, toi et ton camarade, de me poursuivre jusqu'au bout du monde?

—Excellence, répondit Pertuluis qui venait de se courber jusqu'à terre, je viens rendre compte de la mission que vous nous avez confiée hier.

—Hein! s'écria Deschenaux en tressautant. Que signifie?

—Nous venons réclamer nos mille livres, excellence.

—Vos mille livres! ricana Deschenaux. Mille livres que vous n'avez pas gagnées!

—Pardon, monseigneur! la jeune femme est là, et nous avons bien gagné!

—La jeune femme... quelle jeune femme?

—Ventre-de-biche! commença de se fâcher Pertuluis, celle que vous nous avez chargés de retrouver!

Deschenaux pâlit. Il venait de penser ceci: que les deux chenapans, pour ne pas perdre mille livres, lui avaient ravi Héloïse de Maubertin, et que maintenant ils venaient la lui troquer. C'était inimaginable! Comment s'étaient-ils pris pour réussir ce coup d'audace?... N'importe! Deschenaux comprit que ces deux hommes pouvaient, un jour ou l'autre, tenir sa vie et sa fortune en leurs mains. Il prit une rapide décision.

Il ouvrit un tiroir de sa table de travail, y saisit un pistolet, l'arma et le braqua sur Pertuluis qui manqua de s'évanouir d'effroi.

—Si tu as accompli ce prodige, vieille charogne, gronda Deschenaux, je te brûle tes balafres de lépreux!

Il éleva le pistolet et parut presser la détente.

Pertuluis se jeta à plat ventre, criant:

—Excellence! excellence! qu'allez-vous

faire! Voulez-vous tuer vos meilleurs serviteurs?

—Relève-toi! commanda Deschenaux, et explique-toi!

Pertuluis, effaré et ébahi, ayant perdu le vent et le verbe, regardait Deschenaux interrogativement.

—Ne t'ai-je pas ordonné de t'expliquer? dit sévèrement le secrétaire de Bigot.

—Quelle explication voulez-vous?... La jeune femme est là, et nous attendons les mille livres.

—Là, dans cette antichambre? demanda Deschenaux très étonné. Allons voir... viens!

Il pénétra dans l'antichambre où demeurait bien tranquille, mais très inquiet au fond, Regaudin avec le paquet assis à côté de lui.

A la vue de Deschenaux vêtu comme un prince, Regaudin enleva son feutre, se courba et dit:

—Excellence, voici la jeune femme!

Il indiquait le paquet... le paquet qui venait de remuer, de s'agiter, de se débattre.

Tremblant, livide, tout à fait mystifié, Deschenaux courut au paquet et d'un geste brusque rejeta la couverture de laine grise. Un cri perçant de femme en colère traversa le silence. Trois cris d'hommes répondirent...

—Ventre-de-cochon! vociféra Pertuluis en s'aplatissant à terre.

—Nom d'un nom! hurla Regaudin en se bouchant les yeux de ses poings.

La jeune femme que contenait le paquet avait jeté cette exclamation:

—Oh! les gredins!... Est-ce qu'on va me prendre à c't'heure pour une ribaude?

Devant la jeune femme furieuse qui marchait sur lui, Deschenaux, étourdi, reculait en murmurant ce nom:

—La Pluchette!

Comme il avait encore à la main son pistolet, par un geste rapide Rose Peluchet le lui arracha et dit, terrible:

—Monseigneur, ces deux cochons vont mourir!

Elle assujettit l'arme dans sa main droite...

Mais déjà Regaudin et Pertuluis se dressaient debout d'un bond énorme, et d'un autre bond se ruaient contre la porte qui ouvrait sur le vestibule et passaient au travers de cette porte juste au moment où la Pluchette pressait durement la détente de son arme.

La détonation qui vibra terriblement ameuta toute la valetaille du Palais.

—J'ai raté, murmura, confuse, Rose Peluchet qui rendit l'arme encore fumante à Deschenaux tout aussi confus.

On pouvait, à cette minute même, entendre les voix tonitruantes de Pertuluis et Regaudin:

—Place, vermines!

—Arrière, chats-huants!

—Taille en pièces!

—Pourfends et tue!

La valetaille poussait des cris inarticulés.

Un fracas de portes enfoncées et de vitres cassées retentit encore, puis le silence régna: Pertuluis et Regaudin avaient réussi à se trouer un chemin vers la liberté.

— VI —

LE POIGNARD F. L.

A quelques jours de là, Flambard se présentait à l'Hôpital-Général pour rendre visite au capitaine Jean Vaucourt.

Marguerite de Loisel vint le recevoir au parloir.

—Ah! je vois, sourit Marguerite, que vous avez reçu mon message?

—Oui, mademoiselle, et comme vous le voyez, je n'ai pas perdu de temps. Il y a si longtemps que je désirais voir notre capitaine.

—Je comprends bien votre impatience, monsieur Flambard, mais, comme je vous l'ai écrit, ce n'est que d'hier que le chirurgien permet au malade de recevoir des visiteurs, et vous êtes le premier.

—Ainsi, dit Flambard avec satisfaction, il est tout à fait hors de danger.

—Oui, tout à fait. Oh! cela n'a pas été sans bien des peines. Depuis ce coup de poignard, il n'a cessé d'être entre la vie et la mort. Pendant plus de quatre mois il a été presque toujours la proie de la fièvre et de la folie. Que de fois nous avons désespéré. Mais grâce à Dieu! sa vie est maintenant sauve.

—Grâce à Dieu et à votre dévouement, mademoiselle, dit gravement Flambard...

—Monsieur, interrompit en rougissant la jeune fille, je n'ai rempli que mon devoir et mes fonctions de garde-malade. Et, à présent, monsieur, voulez-vous me donner des nouvelles de madame Vaucourt?

—Hélas! mademoiselle, je suis peiné de vous dire que je n'ai pas réussi à retracer madame Héloïse depuis qu'elle s'est évadée de la maison de M. Pierrelieu.

—Et vous n'avez aucun indice?

—Je n'ai que des suspicions contre les

personnages qui ont certains motifs de la séquestrer, si ces personnages ne l'ont déjà assassinée.

—O mon Dieu! sanglota Marguerite, pensez-vous qu'on l'ait assassinée?

—Nous avons tout à redouter de ces êtres sans coeur et sans âme. Mais, mademoiselle, je vous le dis, si madame Héloïse a été assassinée, je trouverai l'assassin ou les assassins et croyez bien qu'elle sera vengée! Je l'ai juré sur mon âme, ajouta Flambard avec un accent terrible. J'attends la venue de monsieur de Vaudreuil qui, dit-on, sera en la capitale demain ou après-demain, pour lui demander pleins pouvoirs dans les recherches que je veux entreprendre.

—Je comprends que les personnages que vous voulez poursuivre sont haut placés, et vous voulez vous assurer qu'on n'interviendra pas dans vos agissements, vous avez raison.

—Ces personnages, que vous connaissez et soupçonnez autant que moi, sont puissants, et je sais que de se heurter à eux sans influence ou sans pouvoir c'est aller donner contre un mur inébranlable.

—C'est juste. Et de l'enfant, monsieur, demanda encore Marguerite, n'avez-vous non plus aucune nouvelle?

—Aucune, le mystère s'est fait partout.

—Si je vous pose ces questions, reprit Marguerite, c'est parce que le capitaine ne cesse de s'informer de ces êtres si chers à son coeur. Il me semble avoir perdu le souvenir de la disparition de sa femme et de son enfant, et il les croit peut-être toujours en sécurité dans la petite maison de la rue Saint-Louis. A ses questions, j'ai dû répondre vaguement et le laisser avec la certitude qu'il a. Il serait dangereux, d'ailleurs de lui communiquer brusquement ces malheurs qu'il paraît avoir oubliés durant le cours de sa maladie. Comme il est certain qu'il vous interrogera sur le même sujet, je vous engage à ne pas lui laisser voir la vérité.

—Je ferai comme vous dites, mademoiselle. Néanmoins, s'il lui arrivait de recouvrer soudainement la mémoire, je m'arrangerai pour lui faire entendre que sa femme et son enfant sont aux soins d'amis qui veillent sur eux.

L'instant d'après, Marguerite introduisait Flambard dans la chambre du capitaine.

Celui-ci sourit largement au spadassin et lui tendit sa main maigre.

—Ah! mon cher ami, s'écria-t-il, j'espère que vous ne m'apportez pas de mauvaises nouvelles d'Héloïse et de mon petit Adélard?

—Aucune mauvaise nouvelle, capitaine. Observez, se mit à rire doucement Flambard, que je n'aime pas jouer le rôle de messager de malheur. Ce que je vous apporte aujourd'hui, c'est l'inquiétude de vos amis qui se demandent quand vous pourrez quitter votre couche de souffrances et reprendre le fil de l'existence en retrouvant les joies du foyer.

—Mon cher ami, répliqua le capitaine, comme vous le voyez, je suis beaucoup mieux. En peu de jours je serai tout aussi fort qu'avant, et avant trois semaines, comme on me le fait espérer, je pourrai quitter ce toit hospitalier.

—Trois semaines, pensa Flambard... Aurai-je le temps de retrouver Héloïse et son enfant?

Il tressaillit. Mais il ne laissa rien paraître de ses inquiétudes intérieures en écoutant Jean Vaucourt qui continuait :

—Ah! il y a longtemps que je serais sur pied, si ça n'avait été du coup de poignard de ce traître et de ce lâche qui a failli me tuer net!

—A propos, dit Flambard, n'avez-vous jamais soupçonné qui avait été l'auteur de ce coup de poignard?

—Qui pouvais-je soupçonner, mon ami, surtout en ce lieu? Mais vous ne savez pas la surprise que j'ai éprouvée hier, lorsqu'on m'a montré l'arme avec laquelle on avait pensé que je m'étais frappé moi-même? Vous allez voir...

Il glissa une main sous son oreiller et en tira ce poignard marqué des lettres F. L.

—Regardez! ajouta-t-il.

Flambard reconnut la lame.

—Le même poignard que j'avais trouvé enfoncé dans la poitrine de votre père, dit lentement Flambard en examinant l'arme avec attention.

—Et le même que j'avais découvert dans cette besace du père Achard, près des ruines de l'habitation de madame de Ferrière.

—C'est-à-dire, corrigea Flambard, que c'étaient deux poignards tout à fait semblables. A l'heure qu'il est le père Cro-

quelin porte l'un et moi je porte l'autre... voyez!

Flambard exhiba le poignard que nous connaissons.

Jean Vaucourt compara ce poignard au sien.

—C'est bien la même chose, dit-il, et ce sont les mêmes lettres gravées de la même façon. En ce cas, ces poignards seraient au nombre de trois.

—Et s'il y en a trois, ne peut-il en avoir quatre? Mais, à présent, je suis satisfait d'une chose, que Lardinet n'était pas le propriétaire de ces poignards, acheva Flambard.

—Je suis également de cet avis, intervint Marguerite de Loisel, car j'aurais sûrement surpris parmi la collection d'armes de Lardinet ces trois armes remarquables.

—Elles sont surtout remarquables, dit Jean Vaucourt, par leur lame que le sang ne tache pas.

—C'est vrai, dit Flambard, j'avais remarqué cette particularité.

—Mais alors, reprit Jean Vaucourt, si ces armes n'étaient pas la propriété de Lardinet, quel en était donc le propriétaire?

—Pour arriver à cette identité, remarqua Flambard, il s'agirait de découvrir un nom s'écrivant des mêmes initiales.

—Je connais un nom, dit Marguerite, et je peux ajouter que nous connaissons tous un nom qui s'écrit avec les mêmes initiales.

—Ah! fit Jean Vaucourt, avec un regard chargé de vengeance, dites ce nom, Marguerite!

—Je n'ose... ce serait manquer aux lois de la charité chrétienne que d'accuser sans preuve positive!

—Voici une preuve positive, dit Flambard, ces poignards! D'ailleurs je soupçonne le même personnage que vous, mademoiselle.

—Son nom! dit Jean Vaucourt.

—Fernand de Loys, répondit Flambard.

Jean Vaucourt se dressa sur son lit.

—Fernand de Loys! rugit-il. Fernand de Loys... avez-vous dit, Flambard? Fernand de Loys... n'était-il pas dans cette maison la nuit où j'ai été frappé?

—Il y était, répondit Marguerite.

—Ah! moi qui avais cru faire un songe, s'écria le capitaine, et c'était la vérité!

—Quel songe? demanda Flambard, surpris.

—Mon ami, reprit Jean Vaucourt les dents serrées, dans un rayon d'éclair j'ai reconnu, cette nuit-là, les traits de l'homme qui m'a frappé de ce poignard! Je l'ai vu, une seconde, comme je vous vois! Et à présent, en reconstituant la scène, je me retrouve face à face avec mon meurtrier... c'était Fernand de Loys! Oh! Flambard, s'écria le capitaine avec un geste désespéré, comme je voudrais me voir fort pour aller châtier de suite cet infâme!

—Laissez faire, dit Flambard, je me charge de ce soin. Je vous demanderai d'abord de me remettre cette arme.

—N'oubliez pas, Flambard, que c'est l'un de ces poignards qui a frappé mon père!

—Et la main qui a tenu l'arme, celle du vicomte de Loys?

—Oui, je le jurerais maintenant. Et moi qui avais soupçonné Bigot!

—Capitaine, dit Flambard gravement, vous n'avez pas suspecté à tort François Bigot. Si de Loys a frappé votre père, quel intérêt avait-il? Aucun. Seul, Bigot en voulait à votre père qui n'avait cessé de critiquer, et avec raison, son administration. Or, si de Loys a frappé, ce fut sur les instigations de l'intendant.

—Eh bien! tant pis, ce sera deux têtes qu'il faudra atteindre au lieu d'une! Flambard, prononça Jean Vaucourt avec un accent résolu, il faut venger mon père!

—Nous le vengerons, capitaine. J'avais cru le venger en tuant Lardinet; mais à présent, comme vous, je crois que la mort de votre père a été décrétée par Bigot et exécutée par de Loys.

—Il faut le venger! répéta sourdement Jean Vaucourt en serrant avec force une main de Flambard.

—Je le vengerai, soyez tranquille! Oh! j'ai bien de la besogne à faire avec tous ces êtres ignobles que je veux démasquer et envoyer en enfer au plus tôt!

—Oh! murmura Jean Vaucourt avec désespoir, si je pouvais me lever!

—Remettez-vous, capitaine, encouragea Flambard, il vous restera toujours quelque châtiment à appliquer, car je vous réserverai une tête ou deux!

—Mes amis, intervint Marguerite avec un doux sourire, n'oubliez pas que la vengeance est ennemie de Dieu!

—La vengeance simplement? oui, Marguerite, répondit Jean Vaucourt. Mais il est permis, je pense, sans offenser Dieu, de châtier les criminels selon leurs crimes et avec les moyens de justice que nous possédons. Or, ici en cette Nouvelle-France la justice est entre les mains mêmes de ces criminels, et il nous appartient de leur reprendre cette justice, de la leur arracher des mains pour les en frapper sans pitié! Flambard, rugit Jean Vaucourt, m'entendez-vous?

—J'entends, capitaine.

—Eh bien! il faudra châtier Bigot et de Loys!

—Et d'autres... après ceux-là! gronda le spadassin.

—Ah! oui, ricana le capitaine avec mépris, il y a ce Cadet...

—Cadet, intervint encore Marguerite, est l'un de ceux qui vous ai fait le moins de mal. D'ailleurs c'est un idiot qui n'a nullement conscience de ses actes, ce n'est qu'un instrument aveugle! Actuellement, en Nouvelle-France, il n'y a qu'une tête — tout respect que j'éprouve pour monsieur le gouverneur et ses admirables officiers! — et cette tête, c'est François Bigot. Tout le reste est son instrument ou à peu près!

—Soit, gronda Flambard, je me charge de cette tête!

—Qu'elle tombe! proféra Jean Vaucourt.

—Elle tombera.... rugit sourdement Flambard avec un geste terrible.

Le capitaine, très fatigué par cette scène, se laissa choir lourdement sur sa couche et ferma les yeux.

—Monsieur Flambard, dit Marguerite, le chirurgien me grondera certainement pour avoir permis une si longue entrevue...

—Je vous comprends, mademoiselle, sourit le spadassin, je me retire de suite.

—Oh! vous pouvez revenir demain, après-demain, quand vous voudrez, surtout quand vous aurez quelques bonnes nouvelles à nous apprendre!

—Je reviendrai, promit Flambard en s'en allant.

— VII —

CHEZ LE GOUVERNEUR

Ce fut deux jours après que M. de Vaudreuil arriva à Québec. Il n'y venait que pour un court séjour, dans le but de régler certaines affaires importantes. En ces derniers jours de mars, on ne savait pas encore sur quel point du pays se porterait l'offensive anglaise. Ce n'est qu'à la fin d'avril qu'on allait apprendre l'arrivée d'une grosse flotte à Louisbourg, dont quelques vaisseaux allaient remonter le Saint-Laurent dans le but de faire les premières reconnaissances. C'est alors que le gouverneur et ses officiers se porteraient sur Québec avec la principale armée.

Lorsque M. de Vaudreuil venait dans la capitale, il y avait réceptions officielles et réceptions privées, et la liste des personnes qui désiraient avoir audience pour une raison ou pour une autre était préparée bien à l'avance. Cette liste était la première chose qu'on présentait au gouverneur dès qu'il mettait le pied dans la capitale. Le gouverneur prenait un repos de deux ou trois jours, puis il ouvrait la salle des audiences. Or, le jour même que M. de Vaudreuil prit connaissance de la liste très longue des personnages qui demandaient une audience, ayant vu au bas de cette liste le nom de Flambard, il dépêcha un commissionnaire pour prévenir le spadassin qu'il lui accorderait cette audience le soir même. M. de Vaudreuil n'était arrivé en la capitale que du midi, en traîneau et escorté de quelques jeunes officiers canadiens de Montréal.

Si M. de Vaudreuil accordait de suite et la première audience à Flambard, c'est parce qu'il connaissait toute la valeur de notre héros qui, un jour, avait réussi contre bien des coteries puissantes de la cour de Versailles à faire rentrer M. de Maubertin dans la faveur royale. Avec un tel homme c'était un honneur que de compter, et M. de Vaudreuil voulait en outre se ménager un ami dans la personne de Flambard.

Notre héros se présenta donc le soir même au Château Saint-Louis, mais non comme le spadassin fanfaron et audacieux que nous connaissons, mais plutôt comme un bourgeois aisé, vêtu de la culotte de soie noire, d'une redingote de velours brun,

et portant pour tout ornement le jabot de dentelle. Cette fois, devant notre ami les portes du Château s'étaient ouvertes comme d'elles-mêmes, et les gardes et huissiers rangés dans le vestibule, s'étaient inclinés sur son passage. Car Flambard était maintenant fort respecté. C'était un personnage. D'abord on avait appris qu'il avait été à diverses reprises reçu par le roi à la Cour de Versailles, ce que n'obtenaient pas toujours les plus hauts personnages de la plus grande noblesse. Et puis, il faut bien le dire, on le respectait surtout à cause de sa rapière. Pourtant, ce soir-là, Flambard apparaissait sans arme; mais on savait comment ce prestigieux bretteur pouvait armer sa main. Ensuite, parmi les gardes et huissiers Flambard était reconnu comme l'ami de Jean Vaucourt, capitaine de la maison de M. de Vaudreuil. Et, enfin, mieux que tout cela, Flambard avait le premier l'honneur d'une audience avec le gouverneur; il passait avant Bigot, avant Varin, avant Péan, avant tous les plus grands personnages de la capitale! Ce qui n'était pas pour amoindrir son prestige.

Flambard défila donc devant les huissiers courbés et les gardes admiratifs, il passa avec, à ses lèvres, son sourire narquois qui lui était coutumier.

M. de Vaudreuil le reçut dans la salle des audiences, sans témoin.

—Monsieur Flambard, dit-il en offrant courtoisement un siège à son visiteur, j'ai pensé que vous ne pouviez avoir à me communiquer que des affaires de la plus grande importance; c'est pourquoi j'ai voulu vous recevoir sans retard.

—Excellence, répondit Flambard en s'inclinant, je suis très reconnaissant de cette marque de courtoisie. Je comprends que, comme ministre du roi en ce pays, vous êtes disposé à m'accorder la même bienveillance qu'à diverses reprises notre Bien-Aimé a bien voulu me témoigner. Je vous remercie, et je désire vous assurer de mon dévouement entier et de ma gratitude. Et c'est cette gratitude, excellence, qui me fait venir à vous aujourd'hui, et me fournit l'opportunité de vous mettre au courant de certains faits dont, dans la multiplicité de vos besognes et de vos tracas, vous n'avez pu être informé.

—Se passe-t-il quelque chose d'extraordinaire en cette bonne ville de Québec? demanda M. de Vaudreuil avec beaucoup d'intérêt.

—Oui, excellence. Mais, d'abord, je me permettrai de vous instruire de la mort de monsieur de Maubertin, si vous ne l'avez déjà apprise.

—C'est vrai, j'avais été informé du trépas du comte l'automne dernier. Pauvre comte, c'était un grand serviteur du roi.

—C'était, après vous, excellence, le meilleur serviteur du roi Louis, et c'était un grand homme dont, je le crains, on ne saura reconnaître les services qu'il a rendus à la France dans l'Inde.

—Je vous crois, mon ami, sourit M. de Vaudreuil flatté par l'éloge délicat que Flambard venait de lui adresser.

—Si vous avez appris le décès du comte de Maubertin, vous n'avez pu apprendre la disparition—je n'ose dire la mort—de sa fille Héloïse, l'épouse de votre capitaine des gardes.

—Ah! madame Vaucourt serait-elle morte aussi? fit avec inquiétude Vaudreuil.

—Voilà ce que je ne saurais affirmer. Mais, une chose sûre, elle a été enlevée de sa demeure au mois de juillet dernier, en pleine nuit, par des inconnus. Et comme témoin de ce rapt, j'ai le père Croquelin qui fut bâillonné, garrotté et mis dans l'impossibilité d'empêcher le crime. Monsieur le marquis, madame Vaucourt a été enlevée avec son enfant.

—Avec son enfant! s'écria Vaudreuil avec surprise. Mais il y a déjà longtemps, si l'affaire s'est passée au mois de juillet! Avez-vous fait des recherches?

—J'ai fouillé la ville de fond en comble, inutilement.

—N'avez-vous pas confié l'affaire au lieutenant de police et à monsieur l'intendant?

Flambard se mit à rire.

Vaudreuil le regarda avec étonnement.

—Pardonnez-moi, excellence, mais je vois que nous ne nous entendons pas. Je vous ai dit que j'ai fouillé tout Québec, hormis quelques maisons que je n'ai pu visiter, entre autres celle de...

Flambard parut hésiter et regarda profondément le marquis.

—Parlez! dit M. de Vaudreuil.

—La maison de l'Intendant, acheva Flambard.

—Mais vous n'allez pas soupçonner monsieur l'intendant? se récria Vaudreuil.

—Ah! ah! ricana Flambard, j'ai pensé juste en disant que nous ne nous entendons pas, excellence!

—Expliquez-vous, je vous prie! dit le marquis avec une sorte de défiance que Flambard saisit de suite dans les regards et l'attitude du gouverneur.

—Monsieur le marquis, voulez-vous me permettre avec vous mon parler franc comme j'ai eu avec le roi? Car, monsieur, je vous le dis sans fanfaronnade, j'aurais pu aller au roi, et je sais que le roi m'aurait entendu et que je me serais entendu avec lui. Mais sachant que le roi avait ici son représentant et son ministre, et que ce ministre savait aussi bien que le roi rendre justice, je suis venu à lui!

Vaudreuil sourit au compliment et répliqua avec plus de bienveillance:

—Soit, monsieur Flambard, je vous accorde votre franc parler.

—Merci, excellence, vous augmentez de cent pour cent ma dette de gratitude envers vous. Maintenant, je vais droit au fait. Je vous ai dit que madame Vaucourt avait été enlevée et que sa trace n'avait pu être retrouvée; ceci vous l'ignorez. Mais vous n'ignorez pas l'attentat commis sur la personne de Deschenaux... pardon! si je ne dis pas "le sieur", j'en suis incapable... attentat dont vous connaîtrez plus tard les causes. Et vous n'avez pas été sans apprendre le suicide de Mlle Pierrelieu...

—En effet, interrompit Vaudreuil, cet événement a fait jaser beaucoup les gens du pays.

—Un événement, monsieur? Allons donc, ce n'était qu'un incident. L'événement n'était pas encore mûr, et cet événement, c'était la mort de Jean Vaucourt et de sa femme!

—Oh! oh! monsieur Flambard, s'écria le marquis de Vaudreuil, êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez? Est-ce que Jean Vaucourt n'a pas tenté de se suicider?

—Non! rétorqua rudement Flambard. Voici le poignard qu'une main inconnue a planté dans le sein du capitaine.

Le gouverneur examina attentivement ce poignard.

—Croyez-vous qu'avez cette arme, demanda-t-il au bout d'un moment, on puisse arriver à connaître l'assassin?

—Voici encore, reprit Flambard sans répondre directement, un autre poignard semblable, comme vous voyez, au premier!

—Oui, admit Vaudreuil, ces deux armes se ressemblent beaucoup.

—Eh bien! excellence, celle-ci, la seconde, a frappé à mort le père Vaucourt!

—Mais alors, s'écria Vaudreuil avec stupéfaction, vous connaissez peut-être la main qui a dirigé ces deux armes?

—Je la connais, monsieur le marquis, et c'est pourquoi je suis venu vous demander pleins pouvoirs pour démasquer le personnage.

—Qui est-il? je le démasquerai moi-même. Car c'est moi, ici, qui suis chargé de rendre justice et de l'appliquer.

—Je le sais, monsieur, et voilà bien pourquoi je suis venu à vous; je suis venu pour vous demander de me déléguer vos pouvoirs de justice.

—Ne puis-je les exécuter moi-même? fit Vaudreuil avec hauteur.

—Vous ne le pourriez pas! répondit froidement Flambard.

—Pourquoi?

—Parce que vous n'oserez pas!

—Et vous oserez, vous?

Cette fois Vaudreuil était plus surpris qu'irrité.

—Oui.

—Eh bien! cria Vaudreuil avec une sourde colère, j'oserai également. Nommez-moi le criminel, et fût-il la plus haute tête du pays, cette tête tombera!

—Bien, je prends votre parole, excellence, écoutez!

Et lentement, froidement, accentuant chaque syllabe, Flambard prononça :

—La main qui a frappé de ces poignards le père Vaucourt et son fils, c'est la main droite du vicomte de Loys, votre lieutenant de police!

—De Loys!... s'écria Vaudreuil en se levant.

Il regarda Flambard avec un air si sceptique, que le spadassin se mit à ricaner avec mépris.

—Ah! monsieur, je savais bien que vous n'oseriez, dit-il.

—Mais, monsieur Flambard, le vicomte de Loys ne peut être accusé de ces attentats!

—Moi, je l'accuse, excellence!

—Mais comment expliquer que Monsieur Bigot me l'ait recommandé?

—Monsieur Bigot! se mit à rire encore Flambard. Tenez, excellence, je vois bien que nous ne nous entendrons pas. Bientôt, j'irai trouver le roi qui, lui, m'entendra!

Vaudreuil tressaillit et pâlit. Il avait devant lui un homme, un homme véritable, un homme qui savait ce qu'il disait, un homme capable à lui seul de détrôner un roi! Vaudreuil savait en outre, que cet homme lui demandait des pouvoirs qu'il aurait pu prendre de lui-même sans en demander la permission à qui que ce fût. Et Vaudreuil savait encore que cet homme était plus à ménager qu'à froisser, et que cet homme, le cas échéant, pouvait lui être d'une grande utilité. Il résolut donc d'écouter la voix de Flambard et de lui accorder ce qu'il demandait.

—Voyons, monsieur Flambard, répliqua-t-il, expliquez-vous un peu plus clairement, je veux vous entendre comme le roi lui-même vous entendrait.

—Comment m'entendrez-vous, dit rudement Flambard vexé, puisque vous défendez déjà ceux que j'accuse!

—Vous accusez donc monsieur Bigot?

—Je l'accuse d'avoir fait assassiner le père Vaucourt. Je l'accuse d'avoir conspiré pour faire assassiner Madame de Ferrière et sa nièce Héloïse de Maubertin, comme je l'accuse d'avoir voulu assassiner le comte lui-même! Et de combien d'autres crimes j'accuse ce Bigot! Ah! excellence, s'écria Flambard, en se levant avec un air digne et grave, il n'est pas possible que vous n'ayez pas un peu deviné les mijoteries de ces êtres tortueux que sont Bigot, Deschenaux, de Loys et de tant d'autres reptiles qui rampent dans leur sillage! Il n'est pas possible que vous n'ayez pas entendu les clameurs du peuple demandant du pain que Bigot gaspillait! Il n'est pas possible...

—Au fait, interrompit brusquement Vaudreuil avec colère, j'ai reçu bien des plaintes, mais je les croyais très exagérées. Monsieur de Montcalm a lui-même écrit au roi et à son ministre monsieur Berryer pour se plaindre de Monsieur Bigot; mais moi, personnellement, je n'avais rien à dire, et j'avais trop à m'occuper des choses de la guerre pour songer aux affaires intérieures du pays dont s'occupait l'intendant.

—Je vous comprends, excellence. Et je comprends aussi que vous n'ayez pu surprendre l'effrayant complot que méditent dans l'ombre ces enenmis du roi et de la Nouvelle-France.

Longtemps, alors, Flambard parla à voix plus basse au marquis de Vaudreuil, lui donnant, détails par détails, toute l'administration malsaine et horrible de Bigot et ses stipendiaires. Il éclaira à ce point le gouverneur que celui-ci s'écria, quand Flambard eut achevé son récit :

—Oh! monsieur, vous m'ouvrez terriblement les yeux, et vous m'ouvrez les yeux alors qu'il est peut-être trop tard, puisque monsieur de Bougainville est actuellement en France avec tous les documents et mémoires pour mettre le roi au courant de la véritable situation.

—Et vous savez maintenant, sourit Flambard, que le roi, par tous ces documents et mémoires très incomplets, ne sera pas mis au courant de la véritable situation?

—C'est vrai.

—Soyez rassuré, monsieur le marquis, j'ai écrit au roi également, je lui ai adressé un mémoire, et mon courrier est parti par ce même navire qui emportait là-bas monsieur de Bougainville, et le roi saura... le roi doit savoir à l'heure qu'il est!

—Oui, mais le roi aura-t-il le temps d'agir avant que ces traîtres nous aient tout à fait vendus et perdus?

—Si le roi veut, il peut! Mais voudra-t-il? Ou, du moins, son entourage demandera-t-il au roi d'user de fermeté? Et puis, ces mémoires que nous avons adressés au roi, ne seront-ils pas interceptés! Voilà où j'ai des doutes et des craintes, excellence, parce qu'il se trouve à la cour de Versailles des personnages puissants qui ont accordé toute leur protection à Bigot, des personnages qui feront tout ce qu'il est possible de faire pour écarter de Bigot les orages qui pourraient fondre sur sa tête! Car il y a toujours à la cour madame de Pompadour...

—Oh! madame de Pompadour a perdu bien du prestige, dit Vaudreuil avec dédain.

—Qui le dit, excellence?... des gens qui ne savent pas! Mais moi, je sais! Car j'ai dû, pour voir le roi, m'agenouiller devant Madame! Car c'est Madame seule qui ouvre les portes du roi! Ne voit le roi que qui possède un laissez-passer de Madame de Pompadour! Ah! excellence, si vous pouviez voir la terrible comédie qui se joue

à Versailles! Elle est si affreuse, si tragique, qu'elle finira dans le sang et le déshonneur de la France entière!

L'accent de Flambard était si prophétique que Vaudreuil frissonna.

—Monsieur, continua Flambard, permettez-moi un avis : si, un jour, vous avez besoin d'aide ou de protection à la cour de Versailles, présentez-vous à Madame de Pompadour, quoiqu'il vous en coûte! Si vous avez à plaider devant le roi une cause quelconque, prenez pour avocat Madame de Pompadour! Si votre tête chancelait un jour, excellence, c'est moi qui vous le dit, prosternez-vous devant Madame de Pompadour, quelque humiliant que cela vous paraisse! Car sans elle, tout n'est rien, comme rien est tout! C'est la maîtresse de la France, c'est notre maîtresse à nous, monsieur, quoique nous nous rebutions! Et elle sera notre maîtresse, quoique nous fassions pour nous en débarrasser ou pour en débarrasser la France, aussi longtemps que le roi sera son esclave! Aussi longtemps qu'elle fera des ministres du roi ses esclaves! Aussi longtemps qu'elle maintiendra la noblesse de France dans l'esclavage! Car elle est plus reine que la plus grande des reines, d'un souffle elle peut jeter à bas des empires puissants! Et cette reine, monsieur, acheva Flambard en frappant la table de son poing, ne tombera que sous les coups d'une autre reine plus puissante, mais hélas! trop lente... la Mort!

—Oui, oui, murmura Vaudreuil, songeant le front dans les mains, c'est terrible ce que vous dites, et vous faites entrer dans mon esprit de sombres pressentiments. Monsieur Flambard, vous me faites peur!

—Et moi donc qui n'ai jamais connu la peur! ricana sourdement Flambard. Eh bien! oui, j'ai peur aussi... j'ai peur, mais pas tant de cette femme là-bas que de ce Bigot ici, et que je vous ai dépeint à clair.

—Par Notre-Dame! cria tout à coup Vaudreuil en se levant et en frappant du pied, si c'est ainsi que vous dites, je vous donne carte blanche. Tant pis, ma foi, pour les traîtres et les assassins que vous démasquerez... frappez!

—Merci, excellence... je frapperai!

Et Flambard, s'étant incliné, prit congé.

— VIII —

QUE VA DEVENIR HELOISE DE MAUBERTIN ?

Contre Héloïse, martyre, le sort semblait s'archarner, ou plutôt ses ennemis ne cessaient de méditer les plus affreux tourments. Et ses amis semblaient demeurer impuissants à l'arracher aux monstres qui la tenaient prisonnière.

Après avoir reçu carte blanche de M. de Vaudreuil, Flambard s'était de suite mis à l'oeuvre, secondé par le père Croquelin qui, en dépit de son âge avancé, ne voulait pas demeurer tout à fait inactif. Le père Croquelin se bornait à fureter, et c'était l'un des meilleurs moyens pour découvrir un indice. L'indice... voilà seulement ce que Flambard demandait! L'indice nécessaire pour confirmer ses soupçons, ensuite il marcherait! Et cet indice, Flambard allait bientôt l'avoir, après avoir réussi à gagner à prix d'or un domestique du Palais de l'Intendance, un domestique chargé de surprendre les secrets de Bigot et de son âme damnée, Deschenaux.

Le matin de ce jour, où Flambard avait été reçu par le marquis de Vaudreuil en audience privée, Bigot avait appelé son secrétaire et lui avait dit rudement :

—Mon ami, cette Héloïse de Maubertin, devient encombrante et elle finira par nous attirer quelque foudre secrète. J'ai reçu, par un courrier qui m'est arrivé par voie de la Nouvelle-Angleterre, une lettre m'annonçant que Flambard avait écrit au roi et m'avait dénoncé comme traître et renégat.

Disons ici, comme fait historique, que Berryer, alors ministre de la marine en France, avait écrit une longue lettre récriminatoire à l'intendant, lettre qui avait jeté l'effroi dans l'âme peu sensible de Bigot.

—Or, voilà un ennemi, avait poursuivi l'intendant, à qui nous n'avons pas assez pensé. Je m'imagine bien que Flambard nous soupçonnait de nous être emparés de la fille du comte de Maubertin, et, comme une manière de se venger, il a écrit au roi ses soupçons.

Deschenaux se mit à rire.

—Flambard ne savait pas et il ne sait pas encore, dit-il.

—Non? Pourquoi?

—Parce que si Flambard avait su que la fille du comte était en notre pouvoir, il serait venu nous la prendre. Il avait appris qu'elle était, un jour, chez Mlle Pierrelieu, il y est allé. Donc, s'il n'est pas venu à nous, c'est qu'il ne sait pas!

—Es-tu bien sûr, au moins, qu'il ne sache pas?

—J'en suis sûr, parce que Flambard, quand il sait, agit avec la rapidité de la foudre.

—Eh bien! craignons la foudre! Héloïse de Maubertin doit mourir, elle doit mourir parce que Jean Vaucourt, son mari, est revenu à la vie et à la force, parce que bientôt il quittera l'hôpital, et parce que Jean Vaucourt et Flambard vont finir par nous perdre. Il faut qu'elle disparaisse, ami, il faut qu'elle meure!

—Soit, consentit Deschenaux, elle mourra!

Et il partit sur ces mots.

Or, un domestique préposé au service direct de l'intendant avait entendu cette conversation, un domestique qui avait à se plaindre d'une injustice quelconque de la part du secrétaire de Bigot, un domestique qui s'était mis à haïr Deschenaux, et sur ce domestique Flambard était tombé par hasard. Par hasard?... C'était peut être une de ces mille voies secrètes dont se sert la Providence pour secourir la vertu et châtier le mal!

C'était en avril seulement que Flambard avait pu acquérir les services de ce valet qui lui avait rapporté ce colloque entendu un jour entre l'intendant et Deschenaux. Sur le coup Flambard crut qu'Héloïse avait été définitivement rayée du monde des vivants, car il se doutait bien que Bigot et Deschenaux étaient hommes à accomplir dans le plus bref délai cette terrible décision. Flambard fut dont désespéré de sauver la jeune femme, lorsque quelques jours plus tard, le même domestique vint l'assurer que la femme de Jean Vaucourt vivait encore. Où? Voilà ce qu'il ne savait pas; mais il soupçonnait que la jeune femme demeurait la prisonnière de Deschenaux dans la maison de l'intendant, rue Saint-Louis.

—Eh bien! s'était dit Flambard, je pense que j'aurai bientôt le fil conducteur!...

Revenons maintenant à Deschenaux. Après avoir pris la décision, de concert avec son patron l'intendant, de mettre à mort Héloïse, Deschenaux, cependant avait hésité. Après avoir aimé Héloïse, il la haïssait maintenant à ce point qu'il l'eût vouée aux plus atroces souffrances. Pourquoi cette haine subite? Parce que Héloïse, bien qu'elle fût en son pouvoir, l'avait détourné de son but infâme : Deschenaux n'avait pu approcher la jeune femme plus que les convenances permettaient. Après les premières déceptions, était venue une sorte d'indifférence moqueuse, puis, peu à peu, la haine avait surgi. La tuer!... cela avait été la première pensée de son âme jalouse, envieuse et vindicative! La tuer, oui... mais la mort était une délivrance et non une souffrance! Il réfléchit longtemps. Il chercha quelque torture raffinée, il tourmenta son esprit inventif à tel point qu'un matin, en se levant après une orgie, il crut avoir trouvé. Il grinça des dents avec rage, avec une joie sauvage, avec haine.

—Voilà comment je la briserai! se dit-il.

C'était aux derniers jours de mai.

Deschenaux manda auprès de lui le chef des gardes et cadets de la maison de l'Intendant. C'était ce Verdelet que Flambard, comme on se le rappelle, avait pendu puis dépendu dans le logis du père Vaucourt à la Basse-Ville. Verdelet qui jusqu'à ce moment où il s'était trouvé sur le chemin de Flambard, avait fait partie des gardes de M. de Vaudreuil, avait conçu une telle haine contre Flambard, que cette haine avait rejailli sur Jean Vaucourt presque instantanément. Aussi, en apprenant que Jean Vaucourt avait été nommé au poste de capitaine des gardes, s'en alla-t-il demander à Bigot de l'enrégimenter parmi ses gardes et cadets. Bigot, qui de suite avait pensé que, plus tard, il pourrait peut-être utiliser cette haine du garde à son profit, s'entendit avec M. de Vaudreuil et prit ce Verdelet à son service.

Mandé par Deschenaux, Verdelet se présenta.

—Verdelet, dit-il, je vais encore mettre ton dévouement à l'épreuve.

—S'agit-il encore de Flambard? Et dans le regard de Verdelet jaillit un effluve sanglant.

Deschenaux sourit et reprit :

—Oui, de Flambard et d'autres, de ceux qu'il appelle ses amis!

—Monsieur, ordonnez!

—Bien. Pour le moment, tu vas te rendre chez le sieur Cadet et le prier de me venir voir sur-le-champ.

Verdelet ordonna à un valet d'écurie de lui seller un cheval et il partit à toute bride pour la rue Saint-Jean où habitait, près de la Porte, le munitionnaire.

Une heure après, une magnifique berline, avec cocher et valets de pied en grande livrée de soie, s'arrêtait devant la porte de l'intendant, et Cadet, gros et gras, luxueusement habillé et tapageusement chamafré, couvert de pierreries, poudré, fardé, parfumé, et portant l'épée en verrou, oui, Michel Cadet descendit précieusement de sa voiture supporté par deux valets et pénétra dans la belle demeure de l'intendant. Mais, disons-le encore, cette demeure de l'intendant n'avait pas cette apparence de haut faste que possédait la physionomie de celle de Cadet; car Bigot, moins fantasque peut-être, ne faisait pas autant d'ostentations que ce Cadet, ce parvenu idiot, fils de boucher, passé maître-boucher et devenu, par la baguette magique d'un Bigot, l'un des puissants et des maîtres de la Nouvelle-France.

Donc, Cadet se présenta à l'invitation de Deschenaux à qui il ne pouvait rien refuser, de même qu'il ne refusait rien à l'intendant; car Cadet, tout puissant qu'il était, ne pouvait rien sans Bigot et Deschenaux, de même que, peut-être, Bigot et Deschenaux fussent tombés sans la complicité de Cadet. C'était toujours la chaîne dont chaque maille ou chaînon devait être ménagé avec soin. Qu'un anneau se disloquât, et la chaîne se brisait!

—Mon cher ami, commença Deschenaux, je suis malade!

Cadet tressaillit et s'écria :

—Au fait, en entrant, je vous ai trouvé un peu pâle et languissant; qu'avez-vous, mon ami?

—Je ne sais... c'est une sorte de langueur qui m'étreint de toutes parts.

—Ne serait-ce quelque reste de ce coup de poignard...

—Dont m'a fait présent cette excellente mademoiselle Pierrelieu, mon ancienne fiancée? sourit ironiquement Deschenaux. Non, je ne pense pas, ou plutôt je ne sais pas!

—N'avez-vous pas consulté le médecin de monsieur l'intendant?

Deschenaux se mit à rire.

—Mon cher Cadet, dit-il, si vous étiez malade, est-ce que vous consulteriez le médecin de monsieur l'intendant?

—Moi! fit Cadet avec surprise. Mais... j'ai mon médecin à moi, vous savez bien!

—Oui, je sais. Je connais même assez bien maître Authier, c'est une lumière. Mais en supposant que vous n'auriez pas de médecin attitré?

—Eh bien! je ne sais pas... Entre nous, voyez-vous, mon cher, je n'ai pas bien bien confiance en ce vieillard qu'est maître Ravenot, le médecin de monsieur l'intendant!

—Pourtant, il a fait presque des miracles...

—Oui, peut-être, mais il y a longtemps. Il était plus jeune alors, maintenant...

—Vous avez raison, Cadet, interrompit Deschenaux, et je pense comme vous. Je n'ai nulle confiance en maître Ravenot et c'est pourquoi j'ai songé à vous demander de me passer votre médecin que je récompenserai largement, soyez-en sûr.

—Certes, certes, je suis tout disposé à le mettre à votre disposition. Oh! maître Authier n'a pas son pareil dans toute la Nouvelle-France et, naturellement, il me coûte ce qu'il vaut. Mais j'ai avec lui pour mon argent. Avec lui, je suis sûr et certain, car il est médecin, un vrai médecin; et, en plus, c'est un chimiste remarquable.

—Il est peut-être même un peu sorcier, se mit à rire Deschenaux.

—Ne riez pas... il éteindrait du feu avec de l'huile!

—Il est magicien!

—C'est un savant, ami Deschenaux, c'est un savant que la mort redoute. Essayez-le!

—Oh! je vous crois de tout esprit. Ainsi donc, c'est convenu, vous me l'enverrez?

—Il sera ici dans une heure, si vous le voulez.

—Dans une heure, c'est bien, je l'attendrai. Car, je vous le répète, je ne me sens pas très bien.

—C'est tout ce que vous désiriez de moi? demanda Cadet en se levant.

—C'est tout.

—Mais vous n'aviez qu'à me faire faire cette demande par Verdelet, et maître Authier serait déjà ici.

—Je sais, mais j'ai préféré vous le demander à vous-même. Je vous fais donc mes excuses, si je vous ai dérangé.

—Nullement, nullement, mon ami, je suis toujours à la disposition de ceux de mes amis qui ont besoin de moi... A votre service, moncher, à votre service!

Et Cadet s'en alla, empesé, digne, mais grotesque.

Deschenaux se mit à ricaner avec mépris.

—Quel vil bouffon! murmura-t-il.

Puis il se mit à méditer, le front durement plissé.

Il était assis sur un divan de ce petit salon tout encombré de bibelots en lequel nous avons introduit le lecteur une fois, alors que Mme de Ferrière et Héloïse de Maubertin étaient venues, de la part de Flambard, porter un message à l'intendant.

Après avoir longtemps réfléchi, il se leva et se mit à marcher lentement tout en tenant ce soliloque :

—Oui, ce maître Authier possède bien la science dont j'ai besoin. Il est précisément l'homme qu'il me faut. C'est un individu sans honneur que Cadet a tiré de l'ignominie et qu'il s'est attaché à prix d'argent. Il a fait de cet homme son esclave. Et cet homme peut tout faire, pourvu qu'on y mette le prix. Et, pourtant, à le voir, à l'entendre, on le prendrait pour un saint homme! Oh! tout ce que peut jouer d'abjectes comédies l'homme pervers et dégradé!...

Deschenaux parlait-il de lui-même? Certes, tout ce qu'il pensait d'Authier pouvait parfaitement s'adapter à sa propre personne morale. Mais de soi il ne pensait pas ce qu'il pensait d'un autre. Deschenaux, comme tous les hommes dépourvus de justice et de noblesse de coeur, aimait confesser sans absoudre. Lui, ne se confessait pas, mais il s'absolvait toujours. Il était prêt à jeter à l'égoût tout homme qui n'avait pas le sentiment de l'honneur! Et lui-même, ce sentiment de l'honneur, l'avait-il?... Certes, on ne saurait lui reprocher de jeter à l'égoût ce maître Authier que nous n'avons guère vu à l'oeuvre encore. Seulement, nous savons qu'il avait été chargé de veiller sur le comte de Maubertin prisonnier dans la maison de Cadet, il avait été comme le geôlier du comte, et cela nous suffit pour le juger.

—Oui, poursuivit Deschenaux, voilà l'homme qui me vengera, qui nous vengera tous, sans qu'il y paraisse, sans que la justice ait à nous faire le moindre reproche, sans qu'elle ait à nous soupçonner le moindrement. Tuer la femme de Vaucourt, c'eût été mettre un cadavre sur notre chemin, et un cadavre qui, un jour, aurait pu témoigner terriblement contre nous. Oh! nous la tuerons quand même... mais nous ne la tuerons pas dans son corps... nous la tuerons seulement dans son esprit!

Ici, Deschenaux s'arrêta et se tut. Puis il pencha la tête comme pour mieux rassembler des idées qui peut-être lui échappaient, et il reprit :

—Je me souviens qu'il s'est présenté quelque part en France un cas en tout semblable : un mari jaloux avait réussi à tuer l'esprit de sa femme! Il avait ensuite obtenu du roi qu'il la répudiât pour se remarier...

Deschenaux ricana sourdement et poursuivit :

—Il est vrai que mon cas n'est pas le même tout à fait, car je ne suis pas marié, moi. Mais cette jeune femme, que je n'aurais pas détestée après tout, finit par me faire peur! Oui, je dois m'avouer que je la redoute! Pourquoi?... C'est un pressentiment, un instinct chez moi! Car je n'ose la toucher... je n'oserais même la percer d'un coup de poignard, tant je découvre dans ses yeux, lorsqu'elle me regarde, un quelque chose de tragique qui m'épouvante! Donc, s'il y a un moyen, je tuerai son esprit!

Un domestique vint annoncer l'arrivée du docteur Authier.

—Bien, dit Deschenaux, faites entrer!

La minute suivante, le médecin de Cadet pénétrait dans le petit salon. C'était ce même personnage que nous avons peu connu et qui avait veillé sur la personne du comte de Maubertin. Il était grave, compassé, et affectait un air très digne dans ses vêtements tout noirs. Comme l'avait dit Deschenaux, à le voir on l'eût pris pour un saint homme. Mais c'était l'un de ces nombreux comparses qui vivaient alors dans les entourages de ces hommes affreux qui tenaient en leurs mains indignes les destinées de la Nouvelle-France.

Le docteur, en entrant, sourit et dit d'une voix douce et papelarde :

—Monsieur Deschenaux, j'accours sur l'ordre de son excellence Monsieur le Munitionnaire pour me mettre à votre service!

—Maître Authier, dit Deschenaux, le munitionnaire a dû vous informer que je suis malade.

—Parfaitement, monsieur. Aussi, suis-je un peu surpris de touver devant moi un homme en très bonne santé!

—Comment! s'écria Deschenaux avec un grand étonnement, rien qu'à me voir vous trouvez que je suis en très bonne santé?

—Je trouve et je le crois, monsieur, sourit le docteur. Autrement, la science ne serait plus la science!

—Ah! fit Deschenaux avec une joie diabolique qui fit sauter son coeur de démon, vous êtes donc plus savant que je croyais?

—Monsieur, répliqua gravement maître Authier, la science ne connaît ni limites ni bornes. Quant à moi, personnellement, je suis tout disposé à mettre à votre service le peu que je sais.

—Mais si je vous demandais quelque chose de très difficile à faire...

—J'essaierai l'impossible, bien que, comme vous savez, à l'impossible nul ne soit tenu!

—Certes, certes. Je voulais dire... si, par exemple, j'employais votre savoir à accomplir un acte de vengeance?

Sans sourciller le médecin répondit :

—Je n'ai pas à demander pour quels motifs on me soumet un patient. Je traiterai selon que vous me dicterez. J'accomplis des ordres, je ne les discute pas!

—Bon! pensa Deschenaux ravi, voici un homme vraiment stylé. Je tiens donc mon affaire, car cet homme m'appartient.

—Maître, reprit Deschenaux, je tiens à vous dire de suite que vos services seront largement rétribués, car je n'aime pas faire travailler pour rien — pour la gloire comme on dit — les hommes de science!

—Voilà que nous nous entendrons bien, monsieur, riposta le médecin en riant, puisque moi-même je n'aime pas travailler "ad gloriam!"

Deschenaux se mit à rire.

—Commandez, monsieur! reprit Maître Authier.

—Auparavant, je vous poserai une question du problème que je médite depuis ce tio ndu problème que je médite depuis ce matin : pouvez-vous tuer l'esprit d'une personne?

—Vous voulez dire : enlever son intelligence?

—Surtout la mémoire ou le souvenir!

—Rien de plus facile. Seulement, le traitement diffère selon le sexe de la personne. Est-ce une femme ou un homme?

—Une femme, maître, une jeune femme!

—Mariée ou...

—Mariée et mère d'un enfant âgé, si je ne me trompe, de dix-huit mois ou à peu près.

—Ah! ah! ce sera un peu plus difficile par rapport à la mémoire de la patiente. Car, si je comprends bien, vous désirez que cette femme ne se souvienne pas du passé, ou, tout au moins, qu'elle ne puisse le reconstituer?

—Je veux qu'elle oublie le passé et surtout les êtres qui ont été mêlés à sa vie, entendons-nous bien!

—Je vous comprends. C'est là où est la vraie difficulté chez la femme mariée et mère. Je connais bien des cas, et tous sur un point sont identiques : celui de la mère. Elle oubliera tout, elle oubliera sa mère, elle oubliera son mari, mais elle n'oubliera jamais qu'elle a ou qu'elle a eu un enfant. Voilà un des mystères de la maternité que la science n'a pu encore démêler. Cette jeune mère se souviendra toujours de son enfant; vingt ans se passeront, elle demandera encore son enfant, elle le croira à l'âge où elle l'aura vu pour la dernière fois.

—Pourrait-elle reconnaître cet enfant, une fois qu'il serait devenu homme?

—Oui, et voilà bien le plus profond du mystère. Je me souviens qu'à Nantes, je pense, un cas s'est présenté où une jeune mère avait perdu la raison dans un naufrage. Elle fut placée dans une institution d'aliénés. Dix-huit ans après, son fils, devenu jeune homme, se présenta à elle, et elle le reconnut. Et le reconnaissant, elle recouvra la raison et la mémoire.

—C'est mystérieux et miraculeux!

—C'est le secret de la nature chez la femme-mère. Il y a en elle un ressort caché qu'il ne nous est pas possible d'atteindre et de faire jouer selon qu'on le désire. Si cette jeune femme, qui nous intéresse, a un enfant, il faudra éviter avec soin qu'elle revoie cet enfant; et, alors, je vous jure qu'elle restera le reste de ses jours ce que nous la ferons.

—Imbécile?... fit Deschenaux avec un sourire terrible.

—Inconsciente, pour le moins.

—C'est convenu, maître Authier. Je vais vous faire donner des appartements et je vous introduirai au sujet.

—Je me mettrai à l'oeuvre immédiatement.

—Combien de temps durera l'opération? demanda Deschenaux.

—Quinze jours.

—C'est peut-être un peu long.

—J'essaierai d'y aller plus vite. Si le patient, ou mieux la patiente est bien préparée, par le jeûne notamment, j'y pourrai mettre dix jours.

—Je pense qu'elle est très bien préparée.

—En ce cas, je mets dix jours.

Deschenaux parut éprouver une jouissance inouïe, car pour ne pas laisser voir sa joie intérieure, il se mordit violemment les lèvres.

Pauvre Héloïse de Maubertin! comme elle était loin encore d'arriver au bout de son calvaire! Maintenant la haine et la vengeance allaient essayer de la réduire à l'état de la brute!

Et dire que c'étaient de tels hommes, comme aurait pensé Flambard, qui avaient en leurs mains les destinées de cette belle colonie! Ah! oui, c'était bien au fond d'un gouffre insondable que la conduisaient irrémédiablement ces monstres qui affectaient des sentiments d'humanité et se vantaient de porter avec eux l'honneur de la France!...

— IX —

OU REPARAIT LA BESACE DE HAINE

—La charité pour l'amour du bon Dieu!... murmura dans l'ombre d'une ruelle obscure de la basse-ville une voix pleurante et chevrotante.

Un vieux mendiant, tout voûté, tout cassé, tout plissé, tout en haillons, et à l'air si misérable qu'il aurait fait naître la pitié dans le coeur le plus endurci, tendait un chapeau crasseux.

—La charité, mes bons gentilshommes! répéta le vieux.

Or ceux à qui s'adressait cette prière lamentable, n'étaient autres que le "Chevalier de Pertuluis" et Regaudin son inséparable. Tous deux portaient fièrement de superbes uniformes de grenadier, des uniformes tout neufs sortant des magasins du roi. Et les deux chenapans, toujours armés de l'inséparable rapière, avaient pris des airs de hauteur et de dignité qui n'eussent pas manquer de faire pouffer de rire ceux qui les connaissaient. De fait, le mendiant qui leur tendait son chapeau, plissait rudement les lèvres pour ne pas laisser passer l'éclat de rire qui l'étouffait, car ce mendiant c'était le père Croquelin. Le père Croquelin toujours à l'affût des nouvelles, le père Croquelin, furetant, épiant, écoutant, pour découvrir un indice sur l'enlèvement et la disparition de l'enfant d'Héloïse de Maubertin.

—Ventre-de-grenouille! jura Pertuluis en s'arrêtant, voici, Regaudin, un pauvre diable de mendiant qui nous gagnera une place au ciel, donne-lui le contenu de ton gousset!

—Ah! mon bon Pertuluis, ce pauvre homme te délivrera du mal de tes péchés, pour peu que tu lui verses les dernières cent livres qui te restent.

—Ventre-de-biche! Regaudin, il me semble qu'il nous revient quelque chose sur la caisse de moniseur l'intendant, fais-lui un bon sur la dite caisse!

—Mes braves gentilshomems, pleurnicha le père Croquelin, un simple petit sou...

—Il n'est pas mesquin, le vieux! se mit à rire Pertuluis.

—Il est vraiment digne d'un bon, Pertuluis... mais d'un bon coup de patte!

—Bonnes excellences..... braves seigneurs... un denier!

—Regaudin, reprit Pertuluis, ce brave homme me fait venir une goutte à l'oeil, je ne peux résister!

Et, tirant une pièce d'or, il la tendit au vieux, disant :

—Brave mendiant, tu m'as frappé au coeur, voici un louis avec lequel tu feras dire une messe pour le bonheur du Chevalier de Pertuluis.

—Merci, mon digne chevalier, je ferai dire deux messes pour... pour le repos de votre âme!

Pertuluis tressaillit.

Mais déjà Regaudin à son tour tirait un louis d'or de son gousset et disait :

—Pauvre vieux mendiant, vous avez troublé ma sainte pitié et mon noble coeur se fend de chagrin à la vue de votre misère. Voici, vous ferez dire deux messes pour le repos du corps du sieur écuyer de Regaudin!

—Merci, mon généreux écuyer, je ferai dire trois messes...

—Bien, bien, mon brave, interrompit durement Pertuluis qui entraîna son compagnon vers la ruelle où était la taverne de la mère Rodioux.

Pendant qu'ils s'en allaient le nez en l'air, la mine conquérante, le père Croquelin termina sa phrase si brutalement coupée par Pertuluis :

—Oui, oui, je ferai dire trois messes pour que le diable rouge vous fasse griller pendant cent mille siècles et cent mille autres, vauriens de chenapans!

Et, ricanant, sautillant, le père Croquelin se mit à suivre de loin les deux grenadiers.

—Voilà deux fripons qu'il importe de surveiller, s'était-il dit.

Il s'arrêta bientôt en entendant s'élever derrière lui, pas loin, d'immenses éclats de rire.

Instinctivement il se jeta dans une impasse obscure. Il avait vu que ces éclats de rire venaient d'une troupe joyeuse de jeunes hommes qui s'avançaient de son côté.

Le soleil venait de se lever lumineux et chaud. Ses rayons roux plongeaient dans les eaux tranquilles du bassin de la rivière Saint-Charles. Une brise odoriférante des senteurs de la terre fraîchement remuée, de lilas en fleurs et d'un léger salin de mer, soufflait comme une caresse sur la cité. Et l'on pouvait penser, à respirer cette brise suave, à regarder ce soleil triomphant, que la terre entière éclatait de joies puissantes et de bonheur infini.

—Vive la Besace de Haine!... clamèrent, non loin où se tenait dissimulé le père Croquelin, des voix jeunes et heureuses.

L'instant d'après, l'ancien mendiant vit passer devant l'ouverture de l'impasse une troupe de jeunes gentilshommes, pour la plupart gardes et cadets de l'intendant Bigot, qui entouraient un jeune seigneur portant à son dos cette besace même qu'on avait, un jour, trouvée au dos du père Croquelin, et à laquelle était encore attachée la même banderole avec ces caractères tracés à la main :

LA BESACE DE HAINE !

Et le jeune seigneur qui portait la besace, et les gardes et cadets qui l'accompagnaient en lançant vers le ciel clair et serein des chants joyeux et des huées, paraissaient ivres! En effet, tous sortaient d'un bouge de la basse-ville où ils avaient passé la nuit à faire festin et gagnaient la haute-ville.

Le père Croquelin avait jeté un regard ardent à ce jeune seigneur qui portait à son dos la Besace de Haine. Puis, il avait fermé les yeux, chancelé, et s'était appuyé au mur d'une baraque pour ne pas tomber. Quoi! est-ce que le père Croquelin allait maintenant s'évanouir rien à voir passer une troupe de joyeux vauriens qui menaient le charivari... charivari! charivari!... Allons donc! est-ce qu'à tous les jours il n'avait pas vu semblable cortège défiler par quelque ruelle ou rue de la cité? N'avait-il pas l'habitude de voir la jeunesse de l'armée et de la garnison faire fête en s'amusant son saoûl et en criant sa gaieté à tue-tête?

Oui, en vérité! Mais ce matin-là, c'était autre chose : la vue de cette Besace de Haine l'avait presque frappé de vertige! Cette Besace?... Non, pas tant cette Besace encore que la vue de celui qui la portait! Car celui-là, ce jeune seigneur, jamais de sa vie le père Croquelin ne l'oublierait, car il lui avait réservé un chat à celui-là... Car celui-là s'appelait le vicomte Fernand de Loys, et c'était le lieutenant de police!...

C'était inimaginable et c'était vrai!

—Allons! se demanda le père Croquelin indécis, faut-il suivre ce brillant et joyeux cortège, ou simplement me remettre aux trousses et chausses de ces deux imbéciles de Pertuluis et Regaudin?... Car j'ai reçu ordre formel de ne pas perdre de vue nos ennemis! Oui, mais le vicomte n'est-il pas l'un des plus dangereux de nos ennemis? Tandis que les deux autres... Bah! je suis sûr qu'à ces deux-là maître Flambard, un de ces quatre matins, leur montrera sa rapière et c'en sera fini! Mais de Loys... Oh! celui-là, comme Bigot, comme Deschenaux, comme Varin, a quelque chose dans le ventre qu'il serait intéressant de connaître! Bon! c'est dit, je suis la fête!

Sans plus, le mendiant se mit à accompagner de loin et en rasant les murs des maisons la joyeuse compagnie qui pénétrait dans la haute-ville.

Au bout de vingt minutes le père Croquelin vit la troupe se disperser juste en

face de la maison qu'habitait le vicomte, et dans cette maison n'entrèrent que le vicomte lui-même et son compagnon de plaisirs de Coulevent.

Au loin, les groupes qui se dispersaient faisaient encore entendre dans le calme de la cité :

—Vive la Besace de Haine!

—Ah! oui, Vive la Besace de Haine! ricana longuement le père Croquelin. Vous la portez avec vous, vous la semez de tous côtés cette haine, et un jour elle vous empoignera et elle vous serrera le coeur si fort que vous en étoufferez tous, tas de jeunes écervelés que vous êtes! Ah! oui, elle vous étouffera... elle vous étouffera, par les deux cornes de Satan! comme dirait maître Flambard.

—Maître Flambard!... murmura subitement l'ancien mendiant en tressaillant.

Durant l'espace d'une minute ou deux il parut réfléchir, puis tout à coup il partit à grands pas vers la rue Saint-Louis.

Un quart d'heure après il frappait à la porte de la maison de Jean Vaucourt.

Flambard vint ouvrir.

—Ah! ah! le père Croquelin! Comment se fait-il qu'on vous revoie sitôt et si essoufflé?

—Vous allez le savoir. Entrons d'abord!

Flambard introduisit l'ancien mendiant dans ce petit salon que nous connaissons, et dans lequel nous retrouvons le capitaine Jean Vaucourt, un peu maigre encore, mais vigoureux et fort, se promenant les mains au dos. Le front du jeune homme demeurait barré d'un pli de profonde mélancolie.

—Ah! ça, père Croquelin, demanda le capitaine en arrêtant sa marche, avez-vous appris quelque nouvelle intéressante?

—Ce n'est pas une nouvelle que je vous apporte. Vous allez voir : je venais de rencontrer deux individus...

—Ah! ah! interrompit Flambard, Pertuluis et Regaudin, je parie?

—Justement. Je pense qu'ils se rendaient chez la mère Rodioux.

—Vous dites "je pense", interrompit Jean Vaucourt, ne les avez-vous pas suivis?

—Je les suivais, mais j'ai fait une autre rencontre qui m'a paru intéressante.

Le père Croquelin narra ce que nous savons de cette troupe joyeuse de gardes et de cadets qu'il avait vue défiler aux cris de "Vive la Besace de Haine!"

—Et c'était de Loys qui portait la Besace, vous êtes sûr? demanda Jean Vaucourt le sourcil terriblement froncé.

—J'en suis sûr, capitaine.

—Et vous assurez, dit à son tour Flambard, que vous l'avez vu entrer chez lui avec de Coulevent?

—Ivres tous deux, oui!

Alors Flambard marcha vivement jusqu'à Jean Vaucourt, lui mit une main sur l'épaule et dit avec un accent résolu :

—Capitaine, le marquis de Vaudreuil m'a dit de frapper; eh bien! le moment est venu de frapper... j'y cours!

—Attendez, dit Jean Vaucourt, je vous accompagne.

—Vous voulez être sûr que cette vermine qu'est de Loys recevra son châtiment?

—Je veux être témoin, répondit gravement le capitaine.

—C'est bien, venez. Quant à vous, père Croquelin, vous pouvez reprendre le chemin de la basse-ville. Et si d'ici une heure ou deux il survenait quelque chose d'important, vous nous trouverez chez le vicomte de Loys.

Flambard et le capitaine partirent aussitôt pour se rendre au domicile du vicomte.

Le domestique qui vint ouvrir refusa d'abord de les recevoir affirmant que son maître était absent. Mais Flambard, lui, affirma qu'il mentait plein sa gorge, gorge qu'il avait bonne envie de trouer de ce poignard qu'il lui fit voir. Intimidé, le domestique les laissa entrer.

Flambard connaissait les lieux par une description que lui avait faite le père Croquelin, cette fois où on avait fait parader l'ancien mendiant avec la Besace de Haine à son dos. Donc, en pénétrant dans le petit vestibule, Flambard n'eut qu'à pousser une porte à sa gauche pour entrer dans un petit salon, puis de là dans cette chambre à coucher où nous avons suivi, un matin, Deschenaux qui y était venu pour informer de Loys de l'échec qu'avaient subi Pertuluis et Regaudin dans leur tentative d'assassinat contre Jean Vaucourt.

Flambard et le capitaine trouvèrent le vicomte et son ami, de Coulevent, couchés, tout vêtus, sur le lit et profondément endormis dans l'ivresse.

—Je parie, murmura Flambard, qu'il faudrait un coup de canon pour les réveiller.

—Qu'avez-vous l'intention de faire? demanda Jean Vaucourt.

—Vous allez le voir, capitaine.

Il prit une des couvertures du lit et la tailla en lanières. De ces lanières il garrotta de Coulevent, et il manoeuvra si légèrement que l'autre ne se réveilla point. Et tout en travaillant Flambard souriait narquoisement.

—Qu'est-ce cela? demanda tout à coup Jean Vaucourt qui examinait la chambre.

Il venait de ramasser sur le plancher cette besace qui portait encore son inscription : LA BESACE DE HAINE !

—C'est justement l'ancienne besace du père Achard, se mit à rire Flambard. C'est cette Besace d'Amour que vous aviez chez vous et qui fut ravie par ce jeune blancbec.

—Oui, oui, je crois la reconnaître. Je me rappelle aussi l'histoire que m'a contée l'autre jour le père Croquelin.

—N'est-ce pas coïncidence bizarre, reprit Flambard, que cette besace, que d'abord il avait appelée La Besace d'Amour, il l'ait baptisée La Besace de Haine et qu'il la porte aujourd'hui à son dos? Et, tout comme le laboureur qui porte le sac à froment, le vicomte porte et sème la haine! A présent vous allez voir qu'il la récolte et qu'il en a plein son sac!

Et, ricanant, Flambard attacha les mains du vicomte qu'il secoua ensuite rudement.

De Loys ouvrit des yeux stupides qu'il promena sur les deux hommes sans paraître les reconnaître d'abord.

Puis, voulant faire un geste, il s'aperçut que ses deux mains étaient solidement liées. Puis il vit encore son compagnon garrotté et qui continuait de dormir. Puis, encore, il regarda attentivement les deux hommes immobiles devant lui. Et alors un voile sembla se déchirer devant ses yeux à demi voilés encore par les fumées du vin, et il poussa une exclamation de stupeur qui réveilla de Coulevent.

—Trahison! cria de Loys.

—A mort! hurla de Coulevent en essayant de se lever.

Il retomba aussitôt sur le lit, livide d'effroi en murmurant :

—C'est Flambard!...

—Et Jean Vaucourt! prononça le spadassin.

De Loys, égaré, croyant faire un rêve, s'était mis debout. Puis, obéissant à une pensée soudaine, il fit un bond vers une panoplie.

Flambard éclata de rire.

—Où allez-vous, monsieur le vicomte? demanda-t-il narquois.

De Loys fit entendre un grondement de rage en constatant que ses deux mains étaient liées, il avait paru l'oublier. Mais, comme s'il eût été tout à coup pris de folie, il se rua tête baissée contre Flambard.

Lui, d'un coup de genou, envoya le vicomte sur le tapis de sa chambre où il se roula en hurlant de fureur impuissante, en mordant ses liens pour essayer de les briser.

Flambard ricana longuement.

—Voilà, dit-il, un lieutenant de police en jolie posture!

Puis il se baissa, saisit le jeune homme d'une main, le souleva et le laissa choir dans un fauteuil.

—Maintenant, mon garçon, dit-il sur un ton froid, venons-en aux choses sérieuses!

—Que voulez-vous faire de moi? interrogea le vicomte avec un regard de haine brûlante aux deux hommes.

—Avant de faire nous voulons savoir, dit rudement Flambard, et savoir ce que tu as fait de l'enfant d'Héloïse de Maubertin, l'épouse du capitaine Jean Vaucourt.

—Je ne suis pas le père de ce bâtard et je...

—Misérable! cria Jean Vaucourt en se jetant sur le vicomte l'épée à la main. Et il allait peut-être perforer le jeune homme de part en part, quand Flambard l'arrêta.

—Laissez, capitaine, dit-il, cet insulteur et cet assassin aura bientôt l'opportunité de cracher toute sa bave et son venin, c'est moi qui vous le dis!

Jean Vaucourt fit entendre un grondement, remit son épée au fourreau et alla reprendre sa place à quelques pas plus loin.

De Coulevent, livide et tremblant, regardait sans bouger et sans mot dire, croyant peut-être qu'il faisait un rêve monstrueux.

—Tu n'es pas le père de cet enfant, vicomte de Loys, répliqua Flambard, mais tu t'es fait son ravisseur comme tu as ravi la mère. Eh bien! si tu tiens le moindre-

ment à la vie, je t'adjure de dire ce que tu as fait de cet enfant!

De Loys regarda longuement Flambard comme s'il eût voulu s'assurer de la sincérité de Flambard qui semblait lui laisser l'espoir de vivre encore.

—Vous me jurez, dit-il, que vous n'attenterez pas à ma vie, si je vous dis où est cet enfant?

—Veux-tu que je t'en fasse le serment?

—Jurez!

—Soit. Au nom du Christ qui nous voit et nous entend, je jure que tu auras vie sauve, répondit solennellement Flambard.

—C'est bien, j'accepte ce que vous venez de jurer. De Coulevent, ajouta-t-il en se tournant vers son ami, tu es témoin de ce serment!

De Coulevent fit un signe affirmatif de la tête.

—Maintenant, parle, mais parle vite! menaça Flambard.

—Cet enfant, répondit de Loys, a été confié à des mendiants de la basse-ville, le père Raymond et sa femme.

—Ah! dit Flambard avec joie et en regardant Jean Vaucourt qui avait également tressailli d'une joie indicible. Mais tu es sûr de ne pas me mentir au moins, reprit de suite le spadassin.

—J'ai dit que j'ai confié cet enfant au père Raymond et à sa femme. A présent, entendons-nous : si l'enfant n'est plus là, ce n'est pas ma faute!

—Tu n'as pas revu l'enfant?

—Ni le père Raymond. J'ai versé cent livres au père Raymond pour garder l'enfant au moins un an.

—Un an! dit Flambard en réfléchissant.

Il ajouta :

—Il se peut fort bien que le mendiant garde l'enfant durant un an dans l'espoir de toucher au bout de l'an un autre cent livres. Mais ce n'est pas tout, sans te demander compte de la mère que nous avons retrouvée.

Ici, Flambard ne mentait pas. Sachant qu'Héloïse était chez Bigot, il la considérait comme retrouvée. Toutefois, pour être plus sûr il demanda :

—Tu savais, n'est-ce pas où elle était?

—Qui? demanda de Loys. La femme de ce... du capitaine Vaucourt?

—Oui, ricana Flambard.

—Vous l'avez retrouvée chez monsieur l'intendant, n'est-ce pas?

—Parfaitement, répondit Flambard sans broncher.

—Eh bien! moi, je n'ai appris la chose qu'hier seulement.

Il se peut que de Loys mentait. Enfin, n'importe! Et Flambard, qui avait mille peines à contenir sa joie, reprit :

—Peux-tu maintenant me dire qui a tué le père Vaucourt au mois de septembre 1756?

—Eh! s'écria de Loys avec impatience, un lieutenant de police est-il censé savoir absolument qui sont les auteurs de tous les forfaits et crimes qui se commettent dans un pays?

—Certes non, sourit Flambard. Mais ce crime-là, tu sais qui l'a commis?

—Comment puis-je le savoir? Et ensuite que m'importait ce père Vaucourt?

—C'est bon, dit Flambard. Je passe à une autre question. Sais-tu qui a enfoncé un poignard dans la poitrine de Jean Vaucourt à l'Hôpital-Général, alors que tu étais là toi-même, blessé d'un coup d'épée que tu reçus d'un certain nommé Flambard?

Et le spadassin ricanait toujours.

Mais, cette fois, de Loys se troubla.

—Voyons, reprit Flambard qui avait saisi ce trouble, dis seulement ce que tu sais!

—Je ne sais qu'une chose, répondit sourdement le vicomte, que Jean Vaucourt avait tenté de se suicider.

—Oui, qu'il avait tenté seulement, puisque tu le vois ici bien vivant. Néanmoins, il a conservé l'arme avec laquelle il s'est frappé, la voici!

Et brusquement Flambard mit sous les yeux du vicomte atterré le poignard qu'il avait abandonné dans le sein du capitaine.

De Loys était devenu si livide que Flambard pensa un moment qu'il allait s'évanouir de terreur.

—Et à présent, vicomte de Loys, continua Flambard sur un ton terriblement grave, voici le poignard qui a frappé à mort le père Vaucourt... regarde!

Et il exhiba l'autre poignard.

Terrifié, le vicomte demeurait tremblant et les yeux fermés. On sentait qu'un hoquet d'épouvante battait dans le fond de sa poitrine.

Jean Vaucourt s'approcha et d'une voix blanche prononça :

—Oui, Flambard, voilà bien l'assassin de mon pauvre père!

—En ce cas, qu'il meure! dit Flambard en se reculant, car votre père du fond de sa tombe demande vengeance!

—Oh! épargnez-moi! plaida de Loys en se levant pour tomber à deux genoux.

A l'écart, le spadassin laissa entendre un sourd ricanement.

—Pensez à votre serment de tout à l'heure! lui fit observer le vicomte.

—J'y pense. J'ai juré de ménager ta vie, si tu me disais où était l'enfant d'Héloïse de Maubertin et de Jean Vaucourt, je tiens ma parole!

Alors, Jean Vaucourt parla :

—Or, moi j'ai juré de venger la mort de mon père le jour où je découvrirais son assassin, et je veux tenir parole à l'âme de mon père. Vicomte de Loys, ajouta-t-il sur un ton glacial et résolu, tu vas mourir!

Jean Vaucourt décrocha un pistolet à une panoplie, l'arma tranquillement et en approcha le canon de la tempe gauche du malheureux jeune homme.

—Fais ta prière à Dieu! ajouta-t-il solennellement.

De Loys se mit à pleurer abondamment en balbutiant au travers de ses sanglots :

—Faites-moi grâce, capitaine... grâce!

Il se montrait aussi lâche devant le châtiment qu'il avait été fanfaron dans le crime.

—Fais un acte de repentir, dit encore froidement Jean Vaucourt, car il ne te reste qu'une minute!

Il appuya quelque peu sur la détente de l'arme à feu.

Dans une seconde de vision terrible, le vicomte revit tout son passé odieux et il embrassa tout un bel avenir devant lui! Il frissonna longuement. Mourir au moment où il est permis de tout espérer de la vie! Mourir quand on vient de naître seulement! Laisser une vie pleine de promesses et de plaisirs, pour embrasser l'odieuse mort!... Il poussa soudain un cri terrible... un cri qui traversa les murs de la maison, un cri qui se répandit dans les rues avoisinantes, un cri qui fit tressaillir Jean Vaucourt et blêmir Flambard... Et dans le tressaillement qui l'agita une seconde, Jean Vaucourt, sans le vouloir, pressa trop fort la détente du pistolet et le coup partit... La détonation parut secouer la maison entière. Mais, chose étrange, de Loys n'était pas tombé! Il s'était relevé, comme activé par un ressort puissant, et il demeurait immobile, éperdu, fou, la tempe gauche ensanglantée, un filet de sang coulant le long de sa joue... un filet de sang qu'il étancha du revers de ses mains liées! La balle du pistolet n'avait qu'éraflé la tempe.

—J'ai manqué! dit tranquillement Jean Vaucourt en jetant l'arme fumante. Donne-moi un pistolet, Flambard!

Le spadassin tira de sous sa capote de grenadier un pistolet et le tendit au capitaine.

De Loys comprit qu'il n'avait pas de pardon à espérer de cet homme, et la peur le tua presque : il s'affaissa à plat ventre sur le tapis de la chambre en hurlant d'épouvante.

A cette minute, une main frappa doucement dans la porte de la chambre. Flambard alla ouvrir. Il recula aussitôt avec surprise en découvrant devant lui une soeur tourière qui lui souriait tristement.

C'était Marguerite de Loisel.

—Vous! dit Jean Vaucourt.

—Capitaine, j'ai entendu un cri affreux alors que je passais sur la rue. Croyant que c'était quelque malheureux qui demandait assistance, je suis accourue.

—Voici, en effet, un malheureux et un misérable, répondit le capitaine en désignant de Loys qui râlait sur le plancher.

Marguerite comprit tout ce qui se passait. Elle attira le capitaine à l'écart et lui demanda à voix basse et suppliante :

—Jean Vaucourt, voulez-vous m'accorder une faveur?

—Je ne saurais rien vous refuser, mademoiselle, après tout ce dévouement dont vous m'avez entouré à l'hôpital, parlez!

—Donnez-moi la vie de cet homme!

Le capitaine frémit.

—Ne savez-vous pas, dit-il, qu'il a tué mon père?

—Je sais, capitaine. Mais si je vous demande sa vie, c'est parce que, à cette heure où notre colonie va être attaquée de tous côtés par un ennemi formidable et acharné, nous avons besoin pour la défendre de tous les bras jeunes et valides! C'est parce que vous n'avez pas le droit, même pour le plus haut motif de vengeance, même pour la meilleure raison de justice, vous n'avez pas le droit, dis-je, de priver votre pays, votre roi, des bras dont

ils ont besoin! Me comprenez-vous, Jean Vaucourt?

—Je vous comprends, mademoiselle, et je vous accorde la faveur que vous me demandez. Mais après la guerre, je vous reprendrai cette faveur; car alors je devrai, tel que j'ai juré, venger la mort de mon père!

—Eh! capitaine, s'écria Marguerite avec un sourire mélancolique, qui sait si votre vengeance ne sera pas alors accomplie, et si Dieu lui-même ne s'en sera pas chargé sur les champs de bataille?

—Vous avez peut-être raison, Marguerite!

Et Jean Vaucourt, jetant son pistolet, saisit le bras de Flambard et dit :

—Mon ami, allons chercher ma femme!

Puis se tournant vers Marguerite :

—Ah! cette fois, Marguerite, là où nous allons je n'aurai nulle pitié... Nous allons chez Bigot!

—Oh! quant à cet homme, répondit Marguerite gravement, je vous l'accorde volontiers; il est plus coupable peut-être que ce jeune homme qui n'a été qu'un instrument aveugle!

Elle sortit en même temps que Jean Vaucourt et Flambard, laissant de Loys toujours affaissé sur le parquet de sa chambre et de Coulevent stupide d'hébètement.

Mais avant de quitter tout à fait la maison, Marguerite de Loisel dit à un domestique :

—Accourez près de votre maître de suite, car je pense qu'il a besoin de grands soins!

Effaré parce qu'il avait entendu et deviné, le domestique se précipita vers la chambre à coucher du vicomte.

— X —

OU IL SEMBLE QUE L'INTENDANT BIGOT AURA LE DERNIER MOT DE CETTE HISTOIRE

Jean Vaucourt et Flambard, après avoir pris congé de Marguerite de Loisel, se dirigèrent vers la rue Saint-Louis.

—Flambard, dit Jean Vaucourt en s'arrêtant tout à coup, à présent que nous savons où se trouve mon petit Adélard, ne vaudrait-il pas mieux aller auparavant le réclamer à ce mendiant, le père Raymond?

—Nous irons après, capitaine, nous irons avec sa mère.

—Tu es donc sûr que nous pourrons reprendre Héloïse à ses ravisseurs?

—J'en suis sûr.

—Mais pénétrer dans la maison de Bigot est dangereux! Ne vaudrait-il pas mieux emmener avec nous quelques gardes?

—Capitaine, répliqua froidement Flambard, j'ai ma rapière et vous avez la vôtre, cela suffit. Mais j'ai mieux que cela encore, j'ai pleins pouvoirs de M. de Vaudreuils, et je sais que j'aurais tout l'appui du roi, si je pouvais parler au roi!

—Eh bien, allons!

—Car là, dans cette maison, reprit Flambard, nous n'aurons rien à ménager. C'est un repaire de bandits qu'il convient de détruire, il y a là un tas de traîtres qu'il importe de tuer sans pitié avant qu'ils nous livrent tout à fait aux Anglais! Allons, capitaine, le droit, Dieu et le Roi sont avec nous!

Ils furent bientôt devant la demeure, tranquille à ce moment de la matinée, de l'intendant-royal. Flambard ouvrit la grille et marcha suivi du capitaine vers le péristyle. Les deux hommes montèrent quatre marches de marbre blanc et Flambard d'une main sûre agita le heurtoir.

Au bout de cinq minutes un domestique vint ouvrir.

—Nous désirons avoir un moment d'entretien avec monsieur l'intendant, annonça Flambard sur un ton paisible.

—Si vous voulez attendre un moment, je vais voir si monsieur l'intendant peut recevoir.

Et le domestique referma brusquement la porte.

—Bon! grogna Flambard, voici une porte qui nous est trop fermée sur le nez! J'aurais dû m'en douter!

—Qu'auriez-vous fait? demanda le capitaine.

—J'aurais dû, ou plutôt nous aurions dû entrer avant de faire des politesses avec ce larbin!

—Bah! il va revenir, sourit le capitaine.

—Il le faut bien, sinon je me verrai dans la nécessité de causer des dommages matériels!

Comme il achevait de parler, la porte s'ouvrit de nouveau et le même domestique reparut, disant :

—Mes gentilshommes, monsieur l'intendant n'est pas encore descendu de ses appartements, mais la femme de monsieur l'intendant recevra ces gentilshommes!

Et le domestique ouvrit tout à fait la porte et s'effaça.

—Ah! diable! s'écria Flambard qui oubliait d'atténuer son accent nasillard tant la surprise l'avait presque renversé, depuis quand donc monsieur l'intendant a-t-il femme?

Le domestique sourit et répondit :

—Depuis hier soir, messeigneurs!

Flambard crut saisir quelque chose d'ironique dans le sourire du laquais, et il pensa :

—Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire que j'ai hâte de connaître!

Et il regarda Jean Vaucourt qui était excessivement pâle.

—Entrez, messeigneurs! invita le domestique sans se départir de son sourire moqueur.

Les deux amis pénétrèrent dans un vaste vestibule, très sombre à ce moment. Le domestique les conduisit vers une porte, à droite, et non à gauche où était ce petit salon que nous connaissons. Et cette porte à droite, une fois ouverte, laissa voir une grande salle richement meublée et ornée de portraits et de statues d'un prix inestimable. Là encore il régnait un demi-jour.

Flambard et le capitaine pénétrèrent dans cette salle, et le domestique avant de se retirer dit d'une voix basse et onctueuse, mais narquoise encore, comme pensa le saisir le spadassin :

—Madame va venir, en attendant que monsieur l'intendant puisse recevoir ses distingués visiteurs!

La porte fut refermée doucement.

—Il me semble, souffla Jean Vaucourt, que nous venons de nous jeter dans l'enfer!

Flambard fit aussitôt un bond vers la porte refermée par le domestique, et il constata que cette porte avait été refermée et verrouillée en même temps du côté du vestibule, il ne put l'ouvrir.

—Vous avez deviné justement, dit-il en souriant et en revenant vers le capitaine.

—Qu'allons-nous faire? interrogea celui-ci.

—Si nous sommes dans l'enfer, attendre que le diable s'amène, nous verrons toujours à quoi nous en tenir. Pour l'instant il n'y a aucun danger immédiat, et vu que je suis fatigué, je vais m'asseoir sur l'un de ces magnifiques fauteuils.

Il fit comme il disait.

Jean Vaucourt l'imita.

—Nous allons donc nous borner à attendre madame! se mit à ricaner Flambard.

A la minute même, dans l'angle droit de l'extrémité opposée de la salle une petite porte à demi masquée par une tenture fut ouverte, la tenture doucement écartée, et la silhouette diffuse d'une femme apparut.

Vêtue de blanc, cette jeune femme s'avançait craintivement vers les deux hommes. A mesure qu'elle approchait, ses traits devenaient de plus en plus distincts.

Et tout à coup Jean Vaucourt poussa un grand cri de joie :

—Héloïse! Héloïse!...

Il bondit et courut à la jeune femme qu'il voulut prendre dans ses bras.

Elle le repoussa doucement et dit d'une voix basse et tremblante, une voix qui avait un accent impossible à rendre que Jean Vaucourt ne reconnaissait pas :

—Vous désirez voir mon mari, messieurs?... Il sera ici dans dix minutes!

Son mari!...

Jean Vaucourt tomba, foudroyé presque, sur un divan.

Flambard s'était approché à son tour et considérait curieusement Héloïse qui, de son côté, observait le spadassin avec des yeux démesurément grands et étonnés.

La jeune femme était si méconnaissable à cause de sa maigreur excessive et du teint livide de son visage que Flambard se demandait si c'était bien là Héloïse de Maubertin, ou si, pour le mystifier lui et Jean Vaucourt, on leur avait envoyé une femme qui eût avec la fille du comte quelque ressemblance étrange.

Mais cette ressemblance était encore trop apparente pour tromper, en étudiant ce masque oval, ces traits fins et délicats, ces yeux bleus, ces cheveux blonds... oui, oui, pensait Flambard, les cheveux d'Héloïse!

—Son mari!... a-t-elle dit, se murmurait Flambard dérouté et inquiet.

Il interrogea en s'inclinant :

—Madame, comment se nomme votre mari que j'aurai bien du plaisir à connaître?

—Quoi! monsieur, je pensais que vous le connaissiez, fit la jeune femme avec un

grand étonnement dans son accent et dans ses regards. Il s'appelle Jean Vaucourt! Jean Vaucourt!...

Le capitaine bondit de nouveau et cria à tue-tête et comme pris de folie :

—Héloïse! Héloïse! c'est moi ton mari, c'est moi... tu ne me reconnais donc pas?

Il tendait ses bras à la fois tremblants et suppliants.

Héloïse s'était reculée pour continuer à regarder Flambard et le capitaine avec ses yeux toujours étonnés.

Puis, tout à coup, elle frissonna, son teint se colora légèrement, ses sourcils se rapprochèrent, et regardant fixement le capitaine, elle dit d'une voix concentrée et légèrement irritée :

—Monsieur, vous dites que vous vous appelez Jean Vaucourt? Mais c'est une imposture, puisque mon mari est là-haut et qu'il va descendre!

Pour la seconde fois Jean Vaucourt s'abattit sur un siège.

Puis il appela d'une voix méconnaissable :

—Flambard!

—Capitaine? répondit le spadassin en s'approchant.

Avec des sanglots dans la voix et des larmes dans les yeux Jean Vaucourt demanda :

—Mon ami, mon ami, que se passe-t-il? Suis-je devenu fou? Ou bien, dites-moi que nous faisons un rêve monstrueux!

—Capitaine, répliqua gravement Flambard, nous ne rêvons pas et vous n'êtes pas fou. Voici bien votre femme, voici bien la fille du comte de Maubertin... mais elle est morte!... On a tué son intelligence!

—Horreur! horreur! sanglota Jean Vaucourt, ma femme... ma femme si adorée est folle!

—Oui, gronda Flambard, c'est le crime le plus horrible que des monstres humains puissent accomplir. Oh! mais cette fois, par les deux cornes de Satan! nous allons voir du sang!

Puis, brusquement il tira sa rapière et clama de sa voix de stentor et nasillarde :

—Holà, Bigot, infâme sacrispant d'enfer! Holà, voleur maudit! Holà, monstre d'ignominie!...

Au centre du mur de l'extrémité opposée de la salle une immense porte, à deux panneaux, s'ouvrit tout à coup, chaque panneau paraissant s'enfoncer en glissant silencieusement dans les murs, et de l'autre côté de cette porte apparut une petite salle, sombre et sans mobilier, dallée de pierre. Et dans cette salle apparaissait un homme, un garde, armé d'une longue rapière qu'il brandissait tout en esquissant de ses lèvres un sourire moqueur.

Flambard jeta un cri de surprise.

—Par l'enfer et satan! jura-t-il, est-ce que je ne reconnais pas ce garde que j'avais pendu dans le logis du père Vaucourt?

A ce moment, au fond de cette petite salle obscure, un second personnage paraissait et s'arrêtait immobile près du mur, et ce personnage était enveloppé d'un large manteau noir avec un capuchon qui couvrait sa tête et cachait entièrement son visage.

—Ah! tiens, dit Flambard en ricanant, voilà Lucifer! Mais c'est ce garde... ah! ah! mon gaillard, je te reconnais bien!

—Tant mieux, répondit l'autre avec un rictus sinistre. Je suis bien ce garde, en effet, Verdelet, pour vous servir, maître spadassin de l'enfer!

Il brandissait encore sa rapière.

—Ah! ah! tu veux rire, gronda Flambard, eh bien! nous allons rire de suite et tous les deux, avant que j'aille rire ensuite avec ce fantôme que j'aperçois derrière toi!

Et Flambard fondit, la rapière au poing, sur Verdelet au moment où celui-ci venait de pénétrer dans la grande salle.

Au premier choc des épées, Héloïse tressaillit fortement. Puis elle courut se pendre au cou de Jean Vaucourt, criant et gémissant à la fois :

—Ils vont le tuer!... Ils vont le tuer...

Jean Vaucourt voulut l'apaiser... Mais il se sentait à demi fou, se demandant sans cesse s'il n'était pas le jouet, ainsi que Flambard lui-même, d'un songe affreux.

Oh, tandis que Flambard se jetait contre Verdelet, la porte latérale qui donnait sur le vestibule s'ouvrit doucement, si doucement que Jean Vaucourt n'entendit pas; car s'il avait entendu et regardé de ce côté il aurait vu qu'un domestique ouvrait en même temps la porte d'entrée donnant sur le péristyle, puis il aurait vu plus loin, traversant le jardin, une troupe de gardes et de cadets, l'épée au poing! Il aurait vu encore, la seconde d'après, un mendiant franchir la grille du jardin et hurler :

—Les Anglais!...

Puis il aurait vu le même mendiant, armé d'un bâton noueux, se frayer un chemin au travers des gardes pris par surprise, bondir jusqu'au péristyle, pénétrer dans le vestibule, se ruer dans la grande salle et crier avec un accent de désespoir impossible à dépeindre :

—Flambard!... Flambard!...

Mais non, Jean Vaucourt n'avait pas vu, il n'avait pas même entendu ce cri du mendiant, qui n'était autre que le père Croquelin essoufflé, ahuri, épouvanté, tant il était occupé à regarder Flambard en train de croiser le fer avec Verdelet. Et Héloïse, qui venait de quitter Jean Vaucourt pour se rapprocher de Flambard et de Verdelet, n'avait pas vu ni entendu non plus! Et Flambard lui-même n'avait pas entendu cet appel désespéré du père Croquelin.

Le père Croquelin, cependant, allait s'élancer vers Flambard... mais un garde à cet instant pénétrait vivement dans la grande salle et d'un coup de poing fortement asséné envoyait rouler le vieux sur le parquet.

A cette seconde les rapières des deux combattants cliquetaient vivement, car Flambard attaquait avec une extrême violence et une rapidité vertigineuse. Puis il disait :

—Ah! vermine, j'aurais bien dû te laisser la corde au cou! Voilà comment tu me récompenses, chien!

Verdelet n'attaquait pas. Il retraitait vers la petite salle où demeurait toujours immobile et impassible en apparence le personnage vêtu de noir. Flambard suivait le garde pouce à pouce essayant de le frapper à mort, pour arriver plus tôt à cet autre personnage qu'il croyait deviner. Et Verdelet allait sûrement être embroché par la rapière de Flambard, bien qu'il réussit, par sauts et par bonds, à esquiver les coups du spadassin, lorsque soudain un gong invisible retentit.

Verdelet poussa un cri, mais c'était un cri de joie, un cri de délivrance!

Flambard poussa également un cri, mais un cri de surprise!

Et un cri poussèrent aussi Vaucourt et Héloïse, mais un cri de terreur!

Car au bruit du gong, à l'instant même où Flambard mettait les pieds dans la petite salle obscure, une corde tenue par une main invisible descendit au-dessus de la tête de Flambard, et cette corde, avec son extrémité en noeud coulant, s'enroula autour du cou du spadassin!

D'un bond gigantesque Verdelet se précipitait sur Flambard qui venait d'échapper sa rapière et ajustait la corde... Mais au même instant le personnage en noir au fond de la petite salle, faisait un geste...

Sous les pieds de Flambard le plancher s'enfonça, s'effondra, et le spadassin disparut dans un gouffre avec la corde enroulée autour de son cou et en poussant un cri affreux!

Mais un autre cri non moins terrible répondit à celui de Flambard, et ce cri venait d'être jeté par Verdelet...

Au moment, à la seconde même, pour être plus juste, puisque cette scène n'avait duré en tout que quelques secondes, où le spadassin s'engouffrait dans le trou... un abîme où l'on pouvait voir des flammes ardentes rugir et se tordre... un trou qui ressemblait à l'enfer, Flambard avait happé un bras de Verdelet et l'avait entraîné avec lui!

A la même seconde encore, Héloïse, qui se trouvait presque sur le seuil de la porte séparant les deux salles, ramassa rapidement la rapière de Flambard demeurée sur le bord du trou et d'un coup sec trancha la corde qui s'était attachée au cou du spadassin.

Puis, elle se recula dans un bond... Il était temps : les deux panneaux de la porte, glissaient de nouveau dans les murs et se refermaient avec un bruit d'acier.

A ces bruits divers, à ces cris, le père Croquelin s'était relevé et s'était rué vers Jean Vaucourt qui demeurait comme statufié.

—Holà, capitaine! rugit l'ancien mendiant, que faites-vous ici dans cet enfer... fuyez!

Jean Vaucourt, le front inondé de sueurs, blême comme la mort, frémit longuement, puis il promena autour de lui des regards égarés. Il aperçut dans la porte latérale ouvrant sur le vestibule des gardes et des cadets de Bigot l'épée nue à la main.

Il fit entendre un rugissement, et, avant de bondir sur l'ennemi qui semblait là le narguer, il voulut prendre son épée... il s'aperçut avec surprise qu'elle manquait au fourreau.

Il jeta autour de lui un nouveau et rapide regard, et il vit Héloïse qui s'éloignait de lui, emportant son épée... Héloïse qui s'était approchée sans qu'il la vît et qui avait à son insu fait glisser l'épée hors du fourreau.

—Héloïse... que fais-tu? Mon épée...

Il la regarda un moment avec une indicible émotion, puis il marcha vers elle.

La jeune femme brisa l'épée et en jeta les deux tronçons sur le tapis.

—Oh! qu'est-ce que cela signifie!... murmura le père Croquelin plus horrifié maintenant qu'effrayé.

Sans mot dire, mais frissonnant, Jean Vaucourt ramassa un bout de l'épée brisée, en assujettit la poignée dans sa main droite, et, tel un lion blessé et furieux, il se jeta contre les gardes.

—Place, laquais d'enfer! rugit-il en même temps.

Les gardes reculèrent précipitamment, ils reculèrent et s'effacèrent pour livrer passage à un autre personnage qui s'avançait vers Jean Vaucourt, qui le reconnut et s'arrêta, tremblant : c'était Bigot!

—Que signifie toute cette comédie? cria Jean Vaucourt. Parlez, monsieur!

D'une voix suave mais autoritaire et dominatrice Bigot répondit :

—Ce n'est pas une comédie, monsieur, je suis Jean Vaucourt et voici ma femme!

—Votre femme!... ricana follement Vaucourt.

—Et vous êtes mon prisonnier! acheva l'intendant avec un sourire terriblement ironique.

Jean Vaucourt allait peut-être se jeter contre l'intendant, lorsqu'un bruit de musiques guerrières retentit tout à coup sur la rue Saint-Louis : c'était un régiment d'infanterie qui défilait et gagnait son poste de bataille et ses retranchements dans la campagne.

Le père Croquelin, obéissant à un instinct, se rua vers une croisée, enfonça un carreau, passa sa tête par l'ouverture et cria d'une voix terrible :

—A l'aide!... à l'aide!...

Le régiment s'arrêta net. Son chef, qui montait un superbe coursier noir, donna des ordres rapides.

L'instant d'après la maison était entourée par les soldats de ce régiment, et celui qui le commandait pénétrait dans la grande salle, où se trouvaient encore des gardes et Jean Vaucourt avec Héloïse qui, enfin, s'était jetée à son cou.

Et ce chef, c'était M. de Bougainville!

—Ah! colonel! s'écria Jean Vaucourt, sauvez-nous!

Il voulut lui désigner Bigot... Mais l'intendant n'était plus visible!

A l'instant même des clameurs s'élevaient de toutes parts dans la cité :

—Les Anglais!... Les Anglais!... disaient ces clameurs.

—Au fait, dit Bougainville en regardant le capitaine, avant-hier on nous informait que la flotte anglaise était en vue de la Rivière-Ouelle...

—Et aujourd'hui, interrompit le père Croquelin, elle apparaît devant l'Ile d'Orléans!

Bougainville allait parler encore, lorsqu'une clameur partant cette fois de l'intérieur de la maison, s'éleva : c'étaient les gardes de l'intendant Bigot qui criaient, éperdus :

—Au feu!... Au feu!...

On s'apercevait pour la première fois que toute la maison était en flammes.

—Sauve qui peut! hurla un garde.

Jean Vaucourt enleva sa femme dans ses bras, et précédé de Bougainville, suivi du père Croquelin, il gagna rapidement le jardin.

Là, tous quatre s'arrêtèrent. Les soldats du régiment de Bougainville demandaient des ordres pour éteindre l'incendie.

—Non, répliqua Bougainville en branlant la tête, laissez faire, mes amis. J'aime mieux cela; peut-être que les canons anglais auraient manqué d'effacer cette lèpre que le feu dévorera en entier!

—Oui, c'est vrai, appuya le père Croquelin, c'est la maison du diable!

—Mais Flambard... ce pauvre Flambard! soupira Jean Vaucourt.

De nouveaux cris couvrirent sa voix, des cris montant dans la rue même :

—Les Anglais!... Les Anglais!...

Jean Vaucourt s'aperçut alors que sa femme était évanouie dans ses bras.

—Père Croquelin, à la maison! cria-t-il.

Et, serrant sa femme contre sa poitrine, le capitaine s'élança dans une course rapide vers sa petite maison, suivi du père Croquelin qui ne cessait de répéter :

—Pauvre Flambard!

FIN

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

NO. 14. MENSUEL

FEUILLETON DE LA "VIE CANADIENNE"

LA VIERGE D'IVOIRE

Grand récit canadien inédit

par JEAN FÉRON

(Suite de la dernière livraison)

La jeune fille leva sa tête, regarda M. Drolet dans les yeux un moment, et, sans mot dire, elle arrangea sa coiffure, ajusta un chapeau sur sa tête et soupira faiblement ce mot:

—Allons!

Ils trouvèrent Fernand assis au pupitre de son père et écrivant une longue lettre. Il paraissait très calme.

A la vue d'Hortense, il se leva vivement, courut à elle et l'embrassa tendrement avec ces paroles:

—Vous arrivez bien, ma chère amie, je vous écrivais mes adieux.

L'accent du jeune homme était plutôt badin, et ses lèvres souriaient pleinement. Hortense pensa que, en effet, le jeune homme n'était pas tout à lui, comme on dit.

Elle tressaillit d'une vive émotion.

Un moment elle considéra le jeune homme qui, muet, ne cessait de lui sourire. Puis, elle s'écarta, s'approcha de M. Drolet et lui souffla à l'oreille:

—Laissez-moi seule avec lui!

M. Drolet se retira.

Alors Hortense, à l'extrême stupéfaction de Fernand, enleva son chapeau qu'elle laissa tomber par terre, jeta sa mante sur un meuble, se jeta au cou du jeune homme et, avec une vigueur prodigieuse, elle l'entraîna vers un sofa, le fit asseoir de force et tout en le tenant pressé fortement sur elle, elle dit d'une voix frémissante:

—Tue-moi plutôt, Fernand, que de me dire adieu!

Elle se mit à pleurer sur l'épaule du jeune homme interdit.

Troublé, frissonnant, Fernand releva la tête d'Hortense, baisa ses lèvres humides de ses pleurs et demanda la voix tremblante:

—Tu ne sais donc pas que j'aime l'autre?

—Je ne sais rien et ne veux rien savoir. Moi, je t'aime, et cela me suffit!

—Tu seras malheureuse avec moi!

—Moins que de vivre loin de toi!

—Entre nous deux il y aura toujours l'image et le souvenir de l'autre!

—Pas toujours, Fernand. Car, vois-tu, je me ferai si belle — car je sais me faire belle quand je veux — oui, je me ferai si attrayante, si bonne, que l'image de l'autre s'effacera!

—Pourtant, Hortense, tu es belle déjà!

—Oh! ne raille pas, hein! Je sais que je ne suis pas belle en ce moment!

—Je te dis que je te trouve belle moi, très belle!

—Tu es sérieux?

—Regarde-moi!

Oui, chose extraordinaire, Fernand semblait redevenu lui-même; il souriait doucement, heureusement... puis à pleines lèvres il embrassait les lèvres qui ne se refusaient pas aux siennes.

—Alors, tu me regretteras, si tu me dis adieu! balbutia Hortense tout enivrée.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :
"La Vie Canadienne"
Casier postal 969
MONTREAL

—Je ne veux pas te dire adieu !

—Non? Vrai ?... Embrasse-moi encore, Fernand, parce que je ne te croirai pas !

—Crois, mon amour... tu vois bien que je t'aime !

—C'est vrai que tu m'aimes, puisque tu me l'as déjà dit !

—Je t'aime par-dessus tout au monde !

Cette fois Hortense regarda le jeune homme très longuement. Quoi ! est-ce elle maintenant qui devenait folle? Ou bien, ce Fernand, avec son sourire mystérieux, était-il en train de lui jouer un acte de comédie ?

Elle se sentit fortement pressée dans les bras du jeune homme, elle ferma les yeux, et ses oreilles saisirent ces paroles :

—Je t'aime mieux que mon père, mieux que ma mère ! Hortense, m'entends-tu ?

Les lèvres de la jeune fille avec un sourire de joie sublime murmuraient :

—Oh ! Vierge d'Ivoire... merci !

Fernand, qui n'avait pas compris, continuait de presser la jeune fille contre lui, il la dévorait de ses lèvres.

—Hortense, c'est pour Pâques, n'est-ce pas ?

—Oui, Fernand.... murmurèrent les lèvres de la jeune fille.

XIV

Comment finit cette histoire vraie.

Philippe Danjou était devenu le mari choyé de Lysiane, tout comme Hortense était devenue l'heureuse épouse de Fernand Drolet. Et sur le seuil de la vie nouvelle pour eux, les quatre amants ne découvraient que des horizons de parfait bonheur.

Et ce capricieux bonheur était revenu chez M. Roussel. Seulement, après tant de longues veilles qu'il avait passées auprès de la couche de sa fille, après les milles inquiétudes, les sombres angoisses, les désespoirs, le négociant s'était cassé. Il avait en quelques mois excessivement vieilli, et depuis la fin d'avril il avait cessé de se rendre à son établissement de la rue Saint-Paul.

Alors s'était réalisée la prédiction d'Amable Beaudoin : un matin, Philippe Danjou était entré dans la maison de commerce de la rue Saint-Paul comme le maître. En effet, le négociant avait cédé sa maison de commerce à sa fille qui en devenait propriétaire, avec Philippe, son mari, comme directeur. Naturellement M. Roussel s'était réservé le droit de diriger Philippe dans les passes difficiles ; car il faut bien admettre que le jeune homme était loin d'avoir l'expérience nécessaire pour diriger de lui-même une maison d'affaires aussi importante. Il est vrai de dire qu'il avait à son service des employés d'expérience dont les avis pourraient lui être utiles. Et

puis, Philippe était intelligent et très actif, et l'on pouvait compter que tout irait bien.

Faut-il ajouter qu'il possédait une femme incomparable qui, pour lui, allait être un guide et un égide puissants!

Aux premiers jours de juin, un peu après le départ de M. et Mme Roussel qui étaient allés passer la saison d'été sur une plage du Saint-Laurent, au Bic, je pense, Philippe, un matin, vit entrer dans son bureau de la rue Saint-Paul Adolphe Beaudoin. L'apparition du fils d'Amable fit surgir dans l'esprit très occupé de Philippe tout un passé qu'il avait presque oublié.

Il reçut le jeune homme avec la meilleure affabilité.

—Mon cher Adolphe, ce que tu as changé: te voilà un homme fort! Mais dis-moi de suite comment va ton père, et madame Beaudoin, Eugénie, Clarisse...

—Monsieur Philippe, merci pour eux. Tous sont bien, sauf Eugénie.

—Hein! Eugénie? est-elle donc malade?

—Bien malade, monsieur Philippe.

—Mais depuis quand?

—Depuis le lundi de Pâques.

—Ah! De quoi souffre-t-elle?

—Sa maladie ressemble beaucoup à celle qui m'a tenu sept années cloué sur un grabat.

—Ah! ce que je suis peiné. Pauvre Eugénie! Que disent les médecins?

—Rien. Ils ne savent pas. Ils disent à peu près ce qu'ils ont dit à mon sujet. Mais je ne suis pas venu uniquement pour vous informer de cette mauvaise nouvelle.

—Non? Que puis-je faire pour toi?

—Ce n'est pas pour moi non plus que je suis venu, c'est pour ma soeur.

—Pour Eugénie? demanda Philippe avec surprise.

—Oui... elle veut vous voir.

—Elle veut me voir! Mais certainement, ajouta le jeune homme avec une grande émotion, j'irai la voir, Adolphe. J'irai ce soir en sortant de mon bureau.

—Elle désire vous voir de suite, monsieur Philippe.

—De suite? Eh bien, soit.

Philippe se leva avec agitation, prit son chapeau et ajouta:

—Viens Adolphe! Allons!

—Un moment, monsieur Philippe, mais Eugénie désire voir également votre femme.

—Hein! ma femme aussi?

—Et elle demande que madame Danjou apporte avec elle sa Vierge d'Ivoire.

Philippe pâlit légèrement. Il eut cette pensée:

—Est-ce qu'on allait demander à Lysiane de donner sa statuette... son talisman? Mais il sourit de suite en songeant qu'Hortense, pour s'en être séparée, n'en avait pas été moins heureuse.

Il répondit à Adolphe:

—C'est bien, Adolphe, va dire à Eugénie que je cours chercher ma femme et que dans une heure au plus nous serons là.

—Avec la Vierge d'Ivoire, n'est-ce pas?

—Oui, oui.

Adolphe partit tout joyeux.

Philippe commanda de suite une voiture et se fit conduire vivement chez lui, rue Sainte-Famille.

Quand il eut mis sa femme au courant de la demande étrange que lui avait fait adresser Eugénie, Lysiane dit avec pitié:

—Pauvre fille! Oui, allons, allons vite la voir, Philippe! Tiens, vois-tu, j'ai là ma Vierge d'Ivoire.

Elle désignait une petite bourse en maroquin placée dans le fond de sa sacoche.

Tous deux montèrent dans la voiture qui avait amené Philippe, et une demi-heure après ils entraient au restaurant de la rue Notre-Dame.

Le bossu s'élança à leur rencontre.

Mme FRED CHEVALIER

Obligée de pourvoir à sa subsistance et sans cesse tourmentée par de violents maux de tête et douleurs dorsales trouve enfin le soulagement désiré. Forces rendues et maintenues par l'emploi des Pilules Rouges.



Mme Fred. Chevalier

"J'étais affaiblie, ma digestion était lente, souvent j'avais des maux de tête ou des douleurs de dos qui m'empêchaient de travailler comme il l'aurait fallu puisque j'avais à pourvoir à ma subsistance. Si je montais un escalier la respiration me manquait avant d'être arrivée au haut et mon coeur battait très vite. J'avais essayé de me tonifier de différentes façons, mais ce n'est qu'avec les Pilules Rouges que j'ai réussi. Comme je le désirais, je me suis bien rétablie malgré tout le travail que j'ai fait, mes forces se sont maintenues. Si les Pilules Rouges ont pu faire tant de bien à une femme de mon âge, combien plus elles aideront une autre plus jeune et par conséquent moins déprimée." Mme Fred Chevalier, 153, rue Union, Springfield, Mass.

Vous, Mesdames, qui peut-être depuis longtemps cherchez un remède aux maux qui vous affligent, pourquoi ne pas profiter de ce produit merveilleux qui est mis à votre portée, les

PILULES ROUGES

Chaque jour des centaines de lettres nous arrivent proclamant leur efficacité; des personnes reconnaissantes veulent apporter à d'autres le témoignage sincère et désintéressé du résultat obtenu par l'emploi des Pilules Rouges.

Ces nombreuses attestations doivent vous inciter à faire vous-mêmes usage de ce tonique incomparable qui vous est absolument nécessaire si vous êtes affectées de

Troubles nerveux	**Douleurs périodiques**	**Dérangements**
Retour d'âge	**Perte de mémoire**	**Irrégularités**
Pauvreté du sang	**Sensations de chaleur**	**Dépression**
Maux de reins	**Troubles d'estomac**	**Anémie Chlorose**
Palpitation de coeur	**Mélancolie**	**Migraine.**

CONSULTATIONS GRATUITES aux femmes, par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

En vente partout, ou par la poste, **50 sous** la boîte.

Cie Chimique Franco-Américaine, Limitée, 1570 St-Denis, Montréal.

—Ah! monsieur Philippe... une éternité! Il secouait vigoureusement la main du jeune homme. Et apercevant Lysiane souriante un peu à l'arrière, il ajouta: Pardon, madame, si je traite ainsi votre mari, mais...

Lysiane l'interrompit avec ces paroles:

—Monsieur Beaudoin, je sais toute l'histoire de Philippe et je connais les bontés que vous avez prodiguées à son égard. Mais vite, conduisez-nous auprès de votre fille malade!

—Oui, c'est vrai, madame... Ah! pauvre Eugénie! elle est bien mal, vous allez voir! Vous avez votre Vierge d'Ivoire, madame?

—Oui, je l'ai, là.

—Oh! merci, venez!

Amable précéda ses visiteurs dans la cuisine, puis vers l'escalier qui conduisait au logement de la famille Beaudoin.

L'instant d'après, Philippe et Lysiane étaient introduits dans la chambre d'Eugénie où se trouvaient déjà réunis la femme du restaurateur et ses enfants.

Philippe eut de la peine à reconnaître Eugénie: elle était si pâle, si amaigrie, si défaite!

GRAND CONCOURS DE PROPAGANDE

DE "MON MAGAZINE"

TROUVEZ LE POIDS DE L'ORIGNAL ET GAGNEZ UN PRIX DE

$1,070.00

Voir les conditions du concours au dos du couvert

Demandez des dessins extras double grosseur.



VITE !! VITE !!

DÉPÊCHEZ-VOUS !!

Le coupon ci-dessous représente une bonne occasion seulement à la condition qu'il soit rempli. Il peut facilement vous faire gagner une petite fortune si vous nous l'envoyez avec la solution du casse-tête. La chance de gagner un prix dépend seulement de la réponse que vous nous adresserez. Comme il y a plus de 100 GRANDS PRIX, il n'y a aucune raison pourquoi vous n'en gagneriez pas un. Pourquoi pas L'AUTO? Trouvez la réponse correcte et gagnez-le. Commencez dès maintenant. Demain il sera trop tard.

"MON MAGAZINE",
1651 St-Denis, Montréal,

Ma réponse au problème est............................livres et si ma réponse est correcte veuillez m'écrire. (Ecrivez lisiblement).

NOM ....

ADRESSE ....

....

Imp. des Editions Edouard Garand